SOCIETE AUGUSTIN BARRUEL

CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES SUR LA PENETRATION ET LE DEVELOPPEMENT DE LA REVOLUTION DANS LE CHRISTIANISME

Courrier : 62 Rue Sala 69002 LYON



# SOMMAIRE n° 14

## NUMÉROS ÉPUISÉS

SOMMAIRE No 1



SOMMAIRE No 2



SOMMAIRE No 3



SOMMAIRE No 4



SOMMAIRE No 5



SOMMAIRE No 6



SOMMAIRE No 7



SOMMAIRE No 8



SOMMAIRE No 9



## NUMÉROS DISPONIBLES

SOMMAIRE No 10



SOMMAIRE No 11



SOMMAIRE No 12



SOMMAIRE No 13

## DES ORIGINES A LA MORT DE MAHOMET

*Comment ne pas aborder dans ce Bulletin la question de l'Islam alors que chaque jour les médias, et nos rues, sont submergés par sa présence ? Bien plus le nombre des conversions d'européens, ex-chrétiens ou autres, croit sans cesse : cinquante mille en Espagne, autant en Angleterre, cent mille en France dit-on même...*

*Et surtout il n'est pas très difficile de discerner la touche islamique derrière toute une partie de l'ésotérisme qui déferle sur l'Occident depuis une quinzaine d'années et qui, désormais, a réussi à s'infiltrer au sein du catholicisme le plus traditionnel, celui des fidèles de la messe tridentine.*

*Que ce dernier scandale n'ai été rendu possible que par la complicité de quelques personnes, des clercs notamment, ne change rien à l'affaire : la seule réalité d'un fait aussi extraordinaire, que bien des gens même n'arrivent pas à admettre, nous oblige au contraire à nous pencher sur la question de l'Islam, pour en connaître d'abord le cadre, géographique, historique et humain, puis les doctrines, leurs variantes et leurs sources - sans négliger, bien au contraire, les points de contacts de l'Islam avec le Christianisme, tant les rencontres de fait que les apparences, les équivoques, ces précieuses équivoques qui permettent aux ésotéristes de piéger de trop naïfs comparses...*

Quoiqu'il puisse prétendre, chaque homme est toujours marqué par ses origines, que sa destinée soit des plus humbles ou qu'elle le conduise au sommet de la réussite et de la renommée. Le milieu qui l'a vu naître et grandir, influe par sa géographie, son climat, le mode de vie des populations, leurs cultures et leurs croyances, sur la formation de son caractère et son comportement.

Il est donc nécessaire de fixer ce décor, d'analyser au mieux le consensus dans lequel Mahomet allait se manifester pour devenir le fondateur vénéré d'une religion groupant des millions de fidèles de toutes races.

### A) L'ARABIE AVANT LA NAISSANCE DE MAHOMET

#### 1) Géographie et histoire

La géographie physique de la péninsule arabique n'est pas indifférente au problème de l'Islam. Elle manque beaucoup d'homogénéïté, et même, le plus souvent d'hospitalité, ce qui a priori n'était pas favorable au développement d'une religion et d'une culture élaborées et unitaires.

Cette ample plate-forme granitique inclinée vers le Golfe Persique comprend une plaine cotière de largeur variable, un rebord montagneux sauvage, et un plateau d'immenses étendues steppiques et désertiques, orienté du Nord au Sud.

Le climat est varié, soumis à diverses influences. Le sud, orienté vers l'Océan Indien, connaît le régime de la mousson favorable aux cultures, et comprend le YEMEN et L'HADRAMAOUT. Le centre et le nord sont soumis aux caprices de pluies rares et maigres. Seules les oasis du HEDJAZ sur la façade occidentale jouissent en Arabie Centrale, d'une bonne position car situées en région volcanique ancienne. Il s'y était développé un certain nombre de villes, entourant la Mecque,

capitale marchande et caravanière, véritable coeur de l'Arabie du VII° siècle.

Traditionnellement se distinguaient deux groupes de populations, rivaux bien que descendant tous deux d'Abraham. Les Arabes du Sud ou Yéménites et les Arabes du Nord ou Nijarites. Ces deux groupes se subdivisaient en un grand nombre de tribus indépendantes, notamment les Lahlim et les Ghassan parmi les Yéménites, les Qaïs et les Qoraïsch parmi les Nijarites.

L'Arabie du Sud, favorisée par les conditions climatiques, connut très vite une certaine civilisation. Au IX° siècle avant J.C. existait le Royaume Minéen, puis suivirent le Royaume de Saba, enrichi par le trafic des aromates et des pierres précieuses avec l'Inde, et le Royaume Himyanite qui dura du II° siècle avant J.C. au IV° siècle après J.C.

L'Arabie du Nord se manifesta plus tardivement. Pendant longtemps les nomades qui la peuplaient, chameliers et bergers de moutons, ne furent guère organisés, se contentant de protéger ou de faire payer tribut aux sédentaires.

Très avant J.C., le courant commercial était établi des Indes et de la Perse, en direction de la Syrie. Les caravanes arabes nomades dont parle l'Ancien Testament circulaient entre l'Euphrate et la Mer Morte, passant par la voie directe qui remontait la vallée de l'Euphrate et contournait le désert syrien par le nord. Au VI° siècle de notre ère la situation changea complètement. Les rivalités entre les Byzantins et les Perses Sassanides rendirent les routes du nord incertaines. Les commerçants arabes passèrent du nord au sud. Ce fut désormais sur les bords de la Mer Rouge que s'entassèrent les dépots de marchandises venant de Chine, des Indes et d'Afrique dans un sens, d'Egypte et de Syrie de l'autre.

Profitant de la décadence Himyanite et des nécessités commerciales la puissante tribu des Qoraïsch organisa La Mecque en république marchande. Elle fonda sa fortune sur le trafic entre Océan Indien - Mer Rouge et la Méditerrannée, au moyens de caravanes régulières. Cette institution est signalée dans le Coran, sourate CVI, 1-2 : "... Pour l'union des Qoraïschites, qui s'unissent pour les caravanes de l'hiver et de l'été."

Ironie du destin, c'est l'expension de l'Islam et principalement le rôle joué par la dynastie des Abbasides qui, à partir de 750 eut Bagdad pour capitale et réalisa l'unité du Proche-Orient, rendant à nouveau praticable l'ancienne route classique des caravanes, qui précipita la ruine économique de La Mecque.

Parallèlement des tribus du sud émigrèrent vers l'extrême nord, jusqu'aux confins de la Syrie. Elles y fondèrent plusieurs états. Le plus important a été le Royaume des Nabatéens, capitale Petra, peuple de conducteurs sédentaires de caravanes. Existèrent également le royaume des LaKhimides, fondé plus tardivement avec pour capitale Al-Hira, de 328 à 622, et le royaume des Ghassanides qui fut chargé par les empereurs byzantins de garder la frontière syro-palestinienne au IV° siècle. Il faut noter que Lakhimides et Ghassanides se convertirent au Christianisme mais devinrent schismatiques, nestoriens ou monophysites.

2) <u>La vie religieuse</u>

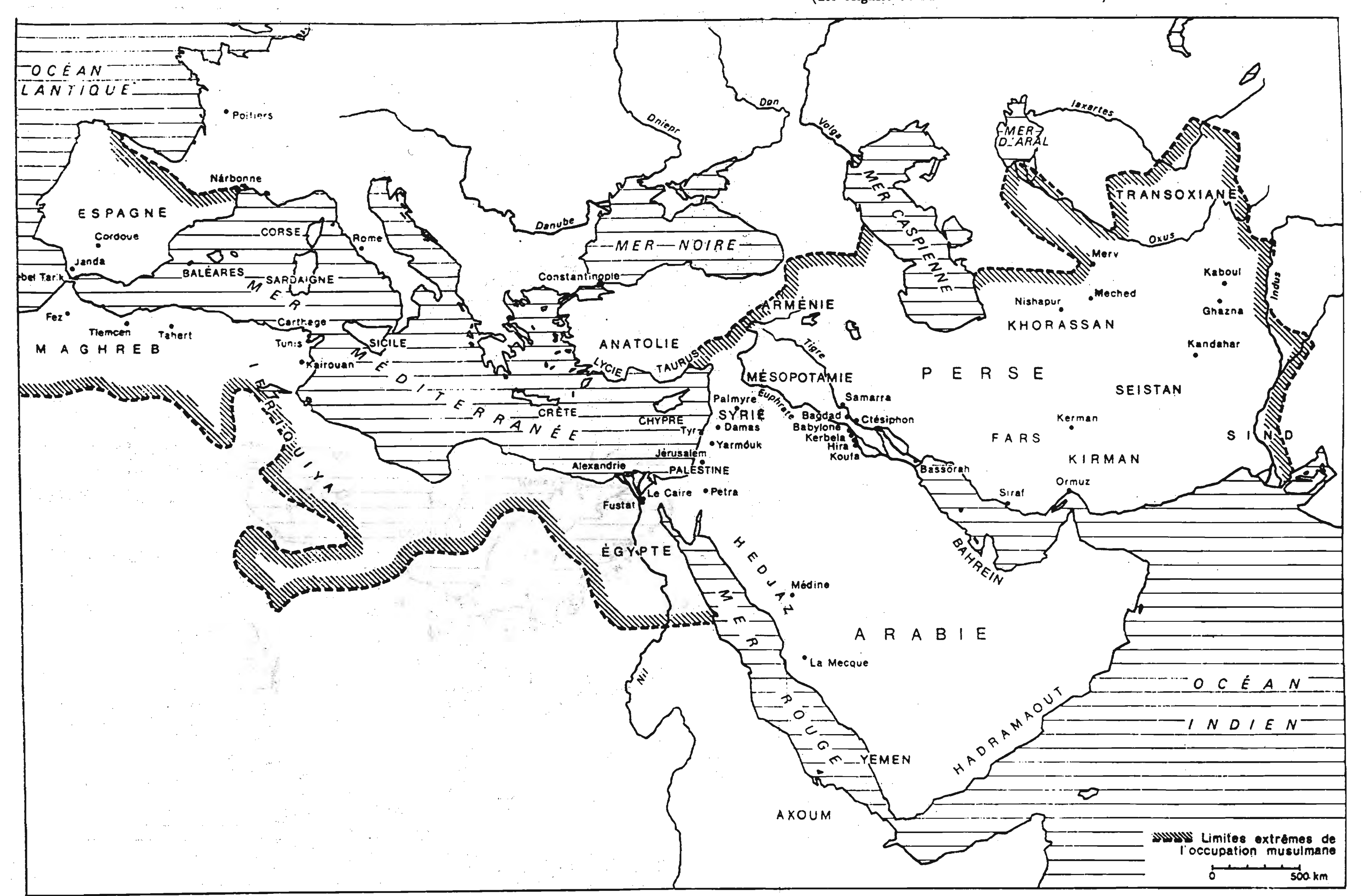
Les autres arabes étaient demeurés païens au moment de la naissance de Mahomet. Cependant dans la plupart des villes se trouvaient des étrangers juifs ou chrétiens. Ce paganisme arabe était en fait un polydémonisme ; en effet les divinités n'y étaient pas nettement individualisées comme dans les vieux polythéismes grec ou romain.

Il y avait une foule de génies terrestres ou sylvestres. Chaque pays, chaque lieu avait sa divinité propre habitant généralement dans des pierres, des arbres ou des sources. C'est une situation qui se retrouve dans tous les paganismes, et, Dieu sait si le paganisme occidental était riche de cet aspect qui a laissé tant de traces dans notre culture française. Le particularisme du paganisme arabe

## Le monde byzantin

OCÉAN ATLANTIQUE
MER MÉDITERRANÉE
MER NOIRE
M. CASPIENNE
MER ROUGE
ALPES
Rhin
Danube
Dniepr
Don
Kouban
Volga
Kiev
CRIMÉE
Cherson
Rhône
Arles
Narbonne
Ebre
Tage
ALGARVE
Cordoue
Séville
BÉTIQUE
Cap Nao
Carthagène
Ceuta
BALÉARES
CORSE
SARDAIGNE
LIGURIE
Milan
Pô
Venise
Ravenne
Pérouse
Rome
Naples
Bénévent
Bari
DALMATIE
Palerme
SICILE
Reggio
MALTE
Cherchell
MAGHREB
Cirta
Lambèse
Timgad
Gafsa
AFRIQUE
Carthage
Leptis Magna
TRIPOLITAINE
Cyrène
LIBYE
Strymon
MACÉDOINE
EPIRE
THRACE
Constantinople
BITHYNIE
Lemnos
Corinthe
ARGOLIDE
PÉLOPONNÈSE
Athènes
Chio
Samos
Smyrne
Sardes
LYDIE
LYCIE
PHRYGIE
CRÈTE
RHODES
CHYPRE
Sinope
Trébizonde
Chaîne Pontique
CAPPADOCE
Sivas
Césarée
Mélitène
TAURUS
CILICIE
Beyrouth
Liban
Damas
SYRIE
PALESTINE
Jérusalem
Alexandrie
Le Caire
ÉGYPTE
Nil
Erzerum
ARMÉNIE
Kars
Ani
Mantzikiert
Lac de Van
Tabriz
Lac d'Urmi
PERSE
Edesse
Nisibe
Ninive
Tigre
Euphrate
Bagdad
0 200 km

**Le monde musulman**
(des origines de l'Islam à la fin du xe siècle)



était de se limiter à cet aspect et de ne pas comporter de grands dieux dans le genre des quelques trente grands dieux classiques.

La plupart des sanctuaires étaient composés du même ensemble : une pierre sacrée - le dieu lui-même -, entouré d'un enclos sacré, contenant souvent quelques arbres et presque toujours une source sacrée.

C'était exactement le cas du centre religieux de la Mecque, existant déjà au II° siècle avant J.C. Lieu de pélerinages célèbre, la Ka'ba était une construction imparfaitement rectangulaire de douze mètres de long, sur dix de large et quinze de haut, recouverte d'un tapis noir changé chaque année et fourni aujourd'hui par les Egyptiens. Le sanctuaire avait été bati auprès du puits de Zemzem, point de halte naturel pour les nomades. Plus tard on y avait placé une pierre noire, objet d'adoration, sans qu'il soit question d'une origine céleste. La pierre noire de la Ka'ba existe toujours, scellée à l'angle oriental de l'édifice, à un mètre et demi au-dessus du sol. Elle est en trois morceaux et plusieurs débris cerclés de fer.

A l'époque, la Ka'ba était un musée d'idoles... Chaque tribu nomade y avait déposé les objets de son culte. Véritable grange à divinités, bric à brac de cailloux, quelques grossières statues, elle contenait autant d'idoles qu'il y a de jours dans l'année.

Ce phénomène s'expliquait par la vitalité extraordinaire donnée à La Mecque par son érection en capitale commerciale. Sa population augmenta fortement et toutes les couleurs de peaux, toutes les races se rencontraient dans une foule de miséreux, de pauvres, de futurs convoyeurs de chameaux, d'aventuriers, de gens de coups de main aptes à défendre les caravanes, d'usuriers et de riches commerçants avertis...

Malgré cela existait bien avant Mahomet certaines règles générales de prière. Ainsi la plupart des prescriptions concernant le pélerinage à La Mecque étaient déjà codifiées : pélerinage à Arafa, lieu situé à trois kilomètres de la ville, avec marche de nuit, sacrifice au petit matin, coupe des cheveux et revètement d'habits propres... etc.

Dans la masse des divinités révérées, trois déesses l'étaient plus particulièrement. De ce fait, elles étaient destinées à poser de gros problèmes au prédicateur de La Mecque.

La sourate LIII, 19-22 nous en donne les noms : "Avez-vous considéré Allât et Al-'Ouzzâ et Manât, la troisième idole ?"

Allât, d'après les auteurs grecs comme Hérodote, serait Vénus-Uranie, l'Astarté des Phéniciens, celle que les Carthaginois appelaient la Mère des dieux. C'était dans tout l'Orient, la grande déesse de la Maternité et de la Fécondité. Elle était aussi vénérée chez les Nabatéens du Nord.

Al-'Ouzzâ était la plus honorée, la plus grande. Dénommée "La Puissante", elle semble très proche d'Allât, puisqu'elle serait l'équivalent de l'Aphrodite des Perses. Les arabes primitifs sacrifiaient de jeunes gens à cette déesse, notamment des garçons immolés à l'aube, après une expédition guerrière fructueuse.

L'histoire raconte, témoignant ainsi de l'importance de la déesse, que Mahomet envoya un de ses lieutenants pour en détruire le principal sanctuaire situé à quelque kilomètres de la Mecque, à Hourad, vers le nord sur la route de Syrie. Celui-ci ayant abattu les trois acacias sacrés qui s'y trouvaient, une femme noire s'avança vers lui. Le prêtre l'excitait en disant : "Sois brave Al-'Ouzzâ et défends-toi !" Le soldat, effrayé de prime abord, se ressaisit et lui fendit la tête d'un coup d'épée.

A cette triade femelle s'ajoutait des dieux mâles : Wadd (homme) dieu-amour très vénéré dans le Hedjaz et chez les Nabatéens ; et d'autres cités dans la sourate LXXI, 20-24 : "Yagoûth (lion), Ia'oûk (cheval), et Nasr (aigle) .

Chez les arabes païens existait en plus un sentiment, une notion mise en évidence chez tous les peuples primitifs par les historiens des religions : la croyance en un dieu principal Baalshamin, maître des cieux, du monde et de l'éternité. L'influence juive du Dieu (Elohim) créateur est manifeste. Ainsi bien avant la prédiction mecquoise, les arabes connaissaient Allah, terme utilisé pour désigner le Dieu des Juifs et par les arabes chrétiens pour nommer leur Dieu. Le prédicateur s'adressa d'ailleurs aux polythéïstes en critiquant leur attitude vis-à-vis d'Allah. Il reconnaissait ainsi qu'était adoré à la Ka'ba une divinité placée au-dessus des autres. Peut donc s'établir la hiérarchie du panthéon mecquois : Allah le dieu suprême (Enothéïsme), les trois déesses, filles de la grande divinité et cinq figures inférieures dont Lion, Homme, Cheval et Aigle...

C'est dans ce consensus religieux que va s'activer le prédicateur pour faire de ce peuple, ramassis de tribus pillardes, de commerçants âpres et d'aventuriers rezzieurs, un adepte d'une religion nouvelle, très fortement empreinte de Judaïsme et ne reconnaissant qu'un Dieu Unique.

## B) <u>MUHAMMAD "Le sceau des Prophètes" Cor. 33, 40. (570 - 632)</u>.

### 1) <u>Sa vie avant le début de sa prédication : 570 - 613</u>.

L'Histoire de Mahomet avant qu'il ne devienne un homme public par sa prédication est fort mal connue. Monsieur l'Abbé Joseph Bertuel qui a minutieusement étudié le Coran et ses origines, et à l'oeuvre duquel il sera fait de nombreux emprunts, désigne les biographes du Prophète sous le terme de "créateurs de la vie de Mahomet". Il ne faut donc pas se leurrer sur l'exactitude de ce qui va suivre.

La date de naissance est incertaine. Elle se situe aux environs de 570 après J.C. Mahomet appartenait à une famille de la bourgeoisie marchande de La Mecque. Son arrière-grand-père Hachim était un homme important, armateur de caravanes au long cours, en relation avec le Négus d'Abyssinie et l'Empereur de Byzance. Le fils d'Hachim, Abd-al-Mottalib, aurait eu, d'après la tradition, une vision lui annonçant la naissance d'un descendant destiné à devenir un conquérant et un prophète. C'était également un homme puissant : il faisait partie des dix dignitaires chargés de distribuer aux pélerins l'eau du puits sacré de Zemzem.

Un des fils de ce notable, Abd Allah, épousa Amina-Bint-Wahb : ce sont les parents du prophète. Abd-Allah mourut à Médine au cours d'un voyage en Syrie. Le partage de la fortune paternelle avec ses neufs frères ne lui avait pas laissé une brillante situation. A sa jeune veuve, il légua une vieille esclave et cinq chameaux. Enceinte lors du décès de son mari, la future mère aurait entendu des monitions dans son sommeil. Une voix lui disait : "Le fils que tu attends sera le maître et le prophète de son peuple" et une autre lui intimait l'ordre de donner à l'enfant le nom d'Ahmad, qui a le même sens que Muhammad, c'est à dire l'illustre, en grec Péricles.

Peu après sa naissance, l'enfant fut confié à une famille de Bédouins du désert, les Sad ibn Bakr, et plus particulièrement à une mère adoptive nommée Halima. Quand il eut cinq ans, celle-ci le ramena à La Mecque. A sept ans, il perdit sa mère et fut, dès lors, élevé par son grand-père Abd-al-Mottalib. Celui-ci vécut encore deux ans, et Mahomet agé de neuf ans fut recueilli par un de ses oncles, Aboû-Tâlib qui s'occupa de lui avec beaucoup d'affection. A l'âge de douze ans, il suivit son oncle dans une caravane qui allait en Syrie.

Une anecdote intéressante est rapportée par la légende musulmane au sujet du voyage. A Boçra, en Syrie, la caravane passa devant la cellule d'un moine chrétien appelé Balina. Celui-ci invita les arabes à entrer. Ayant considéré le jeune Mahomet, il l'interrogea et dit ensuite à Aboû-Tâlib : "Retourne avec ton neveu dans ton pays et protège-le des juifs, car, s'ils le voient et savent sur lui ce que je sais, c'est à dire qu'il est un futur grand prophète, ils essayeront de lui nuire". La véracité de cette prédiction sera examinée plus tard... Il n'en reste pas moins

fort plausible que Mahomet ait fait de nombreux voyages en Syrie, sinon dans son enfance tout au moins à l'âge adulte comme caravanier ou chef de caravanes. Il a pu ainsi prendre connaissance des coutumes et du culte chrétien, mais d'un culte schismatique, monophysite, car cette chrétienté avait rompu avec la catholique Byzance.

MAHOMET SE MARIE...

Quand Mahomet eut vingt-cinq ans (595), son oncle peu fortuné, lui conseilla de chercher une meilleure situation. Il entra alors au service d'une riche juive, Khadidja, veuve d'un des plus gros marchand de La Mecque. Il devint conducteur de caravanes. Au retour d'une expédition, la riche veuve, plus agée que lui, conquise par la débrouillardise du jeune homme et son aptitude au commandement, lui offrit le mariage. Il accepta. Devenu un homme riche, il disposait ainsi de loisirs importants, devenait un notable de la cité et voyait augmenter son autorité sur les habitants.

Certains arabes païens avaient coutume de se retirer sur les pentes du Mont Hira, proche de La Mecque, pour méditer à loisir. C'était, parait-il l'habitude de Mahomet qui faisait chaque année une retraite d'un mois sur le mont. C'est dans cet endroit que se sont passés les divers phénomènes rapportés a postériori, par la tradition musulmane.

Les récits légendaires de la "révélation" faite à Mahomet sont tous assez tardifs. Ils font partie de la "sira" ou Vie de Mahomet et varient sensiblement selon les auteurs. Le plus ancien connu, Ibn Ishaq, est mort en 768, c'est à dire près de deux siècles après la naissance du Prophète. Un autre historien est Ibn Sa'd qui a composé au IX° siècle une énorme biographie de Mahomet, de ses successeurs et de leurs compagnons. Enfin Al Bokhari, au X° siècle, a réuni un ensemble de traditions et d'aphorismes attribués au prédicateur. Ce recueil jouit d'une grande autorité, presque comparable à celle du Coran, parmi les Musulmans. Tous les auteurs suivants, orientaux puis occidentaux, n'ont fait que puiser à ces trois sources... incontrolables.

MAHOMET A DES VISIONS...

Il fallut attendre l'année 610 pour que l'évènement historique se produisit. Quinze années dont personne ne parle... ! Donc pendant sa période de retraite sur le Mont Hira, avec sa famille, un envoyé de Dieu, Gabriel, le visita. L'envoyé céleste tenait un étui de brocart contenant un écrit. L'ange dit à Mahomet : "Récite !" Celui-ci répondit : "Je ne sais pas réciter". Gabriel lui pressa cet écrit sur la poitrine avec une telle force que Mahomet se sentit étouffer. Le lachant, l'ange répéta : "Récite". Même réponse. La scène se renouvella trois fois. Finalement Mahomet demanda : "Que dois-je réciter ?" L'ange répondit : "Prêche au nom de Ton Seigneur qui créa, qui créa l'homme d'une coagulation. Prêche, car Ton Seigneur est le plus généreux, Lui qui enseigna par le Calvaire, qui enseigna à l'homme ce qu'il ne savait pas". Mahomet se réveilla alors. Il eut la sensation que quelque chose était gravée dans sa poitrine. Il sortit de la caverne où il dormait et partit dans la montagne. Il entendit alors une voix disant : "O ! Mahomet ! Tu es l'apôtre d'Allah et je suis Gabriel !" Levant la tête vers le Ciel, Mahomet vit l'ange sous la forme d'un homme assis à l'horizon, les jambes croisées et répétant les mêmes paroles. Bien que fixant divers points du ciel en tournant la tête, Mahomet voyait toujours l'ange. La vision n'était pas localisée et poursuivait Mahomet comme une obsession intérieure. Finalement, la vision disparut et le nouveau prophète rejoignit les siens.

Cette scène s'est passée pendant la nuit dite "Nuit de la destinée" (Sourate XCVII. 1-3), nuit pendant laquelle Dieu aurait révélé à son prophète la totalité du Coran, avec ses 114 sourates contenant 6 226 versets. Les historiens commentateurs reconnaissent en même temps que les révélations se seraient échelonnées sur une vingtaine d'années.

UNE PREDICATION FEUTREE...

Mahomet continua d'être très discret... tout en cherchant parmi ses proches des personnes à convertir. Le premier visé fut son cousin Ali, fils de son oncle Aboû-Tâlib, qu'il avait recueilli trois ans auparavant. Cependant, pour faire des adeptes hors de sa maison, Mahomet inquiet, fera preuve d'habileté, qualité éminente chez cet homme.

Il va très astucieusement repérer la personne la mieux placée pour être convertie. Au sanctuaire de la Ka'ba, les hommes de la ville allaient faire un tour chaque soir. Chacun se prosternait devant la ou les idoles de son choix parmi les trois-cent-soixantes représentées en pierre taillée. Puis des groupes se formaient autour des divers notables, chacun d'eux ayant sa cour personnelle.

Le plus important de ces groupes était celui réuni autour d'Abu Bekr. Mahomet s'y mèlait très souvent. Il s'était rendu compte au cours des discusions, que ce notable n'était plus satisfait de l'idolatrie polythéiste en vigueur, bien que demeurant pratiquant fidèle. C'est donc à lui que le rusé Mahomet s'adressa en premier. Abu Bekr se convertit aussitôt, tout heureux d'adhérer à une solution répondant à ses voeux.

Il devint ainsi le premier missionnaire public d'Allah. Cependant également prudent, malgré sa position, il se contenta de contacter individuellement ceux qu'il savait proches de ses idées pour en avoir discuté avec eux pendant des années. Il amenait ensuite le sujet bien disposé à Mahomet.

Il faut bien admettre que Mahomet et Abu Bekr avaient des motifs de prudence. Le milieu de La Mecque était composé d'hommes durs, voire cruels, sans pitié et avides au gain. L'exigence, contenue dans la prédication, d'une aumone volontaire ou légale faisait appel à une générosité qui n'était pas leur fort ! Ils ne pouvaient qu'être indisposés fortement contre le propagateur de telles idées, surtout s'ils étaient en groupe.

Les hommes détectés par Abu Bekr recevaient en privé l'enseignement de Mahomet qui, ensuite, leur faisait prononcer la profession de foi. Il y eut bientôt vingt neuf adhérents secrets qui priaient soit dans la maison de Mahomet soit sur le Mont Hira, car ils n'osaient pas se présenter au sanctuaire.

La chose finit cependant par s'ébruiter. Le premier à en parler à Mahomet, fut le père d'Ali, l'oncle Aboû-Tâlib. Refusant de changer de religion, il admit que Mahomet obéisse à la demande de son Dieu et lui promit sa protection. Cela s'avéra bien nécessaire.

Au sanctuaire de la Ka'ba, les langues jasaient, le ton montait. Le chef de la tribu des Beni Makhzam, Abou Djahl, affirmait publiquement que, si Mahomet venait au sanctuaire et n'adorait pas les idoles, il lui ferait sauter la cervelle ! Un autre de ses plus virulents ennemis était Omar, le chef de la tribu des Beni Adi. Même dans sa propre tribu des Beni Hachim, il comptait de violents opposants, dont certains de ses oncles. Ceux qui ne lui étaient pas hostiles, comme Abbas, le futur successeur d'Aboû Tâlib à la tête des Beni Hachim, n'osaient rien dire ou faire en sa faveur. Mahomet, malgré sa quarantaine de partisans, se gardait bien de se mettre en avant et surtout de pratiquer ou de prêcher en public.

La conversion d'Omar changea la situation. Ce dernier, rendant visite à sa soeur mariée, la vit et l'entendit réciter le Coran. Intrigué, il la questionna. Toutes explications fournies, il alla trouver Mahomet qui se tenait prudemment dans sa maison avec Khadidja.

Au premier mot, Omar déclara venir embrasser la nouvelle religion. Il prononça la formule d'adhésion. Sur le point d'entamer la prière, Mahomet lui ayant conseillé de prier en secret, Omar répondit : "Nous avons adoré Al et Allât en public, et nous devrions adorer Dieu en secret ! Viens, sortons !" Connaissant le caractère d'Omar et sa position sociale, Mahomet sans rien dire le suivit. Ils se ren-

dirent au sanctuaire, firent le tour du temple et prièrent devant tous les assistants.

La présence d'Omar et sa participation au nouveau culte empêchèrent les notables Qoraïschites de protester. A partir de ce moment, Mahomet et ses fidèles vinrent librement au sanctuaire pour prier à leur façon. Cependant, toujours prudent, Mahomet ne prêchait pas dans le sanctuaire. Ce n'est que trois ans plus tard, en 613, que Dieu lui ordonna de faire connaître son message publiquement.

2) <u>Sa vie, du début de la prédication à sa mort : 613-632.</u>

Malgré une prédication renouvellée au sanctuaire de la Ka'ba et dans les campagnes devant des foules importantes, le succès ne vint pas. Même un de ses oncles, Aban Lahat, le maudit en public. Mahomet organisa un grand repas où il convia toute sa famille, les Beni Hachim et les Beni Abd-Manaf. Il leur dit : "O mes oncles et mes cousins, je suis l'apôtre de Dieu, envoyé vers tous les hommes et vers vous en particulier ! Croyez en Dieu et en ma mission, et Dieu vous donnera le Paradis éternel !". Le silence était général. Seul Abû Tâlib répondit : "Mon fils, tu as parlé et nous avons entendu ; laisse-nous partir et réfléchir jusqu'à demain".

Le prophète reprit : "Mes oncles et mes cousins, si vous ne cherchez pas l'autre monde, au moins recherchez le bonheur de ce monde car Dieu répandra ma religion, et l'Empire d'Arabie, de la Perse et de Rome m'appartiendra. Y a-t-il quelqu'un qui veuille répondre à mon appel et que je puisse nommer mon vicaire ?" Ce fut à nouveau le silence. Seul Ali, son neveu, se leva et dit : "O Apôtre de Dieu, si personne ne croit, moi je suis croyant !" Mahomet dit : "O Ali, tu as cru et tu es mon frère et mon vicaire". Les autres se levèrent et partirent en se moquant.

PREMIERES VRAIES DIFFICULTES

L'opposition grandit dans la ville. Les amis du prophète furent frappés et insultés. Finalement, Mahomet lui-même fut expulsé du sanctuaire. Les notables conciliants firent intervenir Abû Tâlib pour ramener Mahomet à la raison. Ils étaient prêts à admettre beaucoup de choses, mais pas l'insulte à leurs dieux. L'oncle tenta cette médiation. Devant le refus de Mahomet, il lui maintint son appui moral car il n'osait pas se convertir.

Les notables envoyèrent ensuite directement à Mahomet, l'un des leurs, Utbah, pour lui proposer soit de l'argent, soit des femmes, soit même le pouvoir politique suprême en échange du maintien de l'ordre dans la cité car ils craignaient surtout que la prédication entraina des troubles. Ce fut un échec.

Les ennuis continuèrent pour les fidèles du Prophète. Les conversions demeuraient rares, sauf parmi les arabes du désert et de ceux d'autres villes, rencontrés au cours du pélerinage d'Arafa. Finalement un grave incident se produisit : un disciple du prophète ayant été couvert de pierres pendant sa prière au mont Hira, saisit un os de chameau, une fois la prière terminée, et fendit le crane de son aggresseur qui s'en retourna, ensanglanté à La Mecque.

Ce fut un tollé général contre Mahomet. Les Qoraïschites en demandèrent la tête à Abû Tâlib qui refusa en renouvelant sa protection. Les notables convertis étant inattaquables, les opposants persécutèrent les petites gens, allant même jusqu'à la torture. Les fidèles du prophète demandèrent l'autorisation de répondre... mais Dieu ordonna de patienter. Ce fut trop pour certains, surtout pour ceux qui n'avaient pas de protection tribale. Ils sollicitèrent la permission de quitter la ville, en attendant que Dieu autorise la guerre. C'est ainsi que dans la cinquième année de la mission de Mahomet (618), une centaine de ses fidèles émigrèrent en Abyssinie dont la population chrétienne était réputée accueillante. Ce fut la Première Hégire ou Petite Hégire.

A La Mecque, les difficultés grandirent encore : un jour au Temple, quelqu'un jeta une corde autour du cou du prophète et, l'ayant serrée, le fit sortir du sanctuaire. Sans l'intervention d'Aboû Bekr, tout aurait été très vite terminé.

Les Beni Hachim et les Beni Makhzam étaient à deux doigts de s'entretuer. La solidarité tribale jouait en effet en faveur de Mahomet, car un certain nombre des Beni Hachim s'étaient ralliés à la foi nouvelle par opposition aux autres tribus.

UN ESSAI DE CONCILIATION.

Une ultime tentative de paix fut proposée par les Qoraïschites sous forme d'un syncrétisme étendu au nouveau Dieu de Mahomet : ce Dieu deviendrait une divinité supplémentaire dans la Ka'ba, chacun pratiquant le culte de l'autre. Mahomet semble avoir hésité. Il a cependant finé par refuser.

Devant son opposition, les Qoraïschites conclurent un pacte pour mettre les "croyants" à l'index et faire cesser toute relation avec eux. Ce qui fut fait. Au bout de huit jours, la position des musulmans devint fort pénible.

Il parait bien qu'alors, Mahomet a eu la tentation d'accepter la solution syncrétique. L'histoire ne le dit pas clairement, mais l'aventure de la Sourate de l'Etoile le donne à penser : le prophète se rendit au temple où les Qoraïschites étaient assemblés. Il récita une sourate que Gabriel, dit-il, venait de lui enseigner, et qui affirmait que les trois déesses Allât, Al Ouzza et Manat étaient d'illustres "gharanis" dont l'intercession devait être espérée. Cela plut aux Qoraïschites qui tous se prosternèrent. Mahomet fit de même.

Il est dit dans le Coran, que Gabriel fit reproche par la suite à Mahomet de ce qui aurait été un ajout personnel. Le prophète dut retourner au Temple, se dédire et subir la colère des témoins non-croyants. Le plus drole, c'est que le bruit de la conversion des Qoraïschites parvint en Abyssinie (le téléphone arabe...). La majorité des anciens exilés revint à La Mecque, le reste rejoignit par la suite à Médine.

MAHOMET PERD SON PROTECTEUR

La situation de crise continua de se développer. Poussés par Mahomet, ses cousins les Beni Abd Manaf, trop heureux d'humilier les Beni Makhzam arrachèrent l'acte d'index affiché au Temple. Des relations normales reprirent dans la cité. Malheureusement, peu après, vers 620, son épouse juive Khadidja et son oncle Aboû Talib moururent coup sur coup, le laissant en délicate situation. Abbas, frère du mort, homme indolent et sans fermeté, devint le chef des Beni Hachim.

Sachant qu'il était incapable de protéger le prophète, les Qoraïschites profitèrent de sa faiblesse. Un jour que Mahomet était en prière, prosterné dans le temple, ils le recouvrient de boue ! Celui-ci supporta encore pendant deux ans les persécutions puis s'enfuit pour Taïf, grosse agglomération rurale à trois jours de marche de La Mecque. Les chefs de la ville se moquèrent de lui et le repoussèrent. Les gens de La Mecque l'ayant appris, projetèrent de l'empêcher de rentrer.

Mahomet dut chercher des appuis. Les textes montrent à l'évidence que les contacts furent multiples et infructueux. Finalement, il s'adressa à Moût'im, des Beni Abd Manaf, ses cousins, et allié d'un notable Abou Djahl. Celui-ci accorda sa protection bien que n'étant pas musulman. Il put dès lors rentrer dans le temple et y séjourner. Sa prédication ne rencontra pas plus de succès auprès des mecquois qu'auprès des membres des tribus arabes venant régulièrement pour le pélerinage. Les habitants se chargeaient d'ailleurs de les dissuader d'écouter le prophète. Seuls se montrèrent réceptifs quelques habitants de Médine...

L'APPUI DES MEDINOIS

Médine, non loin de La Mecque, était habitée par deux tribus arabes, les Khazradj et les Aws, et plusieurs tribus juives qui avaient fui la Syrie et la Palestine devant les troupes de Nabuchodonosor.

Les premiers médinois convertis par Mahomet étaient six Khazradjites, venus au pélerinage de la Mecque. Rentrés chez eux, ils parlèrent à leurs compatriotes et en convertirent un grand nombre. L'année suivante, c'est une délégation de douze membres musulmans qui vint au sanctuaire, et s'engagea par serment envers le prophète, à le servir corps et biens. Dès cet instant, celui-ci fit le projet de partir pour Médine. Toujours méfiant il ne dit rien, et, sur les conseils d'Abbas, il envoya à Médine avec les douze, un de ses fidèles, Moç'ab. Pendant un an ce dernier précha. Malgré de grosses difficultés dont une tentative d'assassinat, il obtint des conversions dans la plupart des familles. Finalement le nombre des médinois musulmans devint important.

Au bout de l'année, Moç'ab retourna à La Mecque accompagné de soixante-dix notabilités converties. Le rendez-vous avec son chef était fixé pendant la nuit, sur la colline d'Aquaba, dans les environs de la ville. Là, Abbas confia Mahomet aux médinois après qu'ils se furent à nouveau engagés par serment à le servir et à le défendre, même au prix de leur vie. De son côté, le prophète s'engagea à ne pas abandonner les médinois quoiqu'il puisse arriver. Il paraissait, en effet évident que son départ de La Mecque conduirait à la guerre.

L'ambiance de demi secret dans laquelle s'étaient déroulées ces sortes de tractations, empécha les mecquois d'être exactement informés. Mieux encore, les médinois venus très nombreux au pélerinage, mis à part les soixante-dix, ignoraient tout. Ils purent donc répondre en toute bonne foi aux questions, permettant ainsi aux initiés de mentir efficacement.

Quelques jours plus tard, Mahomet quitta La Mecque avec un certain nombre de ses fidèles et les pélerins médinois. Cet "expatriement", en arabe hijra, est l'Hégire (622), point de départ de l'ère musulmane.

GUERRE SAINTE... ET PILLAGE.

Les Qoraïschites se crurent bien débarassés par ce départ ! Mais, dès son arrivée à Médine, Dieu intima au prophète l'ordre d'abandonner la patience... Gabriel lui dicta les versets suivants qui étaient en somme la déclaration de Guerre Sainte, du jihâd :

"Tuez les infidèles où vous les trouverez, faites-les prisonniers, assiégez-les, mettez-vous en embuscade contre eux".
"O Prophète, combats les infidèles et les hypocrites, traite-les sévèrement".

Mahomet envoya donc des détachements tendre des guets-apens aux caravanes. Opérations fructueuses dont il distribua les prises à ses fidèles, car il s'était apperçu que les réfugiés mecquois étaient pauvres. Cette nouvelle tactique ne fut pas sans causer des problèmes aussi bien à certains des musulmans choqués par ces actes de piraterie, qu'aux autres arabes. Il n'est pas possible d'approfondir la question... mais, il faut noter que l'astucieux prophète sut, une nouvelle fois, se sortir d'une situation critique, grace à une nouvelle révélation divine... !

La politique des rezzous put donc s'amplifier. Des caravanes de plus en plus importantes furent attaquées, les colonnes musulmanes groupant jusqu'à trois cent hommes. Les villages situés entre Médine et La Mecque furent tous assaillis.

Dans la cinquième année de l'Hégire se passa un fait aux lourdes significations : le prophète attaqua et prit après un siège, le village de la tribu juive des Beni Qoraïja. Il fit égorger les huit cents habitants mâles... les femmes et

les enfants furent sans doute emmenés en esclavage. "les Cavaliers d'Allah" commençaient à soigner leur réputation !

Il faut attendre quelques années pour envisager le retour à La Mecque. Le délai va permettre d'examiner la situation particulière qui existait à Médine. La ville était divisée entre deux tribus arabes et trois tribus juives. Le qualificatif divisée n'est pas exagéré. En permanence régnait une ambiance de guerre civile. Cela facilita l'implantation de Mahomet et de ses idées. Ses rapports avec les juifs étaient complexes mais certains. Marié à une juive, installé par elle dans la richesse, ayant, au minimum, vécu pendant quinze ans dans le confort et l'athmosphère religieux juifs, il ne put faire autrement, lors de son arrivée à Médine, que de fixer Jérusalem comme point d'orientation de la prière rituelle et le jour de l'Achoura, fête de la Propitiation juive, comme jour de fête.

Peu à peu les heurts avec les juifs se multiplièrent. Ces derniers ne manquaient pas de reprocher à Mahomet le caractère très personnel de sa religion et les différences avec le judaïsme. Il était certain également que la puissance en hommes, l'apreté et la volonté de conquêt, donc les moyens de l'expansion, étaient du coté des arabes. Mahomet, une nouvelle fois inspiré par Dieu, décida de changer la direction de la prière qui se fit dès lors tourné vers la Ka'ba, donc vers La Mecque.

Cette décision marque tout d'abord une prise de position essentielle aux répercussions toujours d'actualité : l'islam refusait ses origines - il en sera reparlé -, appendice doctrinal du judaïsme, il se séparait définitivement de lui. Par la Ka'ba, il se rattachait directement à Abraham, par-dessus les juifs. Elle prouve par ailleurs, que Mahomet avait toujours eu l'arrière-pensée de retourner, en triomphateur, à La Mecque.

## LE COMBAT DE BADR

Les attaques de caravanes avaient atteint un niveau tel que devait un jour se produire une action décisive : ce fut le combat de Badr.

Mahomet avait appris qu'une très importante caravane mecquoise, comptant soixante-dix personnes dont plusieurs notables, et transportant une quantité considérable de marchandises, venant de Syrie, était proche du retour. Il décida, sur l'ordre de Gabriel, de lui tendre une embuscade près du puits de Badr. Il y envoya une colonne de trois cents hommes.

Pendant ce temps, la caravane avait échappée aux musulmans en changeant de route. Certains mecquois la voyant à l'abri voulaient rentrer à La Mecque. La haine contre Mahomet et sa bande fut la plus forte. L'armée s'avança vers Badr pour occuper en premier le puits et ainsi provoquer l'ennemi. Mahomet était déjà arrivé. Les deux armées campèrent non loin l'une de l'autre, séparées par une petite colline.

Dès le lever du soleil le combat commença. Mahomet excitait ses hommes en leur affirmant : "Il ne vous faut pour obtenir le paradis que trouver le martyr !", parole qui devint une des bases du jihâd. Les mecquois tuèrent un certain nombre de musulmans dont la troupe se mit à faiblir. Mahomet s'adressa à son Dieu : "O Seigneur, si cette troupe qui est avec moi périt, tous les croyants abandonneront la vraie religion !" Gabriel lui annonça le secours de vingt mille anges !

Mahomet rejoignit ses hommes pour leur annoncer la bonne nouvelle : les anges combattraient avec eux. Ce qui eut lieu : les anges pourchassaient les mecquois leur brisant les os de sorte que les musulmans n'avaient qu'à les achever. Vers le soir, ce fut la déroute. Les fidèles du prophète les poursuivirent pour faire des prisonniers et régler leurs comptes personnels. Les musulmans se vengeaient de l'animosité et de l'opposition plus ou moins violente dont ils avaient souffert depuis le début de la prédication. Les liens de parenté et les rivalités tribales aggravaient les ressentiments.

Mahomet, victorieux, rentra à Médine avec soixante-dix prisonniers et un butin énorme. Mahomet affirmait ainsi sa puissance. A La Mecque le retour des vaincus sema la consternation... Les Qoraïschites acceptèrent de signer un traité de paix à Hodaïbiya. Tous les historiens situent à ce moment le début de l'ascension qui devait conduire le prophète au sommet du pouvoir.

MAHOMET VICTORIEUX... DES MECQUOIS.

Environ deux ans plus tard (630), un conflit éclata entre deux tribus des environs de La Mecque, les Beni Bekz, aidé par les notables, et les Beni Khoza'a, protégés du prophète. Ceux-ci lui demandèrent du secours. Entre temps, Gabriel avait averti Mahomet, en lui intimant l'ordre d'attaquer la ville. Ce dernier réunit une armée de dix mille hommes, moitié de médinois, moitié de recrues provenant des tribus arabes des environs. C'était l'époque où le nouvel empereur byzantin Heraclius, ayant officiellement proclamé le monothélisme hérétique, loi d'empire, combattait vigoureusmeent les arabes. Mahomet fit croire à la levée d'une armée pour marcher sur la Syrie. Surprise totale, il avançait vers La Mecque en faisant étalage de sa force. L'intimidation réussit. Les Qoraïschites cédèrent sans combat. Le prophète toujours prudent ou méfiant, divisa son armée : une avant-garde de deux mille hommes passa du coté oriental de la ville où étaient massées les troupes alliées des mecquois,, une force identique pénétra dans la ville par le coté occidental, tandis que le reste de l'armée, avec Mahomet, attendait en face de la cité. La pénétration des avant-gardes s'étant faite sans accrochages sérieux, il entra avec le gros des forces. Son premier geste fut de se rendre à la Ka'ba où s'étaient réunis les notables. Ayant fait ouvrir les portes, il pénétra à pied dans le sanctuaire et fit briser toutes les idoles.

Les habitants tremblaient de peur, malgré les promesses de clémence. Seules une dizaine de personnes furent mises à mort... les autres s'étant rapidement converties à l'Islam sauvèrent leurs têtes. Considérées comme esclaves, le prophète les affranchit toutes ensemble.

Le jihâd avait une fois encore défini sa méthode : l'infidèle vaincu, s'il ne prononce pas la profession de foi qui le fait musulman en le reléguant au rang d'esclave, doit être mis à mort. Pour les membres des religions monothéïstes, la méthode s'est un peu assouplie : ils obtiennent un statut dit de protection et doivent payer régulièrement un lourd tribut par tête. Le besoin d'esclaves, surtout de sexe féminin, ne permit pas l'application régulière de ce systeme.

Serment d'allégence fut ensuite rendu à Mahomet : pendant trois jours, la foule mecqouise défila devant lui pour témoigner en ses mains de sa soumission.

Le triomphe de Mahomet n'entraina pas, loin de là, l'adhésion des autres arabes. Dès la connaissance de la chute de la capitale, les tribus de toute la région prirent les armes. Un certain nombre d'hommes s'étaient déjà préparés pour porter secours aux Qoraïschites. Le dénommé Malik réussit à rameuter les tribus du désert et grouper trente mille guerriers à Hornaïn.

Mahomet quitta la ville avec une armée de dix mille médinois et deux mille mecquois qu'il plaça à l'écart au moment de la bataille, car sa confiance était limitée. Les musulmans furent rapidement dispersés, une dizaine seulement restant autour du prophète. Abbas, son oncle, put rassembler trois cents fidèles qui s'étaient cachés dans les collines et repartir avec eux à l'attaque. Ils enfoncèrent les rangs des tribus arabes dont les guerriers se mirent à fuir.

Les anges intervinrent de la même façon qu'au combat de Badr ! Chaque musulman pouvait tuer cinquante infidèles d'un seul coup ! A noter toutefois que Mahomet, ce jour-là, mit la main à son sabre. Ce fut est-il dit, la seule fois où il combattit au lieu de rester en prière.

Le reste de son armée regroupé, il organisa la poursuite. Il envoya quinze cents hommes en plusieurs colonnes dans le désert. Ils tuèrent tous les fuyards adultes de sexe mâle et ramenèrent six mille femmes et enfants comme esclaves, ainsi que les troupeaux !

## LES DERNIERES ANNES.

Méfiance ou non, Mahomet ne resta pas à La Mecque. Il retourna à Médine pour travailler à l'organisation de la communauté musulmane, tant du point de vue religieux que social.

Il dut finalement s'opposer à l'empereur Heraclius, en 631, sur la frontière syrienne. Malade, le prophète envoya contre les byzantins une armée commandée par Osama.

Une autre source de soucis **fut l**'apparition en différents points de l'Arabie, d'un certain nombre d'autres prophètes ! Ainsi au Yemen, Auswad chez les Bédoins Talaï'ha, de la tribu des Beni Asad. Ils avaient entrainé un grand nombre de personnes à renier l'islamisme. Un troisième, Massaïlima sévissait depuis une vingtaine d'années.

Par son influence auprès des princes yemenites, Mahomet réussit à faire assassiner Auswad. Talaï'ha, provoquant, lui proposait de choisir entre le partage de l'Arabie ou la guerre.

Le prophète était de plus en plus malade. Retiré dans la maison de sa jeune femme Aïcha, terrassé par la fièvre, il ne pouvait plus se rendre à la mosquée et chargea Abü Bakr de diriger la prière à sa place.

Après quelques semaines d'alternatives d'aggravations et de rémission, au cours desquelles il reçut un grand nombre de ses fidèles pour leur communiquer ses dernières recommandations, il rendit l'âme dans les bras d'Aïcha, à soixante deux ans, en l'an 632.

Mahomet décédé, les révélations de Dieu, faites en une nuit ou en vingt ans, étaient terminées. D'une façon ou d'une autre le prophète les avait consignées par écrit. L'ensemble, 114 sourates ou chapitres composés de 6 200 versets forme le Qo'ran (coran). Ce terme, substantif verbal de Qarad (lire), signifie "ce qu'on lit", c'est-à-dire "la loi écrite pour être lue".

Parallèlement, pendant la vie du prophète, tout au moins pendant sa vie publique, des fidèles auraient noté soigneusement ses faits, ses gestes et ses habitudes. Le tout forme la sunnat-al-nabî, manière de vivre et d'agir du prophète. Cette Sunna est la confirmation pure et simple de l'ensemble coranique. C'est en somme le commentaire du Coran par Mahomet.

## MAIS D'OU VIENT DONC LE CORAN ?

Avant de continuer l'évocation de l'expansion arabo-musulmane, il est impératif de se pencher davantage sur le contenu du Coran. Sa connaissance, même imparfaite et limitée, permettra de mieux comprendre les motivations des Croyants, et, de mieux saisir les immenses et irréductibles différences existant entre cette religion de la suffisance et la religion catholique de l'amour et de l'humilité.

Auparavant, il est nécessaire de faire le point sur la véritable origine du Coran. Il semble que, parmi tous les islamologues, seuls deux chercheurs érudits se soient penchés sur le problème. Le Père Gabriel Théry, o.p., aidé par Monsieur l'Abbé Joseph Bertuel, qui termina seul le travail, ont récemment publié sous le titre : "De Moïse à Mohammed" quatre volumes d'études et d'analyses des textes connus. Actuellement l'Abbé Joseph Bertuel reprend en la simplifiant la même enquête dans "L'Islam, ses véritables origines", dont les trois livres sont parus

Comme l'auteur le signale dans sa préface, il s'agit d'un essai de critique historique rigoureux. Il précise : "la foi, même reçue par une longue tradition, n'exclut ni la réflexion sur ses sources, ni la révision de certaines idées reçues jusqu'à présent... la foi des musulmans est un bien inestimable... savoir comment ils l'ont reçue, et de qui, peut leur faire comprendre bien des choses". Il en sera de même pour tout occidental s'intéressant à l'Islam et, a priori, pour tout chrétien.

Des travaux du Père Théry et de l'Abbé Bertuel, il ressort en bref, les points suivants :

Depuis son mariage avec la juive Khadidja (595), jusqu'à la nuit "de la destinée" (610), Mahomet a reçu l'enseignement d'un éminent rabbin juif. C'était un talmudiste qui possédait "le judaïsme dèsseché des temps postérieurs à la ruine de Jérusalem prophétisée par le Christ". Ce qui a été considéré comme la nuit de la révélation du Coran, n'est que le rappel par le Rabbin, de la nuit où Dieu, sur le Sinaï, révéla à Moïse, une direction et un code de vie pour l'humanité. (Sourate XCVII 1-3).

Mahomet continua d'étudier, d'apprendre par coeur afin de les réciter en public, les sourates, qu'elles aient été transmises oralement ou ce qui semble pour les auteurs la vérité, que le rabbin les transcrive peu à peu dans... le Coran. En 613, texte écrit et leçon apprise, commença la prédication publique.

Mahomet, le Prophète, l'Avertisseur de Dieu, était homme habile et intelligent... L'histoire apprise à l'école du rabbin des grands exemples de la bible, Noë, Abraham, Moïse, Josué et bien d'autres, va faire naitre dans son âme l'ambition de devenir le chef d'un peuple qui est le sien et de le convertir au Judaïsme : le Dieu Unique révélé aux juifs est victorieux de toutes les batailles. De même, les peuples qui lui sont fidèles sont certains de triompher de leurs adversaires... L'histoire des Qoraïschites et des tribus arabes peut virer de cap et assurer la grandeur de leur destin si celles-ci se soumettent au vrai Dieu, en adoptant le Coran hébreux.

Prenant à son compte, la notion de "peuple élu", nouveau Josué, Mahomet ne pouvait manifester dans les ordres à ses troupes que dureté et cruauté. Le massacre de toute l'importante tribu juive ou judaïsée, dans la cinquième année de l'Hégire, lui permit d'affirmer son indépendance, de se couper définitivement de l'influence rabbinique, par un geste inexpiable, beaucoup plus significatif qu'un changement d'orientation de la prière.

UNE CURIEUSE METHODE...

Le coran de Mahomet a-t-il été détruit, perdu ou égaré ? Nul ne peut répondre à la question. L'édition connue a été réalisée par le troisième Khalife Uthman, après destruction sur son ordre de toutes les copies existantes des textes coranniques, genre recension d'Abû Bekr ou d'Ali. Cette édition définitive ne résiste pas à l'analyse quant à son authenticité. Il ordonna tous les feuillets, mis à part

---

(note)

Les travaux du Père Théry et ceux de l'Abbé Bertuel constituent une somme considérable qui ont permis de préciser la part judaïque dans les origines de l'Islam - La recherche est néanmoins loin d'être close, et il conviendrait de la pousser dans d'autres directions complémentaires : en effet la période qui sépare l'apparition du christianisme de celle de l'Islam se distingue par un pullulement de sectes sepraétiques véhiculant toutes un corps de doctrines plus ou moins semblables, dont l'Islam tire une partie de ses origines, au moins tout autant que du judaïsme.

Il serait d'une importance extrême de faire le point sur cette période dans la région du Proche-Orient - tant pour l'Islam lui-même que pour ses aspects ésotériques divers.

la première sourate qui le resta et devint la prière type de l'Islam, de telle sorte que le chapitre le plus long soit placé en tête et les autres à sa suite selon leur longueur décroissante. Cela eut pour effet de rendre inintelligible, à leur lecture, la génèse et le développement de la prédication... Il pouvait ainsi gouverner au nom d'Allah sans être contredit. Ses successeurs immédiats, probablement pour des raisons identiques d'ordre politique, ne rétablirent jamais l'ordre chronologique des sourates ; cela ne devait pas comporter de grosses difficultés.

Ce Coran apparait comme un recueil de récits de guerre ou d'escarmouches locales, de complots,et de disputes, de discours apologétiques ponctués de serments et d'invectives, d'enseignement pour la conduite personnelle et l'organisation sociale, de passages d'instructions religieuses plus didactiques, illustrés par des extraits de la Bible et des commentaires rabbiniques.

Pour les deux auteurs cités, le prophète pendant sa vie a eu peu d'amis intimes capables de noter sa manière de vivre, sa façon d'agir, ses habitudes. Pour les islamologues sérieux et critiques honnêtes, ce sont des conteurs arabes au talent incontestable, depuis Ibn-Ishaq, mort en 772 jusqu'à Al-Balâduri, mort en 901 et At-Tabari, mort en 923, qui découvrirent les moindres détails de la vie du Prophète et recueillir les échos de ses moindres paroles. L'ensemble de ces récits ne méritent pas la confiance des historiens.

Il n'en reste pas moins que la Sunna, confirmation pure et simple de l'ensemble coranique, est devenue,peu à peu, plus contraignante que le Coran luimême.

Ce qui frappe dès l'abord, dans le Coran, c'est l'affirmation de la primauté de la race et de la langue arabe. "Les Arabes sont les premiers des peuples" ; "Aimez les Arabes parce que le Coran est arabe, parce que je suis arabe, parce que la langue du Paradis est arabe" affirme Mahomet. Il faut bien reconnaitre avec le journaliste Peroncel-Hugoz, que le fait historique de la transmission du message du Ciel en arabe à un arabe, répandu sur une partie de la terre par des arabes, a conféré à l'Arabe, un statut de peuple élu... actuellement non contesté chez les musulmans. Parmi les Arabes mêmes, les Qoraïschites membre de la tribu du Prophète est "primus inter pares". Mahomet a de nombreuses fois insisté sur cette suprématie de l'Arabe.

L'association langue sacrée et dogme absolu immuable a conduit les docteurs de la loi à ériger en dogme l'intraduisibilité du Coran. Tout au plus, peut-il être interprété dans une autre langue. Ce qui oblige à penser puisque "la révélation coranique a valeur universelle, en tout lieu et en tout temps... que la langue arabe doit devenir l'idiome unique des habitants de la terre, tous musulmans en puissance !".

C) <u>LES GRANDES LIGNES DE L'ISLAM</u>

<u>Quelle est donc cette religion vouée à l'universalité</u> ?

L'Islam proclame solennellement un seul Dieu ; el le fait en même temps Inconnaissable, Pur et Arbitraire, Tout Puissant.

Deux conséquences effrayantes s'imposent alors :

- entre l'homme et Dieu, il n'y a aucune médiation possible ; pire, il n'y a aucun médiateur surnaturel ou naturel ;

- dans l'ordre de la création, il n'y a rien d'intelligible à l'homme.

Voici donc l'homme livré à l'arbitraire d'un Dieu inaccessible.

C'est la négation de la nature humaine et du droit naturel ;

C'est pour une large part, la négation de l'intelligence et de la raison humaine et donc l'établissement d'un nominalisme pratique ;

C'est le remplacement de la vie intérieure par un ritualisme pratique qui aboutit au fanatisme .

On retrouve ainsi dans l'Islam, une forte influence judaïque, depuis son monothéïsme intransigeant et la simplicité quasi totale de son dogme, jusqu'à la rigueur casuistique de ses prescriptions pratiques.

La foi (Imân) musulmane doit se définir essentiellement comme un témoignage rendu... Ce témoignage est la condition de validité - exclusive - du pacte d'alliance octroyé par Allah à "la race élue".

Pour la conversion à l'Islam, il suffit de prononcer devant un Cheikh, l'énoncé de ce témoignage, c'est-à-dire la shahâda : "La Ilaha illa Alla oua Mohamed rassoul Allah - Il n'est de dieu que Dieu et Mahomet est son messager", qui vous fait mahometan en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Cette foi implique pour chaque individu, cinq obligations, les Piliers de l'Islam :

1. Prononcer la shahâda,

2. La prière cultuelle, cinq fois par jour, tourné vers La Mecque et terminée par la shahâda ; cette prière a valeur purificatrice pour les fautes légères et sa fidèle observance assure l'entrée au Paradis ; bien plus, il est écrit que quiconque saura que la prière est obligatoire sera du nombre des élus ;

3. Le jeune du Ramadan. C'est pendant ce mois, le neuvième du calendrier islamique, qu'entre le vingt sixième et le vingt septième jour est placée "la nuit bénie". Ce jeune dure environ 28 à 29 jours, exclusivement diurne, il implique également la chasteté.

Dans les pays où l'Islam est religion d'état, la vie sociale est comme suspendue de l'aube au coucher du soleil. Il appartient à la police des moeurs et même à la police gouvernementale, d'empècher que l'on mange, boive ou fume en public ;

4. L'aumône légale, le réglement de ce prélèvement volontaire ou obligatoire, destiné au Chef, assure la purification des biens ;

5. Le pélerinage à La Mecque, commémoration du sacrifice d'Abraham, doit être fait au moins une fois dans sa vie, par chaque musulman. Il a valeur purificatrice et magnifie la solidarité des croyants.

Qui parle de purification implique l'existence de fautes, actes humains accomplis en opposition avec les commandements du Dieu révéré. La situation est simple dans la religion musulmane. La tradition ne se pose pas la question claire d'une loi morale naturelle comme inscrite dans la nature des choses et que l'homme doit progressivement déchiffrer. Tout est écrit dans le Coran et le Dieu qui l'a dicté a une attitude très spéciale : la faute du croyant ne porte aucune atteinte à Dieu, n'offense pas Dieu et, Dieu à son gré, pardonnera dans sa mansuétude, ou chatiera selon sa justice... Il ne s'agit pas (la faute) d'un acte qui fasse perdre l'amitié divine, état de grâce des catholiques, mais qui relève simplement de la non-observance du pacte d'alliance. Cette théologie permet de nier la mission rédemptrice de Notre Seigneur Jésus Christ, sa mort sur la Croix, sa Résurrection et de la transformer en une opération grand guignolesque.

Les deux grandes fautes sont toute atteinte à la pure Unicité divine - négation de la Trinité - et le refus délibéré de la foi, le refus d'ent endre "l'appel de l'Islam", ce qui facilite le jihâd nécessaire pour faire changer d'opinion les infidèles.

Fautes moins importantes sont les injures ou mensonges à l'égard du Prophète, le meurtre d'un être humain, la fornication ou l'adultère, les turpitudes contre nature, les mauvais traitements à l'encontre des pères et mères, la magie noire, la calomnie, la fuite le jour de l'attaque, l'apostasie publique... celle-ci, c'est-à-dire l'abandon de l'Islam pour une autre religion, devrait selon la tradition, entrainer sur terre la condamnation à mort.

Il faut insister sur le fait que ce sont les lois de l'Etat musulman qui chatient les désobéissances. En définitive, les fautes ne compromettent pas le salut du croyant. D'ailleurs le pélerinage à La Mecque, la mort au cours du jihâd, l'affranchissement d'un esclave effacent les grandes fautes, y compris la mort involontaire d'un musulman.

Les fautes moins importantes que les deux premières citées sont effacées par le repentir sincère, acte intérieur exclusivement personnel, ou directement par la réalisation des actes rituels.

Aucune réparation n'est à envisager à l'égard de Dieu, puisque Dieu ne peut être atteint par l'acte de sa créature.

La résurrection, ou tout au moins une vie après la mort, est admise par le Coran : une éternité passée en enfer ou au Paradis. Témoignant d'un "judaïsme évolué", cette notion dépasse le stade hébreu du "sheol", simplement séjour des morts, vague région d'ombres, de ténèbres épaisses où la vie n'a qu'une forme pour ainsi dire larvaire. Cependant le raisonnement des deux religions vis-à-vis de Dieu par rapport à l'au-delà conduit au même point : "Dieu a promis sa bénédiction à Israel, comme à Mahomet. Rien ne peut prévaloir contre cette promesse, donc, puisqu'il n'y a pas de bénédiction dans le schéol, c'est sur terre qu'arrivera la récompense promise... Mais les siècles s'égrènèrent, et Israel gémit sur son sort. Périodiquement les ennemis triomphaient... Alors la vraie solution ne peut-être que celle-ci : la bénédiction se réalisera dans un autre monde. Ce fut la grande révélatin reçue et conçue dans le malheur, à laquelle le Christ viendra sa magnifique conclusion".

Les juifs ont crucifié Notre Seigneur Jésus Christ en refusant ses paroles, les musulmans s'arrètent à la loi de Moïse... pour eux, la récompense sur cette terre garde toute sa valeur. Certes, pour le juif et le musulman "Dieu a promis sa bénédiction... Mais elle ne sera donnée qu'à ceux qui seront fidèles aux commandements de Moïse. Les rebelles seront anéantis ; si, malgré cette menace, ils demeurent en pleine prospérité, leur chatiment n'est que partie remise, car Dieu ne ment pas. S'ils ne sont pas punis en ce monde, ils le seront dans l'autre". Cette notion de "peuple élu" ne pouvait conduire qu'à la guerre... éternelle entre deux voisins... !

L'Enfer ne sera pratiquement pas destiné aux musulmans, mis à part ceux qui se convertiraient à une autre religion. S'y retrouveront automatiquement, dans le fer et le souffre, selon une certaine progression correspondant à la gravité de leurs fautes, les adeptes de la religion juive qui reconnait le Dieu Unique sans admettre Mahomet et, par suite, accusée de falsification des écritures. Enfer garanti aux chrétiens qui nient l'unicité, croient en l'Incarnation et la Résurrection de Jésus-Christ... les chrétiens se sont détournés du salut promis aux croyants. Leur foi n'est pas une foi salvatrice, un cercle de l'enfer leur est réservé, "le feu dévorant" plus dur que le deuxième cercle promis aux juifs.

Juifs et surtout chrétiens, les damnés de la terre ! Aucune pitié ne leur sera témoignée.

LE PARADIS ISLAMIQUE...

Le Paradis est par suite réservé aux croyants. Il est prévu à plusieurs classes, la meilleure étant réservée aux Docteurs de la Loi.

Le prédicateur de La Mecque, instructeur de Mahomet, connaissait bien les hommes auxquels il s'adressait. Pour les encourager à obéir à ses directives et en faire ses guerriers, pour décrire le Paradis, il ne fait exclusivement appel qu'à leurs appétits sensibles :

"Le premier plaisir sera de manger, de festoyer dans les salles de banquet... la société y sera aussi de fort bonne compagnie puisque ce sera le gratin de l'humanité... habits de cérémonie, robes de soie... de brocard vert... les bijoux les plus précieux serviront de parure pour les élus... deux repas par jour seront servis dans un luxe inoui, le "menu" sera un véritable festival de mets et de boissons magistralement harmonisés... l'amour sous toutes ses formes, les plus concrètes et les plus charnelles... parmi les élus circuleront des éphèbes immortels, beaux comme des perles rares (sourate LXXVI, 19 et Sourate LII, 24, LVI 17)... (les femmes) elles seront comme vous les aimez, aux grands yeux noirs, brulantes de passion (Sourate LVI, 15-39)... votre plaisir est de déflorer des vierges, vous vous en faites gloire. Eh bien ! au Paradis... les femmes que vous y trouverez seront toutes vierges (Sourate LV, 74) et après votre union, leur virginité sera restaurée, de sorte que le lendemain, vous aurez le plaisir de les déflorer à nouveau...

Cette description est le reflet des goûts et désirs du mâle arabe... moyen, du niveau culturel pré-mahométan. Il n'est jamais, jamais dans aucun texte "fait allusion" aux joies intellectuelles, spirituelles que les musulmans pourraient éprouver au Paradis. De prédication pour amener des adeptes à la nouvelle religion, la description est devenue dogme de foi. "Qu'on aille donc raconter aux musulmans d'aujourd'hui, dans les divers pays où ils vivent selon leur religion et leurs lois, qu'ils n'auront point de femmes dans le Paradis ! Ce serait un véritable coup de massue porté à leur foi !"

LES DEUX GLAIVES ?

Face aux obligations contenues dans le Coran et la Sunna, vient à l'esprit une question : Existe-t-il en Islam, une Eglise structurée, chargée de la conservation, de l'explicitation, voire de l'adaptation aux temps actuels du message recueilli par Mahomet ? Non. "Il n'y a pas d'Eglise en Islam et l'Islam n'est pas une Eglise. Il n'y a pas de pouvoir spirituel vivant... Il n'y a pas de sacerdoce, ni de hiérarchie ecclésiale. Il y a le peuple des croyants "unis par et dans une même foi et par des principes communs d'organisation de la cité".

"L'Islam est à la fois religion et communauté temporelle ; mieux encore, une communauté qui prend en charge en un seul et indissociable élan, les relations de chaque croyant avec Dieu et les relations des croyants les uns avec les autres sur le plan moral, social, politique".

Il s'ensuit qu'à l'intérieur de la société musulmane, la séparation, "la distinction chrétienne du spirituel et du temporel n'existe pas. Une telle distinction qui comporterait harmonie et hiérarchisation n'a pas de sens en Islam. Car la distinction voudrait dire rupture, au sens laïcisme moderne. Et cette rupture, du fait même de la non-distinction coranique, compromettrait l'existence même de l'Islam comme religion".

Il en résulte que "les bases de la constitution politique de la cité sont l'obéissance à qui détient le commandement et qui est par là instrument de Dieu... Le chef devant consulter ses subordonnés... et les croyants devant se consulter entre eux." Ce devoir n'empèche pas que le mode politique est en somme un caesaro papisme intégral quelque soit par ailleurs sa structure. Louis Massignon, converti à l'Islam, comparait la cité musulmane à une "théocratie laïque et égalitaire". Sur ce plan très général, "le magistère législatif appartient au Coran seul, le magistère judiciaire appartient à tout croyant qui, par la lecture assidue du Coran acquiert avec la mémoire des définitions et l'intelligence des sanctions qu'il édicte, le

droit de les appliquer, le pouvoir exécutif... n'appartient qu'à Dieu seul, et ne peut être exercé que par un intermédiaire, un chef unique".

UN CHEF UNIQUE, TOTAL.

Ce chef sera tantot un Imam, tantot un Khalife.

Imam veut dire celui qui marche devant, le guide que l'on imite. Celui qui dirige la prière commune est un Imam. L'Imam par excellence est le Guide Suprême de la Communauté, chargé de par Dieu du pouvoir exécutif. Les traités de droit musulman affirment actuellement : "C'est un devoir grave pour la communauté que d'avoir à sa tête un Imam". Le Roi du Maroc garde, mais pour son peuple seul, le titre d'Imam.

Le Khalife est le lieutenant... le remplaçant du Prophète, accent étant mis sur la transmission successive... et donc sur la seule pérennité possible, celle du message prophétique. Le Khalife n'a pas de pouvoir spirituel, il est le chef de l'exécutif... son pouvoir vient de Dieu, mais il est mandaté par les gens "qui délient et lient", choisi et en quelque sorte délégué par eux pour veiller à ce que "les droits coraniques de Dieu et des hommes" soient observés sur cette terre. De cette notion de succession du Prophète naitra les rivalités qui ont permis la formation des divers courants islamiques. L'Ummâ, la communauté ne fut parfaite que jusqu'à la mort de Mahomet. Par la suite, la puissance terrestre joua un rôle important, par une certaine laïcisation des Pouvoirs. Les rivalités firent croitre le nombre des Imam, des Khalifes ou des Commandeurs des Croyants, sans qu'une différenciation bien nette puisse être établie entre les trois fonctions.

D'ailleurs, au point de vue du mode de gouvernement, il n'y a pas de cadres bien définis comme intangible dans la cité musulmane. L'évolution historique a conduit à des oscillations entre la monarchie absolue ou constitutionnelle, la république parlementaire, autoritaire, démocratie socialo-populaire souvent masques de la dictature. Un seul dogme est pris au sérieux par le musulman et le conduit souvent à la révolte, c'est l'affirmation : "Tout musulman doit être gouverné par un coreligionnaire de sexe masculin". Un grand désir persiste en lui, c'est le retour à une véritable Ummâ qui suscite égelement des mouvements divers.

LA LOI MUSULMANE.

Que sera la loi en pays musulman ? "La loi est conçue comme une décision de la Volonté, et, en rigueur de terme, elle ne mérite le nom de Loi que si elle est décision de la Volonté divine. Dieu est seul législateur. En conséquence, il n'y aura pas de loi positive humaine, oeuvre de raison humaine.

La loi positive humaine ou Sharia sera toute dérivée de la Loi divine ou Shar, ce qui implique bien la non existence d'un pouvoir législatif constitué. Il ne sera promulgué aucune loi. Si un cas nouveau à résoudre se présente, qu'il soit canonique ou civil, il ne sera promulgué qu'un jugement de conformité ou de non conformité avec le Shar".

C'est à partir du Coran et de la Sunna, éléments révélés et intangibles, sources exclusives du Shar, que seront définis les cinq "notes" ou "statuts" des actes : obligatoire, recommandable, blamable, interdit et neutre. L'Ijmâ, acte du consensus unanime de la Communauté intéressée, sera requis à travers ses représentants qualifiés. La décision de ces représentants est obligatoirement fondée sur le Coran.

Dans une communauté définie, ce jugement pratique sera l'oeuvre du Mufti, l'homme qui donne la solution du "cas de conscience". Le Mufti pourra être consulté, individuellement par tout croyant ayant un problème à résoudre. Il pourra être également fonctionnaire officiel, conseiller du pouvoir en place.

Si le cas à résoudre est posé par un procès où deux parties s'affrontent, s'il s'agit d'une faute publique, la sentence du procès, la condamnation ou l'acquittement du prévenu revient au juge proprement dit, le Qâdi, après que le Mufti aura rendu la sentence.

La définition des qualifications requises, aussi bien pour désigner "les docteurs de la loi" que pour établir le "consensus unanime", entraine pour Louis Massignon, un mode de formation du consensus et du jugement inorganisé, flottant et faible. De nombreux différents, apparus après l'expansion musulmane hors de l'Arabie ont conduit à la formation de diverses écoles juridiques.

En quoi consiste donc cette Sharia ou Charia, cette loi positive humaine exclusivement dérivée du Coran et de la Sunna, tradition ? "Elle a été fidèlement appliquée dans tout le monde de l'Islam jusqu'au milieu du XIX° siècle. Depuis elle a subi dans certains pays des modifications plus ou moins substantielles, elle revient actuellement à l'honneur pour refaire l'Ummâ.

Sans aller dans les détails, il est bon d'examiner des points comparativement très importants vis-à-vis de la civilisation chrétienne occidentale : la situation de la femme, la conception du mariage et de la sexualité... et, notion indissociable de l'Islam, la condition des esclaves.

L'auteur du "Radeau de Mahomet" a très bien résumé la question en fixant la hiérarchie encore actuellement en vigueur : "La loi religieuse impose la nécessité, pour une société islamique digne de ce nom, de respecter la suprématie juridique, fixe, immuable, de trois catégories de personnes : les hommes, les musulmans, les maitres sur trois autres : les femmes, les non-musulmans, les esclaves.

Le Coran légifère sur les liens conjugaux. La famille musulmane est de type patriarchal agnatique - filiation, religion, appartenance calnique ou politique dépendant du père seul - dans le mariage, l'homme affiche sa suprématie. Si la jeune épousée est toujours vendue à son mari, ce dernier peut au matin de la nuit de noces la répudier en affirmant qu'elle n'était pas vierge. Le mariage musulman est d'abord envisagé dans la perspective de la fornication légale. Pour montrer l'importance "accordée à l'union charnelle par les juristes islamiques, l'islamologue tunisien Abdelwahab Bouhdibaira va jusqu'à utiliser l'expression "d'éthique des sphincters".

Le mahométan a le droit d'épouser une israélite ou une chrétienne, mais un non-musulman n'est pas digne d'épouser une musulmane. Le musulman a le devoir et le droit de donner sa propre religion à ses enfants.

Le Coran autorise une polygamie limitée à quatre épouses légitimes. Il permet la répudiation immédiate sans donner de motif. Il donne la garde des enfants ayant atteint l'âge de raison au père, et, si la mère n'est pas musulmane, cette garde est attribuée automatiquement.

Le mari a droit de battre sa femme comme plâtre, y compris dans la rue. Il peut faire appel à la force publique pour ramener au domicile conjugal l'épouse battue, réfugiée chez des parents ou amis.

La femme mariée n'a aucun droit, si ce n'est celui de garder son nom de jeune fille. Elle est tenue dans l'ignorance la plus complète. A l'occasion d'un héritage, la loi est formelle : une disposition réserve aux mâles une part double de celle attribuée aux filles ; quand à l'épouse non-musulmane, elle n'a droit à rien.

Devant un tribunal, il faut deux dépositions féminines pour contrebalancer celle d'un homme.

Deux dispositions particulières de la Sharia, en paraissant protéger la femme, accordent une grande liberté sexuelle à l'homme. Tout d'abord le constat d'adultère : il faut nécessairement pour que l'adultère soit reconnu, un aveu non extorqué des coupables ou la constatation de l'acte fornicatoire par quatre témoins adultes, masculins et sains d'esprit. Vient ensuite la coutume de l'enfant endormi :

elle permet à toute épouse en l'absence de son conjoint, durant trois années, de donner le jour à des rejetons parfaitement légitimes au regard de la loi coranique et sans que sa vertu puisse le moins du monde être soupçonnée.

L'expansion guerrière a permis pendant de trop longs siècles aux Arabes de se procurer les femmes de toutes races pour satisfaire et prouver leur virilité. Comme dans leur Paradis, il y avait aussi parmi les captifs des jeunes garçons si appréciés. Poussés à la guerre, au pillage par leur nature et la prédication, dressés contre les Chrétiens, qui tenaient tout le monde organisé et civilisé autour de la Méditerranée et en Europe, par le zélé instructeur juif, les Cavalier d'Allah allaient envahir, occuper et vivre aux dépens de nations entières. Les femmes épargnées, vendues en place publique, enfermées dans les harems, les hommes convertis par le sabre allaient fournir aux nouveaux maitres une énorme quantité d'esclaves. Ce sont les êtres les moins considérés de la société islamique. Le Coran n'interdit pas l'esclavage de façon formelle mais incite, peut-on dire, à sa pratique en instituant l'affranchissement comme moyen de pardon en cas de faute grave.

La suite de l'histoire, même récente, a prouvé le goût des Arabes pour la traite des exclaves. Avec la complicité de blancs sans scrupules, ils ont été les maîtres d'oeuvre du commerce du "bois d'ébène". La révolte du Mahdi, au Soudan anglo-égyptien, a surtout été motivée par les lois anti-esclavage édictées par le gouvernement anglais.

Il n'y a pas si longtemps que l'esclavage a été officiellement interdit dans certains pays musulmans, en 1962 par l'Arabie Saoudite, en 1980 par la Mauritanie. Si légalement il n'y a plus d'esclaves, quelle est la situation faite aux affranchis, aux pauvres noirs piégés par le pélerinage de La Mecque et aux nouveaux esclaves des temps modernes, les travailleurs musulmans de toutes nationalités "exploités" dans les pays du golf...

Connaissant l'essentiel des idées qui allaient être transportées et semées par les Arabes, d'abord, puis par des Mahométans sincères ou intéressés par le pouvoir, il nous sera possible de continuer l'historique du Jihâd dans un prochain article.

L. D./P. R.

## LES DEVELOPPEMENTS DE LA BIOPOLITIQUE EN FRANCE

*Dans un précédent article sur les fondements doctrinaux de la Nouvelle Droite nous avons analysé les sources intellectuelles et historiques de La Biopolitique dans les divers pays européens, ainsi qu'aux Etats-Unis. Il convient d'examiner ici ses développements théoriques et pratiques en France depuis quarante ans.*

Il est évident qu'à l'instar des pays imprégnés de catholicisme, la France était assez bien armée pour résister à la pénétration des idées eugénistes. En effet la démission des Eglises chrétiennes était dans la logique des choses pour les fidèles de Luther et de Calvin, ainsi que des nombreuses sectes "issues du libre-examen". Par contre les Papes, Chefs et Pasteurs de l'Eglise Catholique, ont toujours proclamé l'intangibilité de la Doctrine et ils ont particulièrement insisté à chaque instant sur l'obligation d'obéissance concernant les principes énoncés relatifs à la Vie, à l'Homme, sa nature, ses droits et devoirs, à l'Amour Humain... et à la Charité.

Malgré tout il faut bien constater qu'une majorité de catholiques s'est retrouvée soit non-praticante, soit de faible foi, ce qui la laissait sans défense devant les exigences du "Moi" et du conformisme. Le terrain devenait donc très favorable pour l'adversaire de "l'Ordre Chrétien".

Dans la première partie de cette étude, il a été démontré que l'effort principal a été porté contre la Femme, sa déstabilisation entrainant celle du couple, de la famille et de la Société. Le Pouvoir et tous les Médias, depuis 1945, ont poussé dans ce sens, à quelques exceptions près, très limitées dans le temps.

Parmi les Organismes énumérés précédemment, le chef de file est la branche française, créée en 1956, de la Family Planning Ass-américaine, la M. F. P. F. Agissent conjointement un certain nombre de groupes ayant pour but "la libération de la Femme", la libéralisation des rapports sexuels en tous genres, la liberté de considérer le corps comme un matériau dont on peut disposer selon les humeurs du moment.

Il faut citer en complément, l'Association pour la Stérilisation Volontaire, les groupements réclamant ouvertement la légalisation de l'euthanasie... "par amour de la Vie" et d'autres plus malins, tels le Centre International de Gérontologie Sociale, posant innocemment la question : "Vers l'euthanasie légale ?" en écho aux déclarations de personnages officiels.

Le PREMIER FAIT ESSENTIEL est la collusion à tous les niveaux, existant depuis trente ans, entre le pouvoir et les meneurs du mouvement eugéniste..

Les ministres tels que J. Fontanet, Lenoir, R. Boulin, S. Veil, M. Pelletier, E. Sullerot, J. Ralite, Beregovoy, ROudy, Attali... etc... ont joint leurs voix à celles des médecins, plus ou moins scientifiques, mais choisis par les médias comme partisans, pour cautionner l'excellence et la nécessité des transformations. Le bon peuple, républicanisé, recevant la vérité des paroles et lois de ses représentants et de la Science, a docilement suivi, bien content dans l'ensemble.

En janvier 1974, la création du Conseil Supérieur de l'Information sexuelle, de la régulation des naissances et de l'éducation familiale eut lieu.

Ce Conseil présidé par le Ministre de la Santé, financé par l'Etat, intégra le M. F. P. F. à ses réseaux d'action populaire.

De plus, le Centre d'Information sur la vie sexuelle, la maternité et la régulation des naissances - doublure du Conseil Supérieur, installé dans le même

immeuble - apporte également son appui au M. F. P. F. qui voit ainsi multiplier sa puissance et son impact sur la population.

* * *

Conjointement à l'offensive contre l'Amour et les moeurs, par le laxisme et la législation, se déroulait un processus de transformation radicale de l'Homme. La conjonction des deux entreprises et leurs interférences aidaient à la création d'un climat eugéniste attendant sa véritable consécration légale ; les principales lignes de la Biopolitique s'y retrouvent aisément. Laissons la parole au philosophe Marcel de Corte, expert de l'analyse de la dérive de l'Homme :

NI METAPHYSIQUE, NI VERITES ABSOLUES

"Le refus d'accepter "la primauté du VRAI et du BIEN" accule l'homme moderne non seulement au subjectivisme et à toutes ses séquelles individualistes, libérales, libertaires, collectivistes et communistes... mais aussi à se trouver... en présence d'un monde dont il ne pénètre plus les profondeurs intelligibles et dont la finalité ultime, comme, par conséquent, toutes les finalités intermédiaires, lui sont devenues opaques.".

"Parce qu'il a jeté l'interdit sur ses deux activités proprement humaines : l'activité contemplative, apanage de son intelligence, l'activité pratique ou morale, domaine de sa volonté, l'homme est acculé à devenir le démiurge du monde..."

L'HOMME EN DEVENIR

... "démiurge du monde, non pour le contempler et pour l'aimer en sa splendeur achevée... mais pour le transformer à l'infini à son tour. Marx a donné la charte de ce nouvel humanisme du travail : "L'homme est l'avenir de l'homme" : par le travail saisi en sa radicalité métaphysique l'homme devient, selon la prophétie de Marx encore, "la plus haute divinité" il est un dieu qui se fait, un dieu en devenir."

UN SEUL CRITERE : L'ACTION

"A l'encontre de toutes les civilisations du passé, les plus frustres comme les plus hautes, et surtout en opposition avec celle qui naquit à Athènes, à Jérusalem et dans les deux Romes, l'époque moderne est placée sous le signe de l'action, entendue... en tant qu'opération productrice d'un effet extérieur et qui entreprend de modeler une matière située dans l'espace hors de l'agent en exerçant sur elle une contrainte transformatrice capable de satisfaire les besoins de l'agent lui même. Sur son drapeau se trouve inscrite la formule de Faust : "Au commencement était l'Action"."

L'HOMME - CREATEUR

"Son équivalent est "au commencement était la Force", la Puissance de l'homme créateur qui se substitue à toute cause créatrice transcendante. C'est normal, si l'on peut dire : le nouveau dieu ne doit-il pas être plus puissant que Celui qu'il chasse de la scène du monde ?"

OBLIGATION UNIQUE ET TOTALE : TRAVAILLER ET/OU CONSOMMER

"Le Travail devient ainsi la première vertu de l'homme, plus précisément sa seule vertu, celle qui remplace toutes les autres et les rend inutiles. Il n'est plus ressenti comme une nécessité physique dont l'implacable cycle s'impose à l'homme... Il est la qualité humaine par excellence, la force par laquelle l'homme tend au bien, au seul véritable bien : la réalisation de son être. Il est l'essence même de l'homme qui s'actualise, la loi morale suprême... Le Travail a aujourd'hui absorbé toute la Morale, toute la Politique. Le seul homme digne de ce nom est le Travailleur. La seule cité véritable est la communauté des Travailleurs."

UNE NOUVELLE SOCIETE ?

"Dans une "société" où règne despotiquement le fétichisme du Travail, il n'y a plus la moindre place pour la justice générale. Travailler, c'est toujours travailler pour soi, pour assurer sa subsistance et pour vivre. Celui qui ne fait que travailler et dont l'horizon se borne à son travail s'enferme dans sa subjectivité.

Une société de travailleurs est contradictoire : elle ne pourrait être composée que d'individus juxtaposés...

La "société" industrielle, soumise à la suprématie de l'activité laborieuse, dans laquelle nous entrons à reculons... n'a de la "société" que le nom. Elle est, de par sa fixation sur le bien particulier des individus, producteurs et consommateurs qui la composent, une DISSOCIETE, qui oscille sans cesse entre la foire d'empoigne et la chiourme, avec une propension, lente ou rapide selon les cas, pour la galère et le Knout."

* * *

L'exactitude de l'analyse ainsi faite conduit à voir les faits réellement :

L'Individu-dieu ne peut éviter l'égoïsme et l'orgueil. Ils conduisent à rechercher le profit et la jouissance par tous les moyens et à refuser responsabilités et contraintes pouvant porter préjudice à la consommation.

L'individu-dieu conduit au "Moi" - profiteur amoral.

La Femme, Individu-dieu, doit pour "exister" travailler hors de la maison - Elle peut ainsi "communiquer", "s'épanouir", "se réaliser". L'ennui majeur est sa féminité : sa possibilité de reproduction - sa possibilité d'exister et de perdurer par la maternité physique.

Cet ensemble de facteurs -auxquels s'ajoutent égoïsme et orgueil concourent au refus du mariage, au refus de l'enfant... à l'union libre, à l'accroissement du nombre des divorces, au retardement de l'âge du mariage s'il a lieu... au nombre très minime des enfants, à leur abandon aux organismes d'état, de la crèche à la cantine et aux colonies de vacances...

Cela donne contraception, avortement, stérilisation... et quasi disponibilité permanente à l'aventure physique, au changement de partenaire et de biotope....

L'Enfant, le plus souvent unique, est l'Enfant-dieu, adoré par ses géniteurs ; culte qui s'explique par le fait même de l'évolution et du devenir : l'enfant est, en puissance, un dieu bien supérieur à ceux qui l'ont conçu... et à leur génération.

L'Enfant-dieu est l'enfant-roi consommateur. L'adoration ne se conçoit pas sans liberté, décision personnelle et offrandes.

Quand les deux individus-dieu décident de procréer et que la nature ne se plie pas à leur désir, Drame de l'orgueil, crime de lèse-majesté : tout doit être fait pour obtenir satisfaction : Insémination, Implantation, location d'utérus...

Si l'Enfant-dieu ne donne pas satisfaction - n'est pas aussi beau, intelligent... que la qualité divine des parents devait l'assurer... Vive la science et la technique pour diagnostiquer et éliminer cette injure, ce blasphème démontrant à l'évidence que les mutations et la danse des chromosomes dans la nuit de la fécondation n'ont pas toujours des résultats bénéfiques.

Les non-Travailleurs du III° âge et au-delà, sous une surveillance à coloration philanthropique, sont poussés à la consommation par toutes sortes d'activi-

tés - plus ou moins organisées, animées et encadrées.

Pourqu'ils restent rentables pour l'économie, il est nécessaire de leur faire oublier l'idée de la mort inéluctable qui pourrait calmer la fringale artificielle qui les agite.

Quand repliés sur eux-mêmes, impotents, hospitalisés, leur consommation médicale et paramédicale ne faisait plus le poids... il sera astucieusement mis en avant leurs souffrances physiques et psychiques, la douleur de leurs proches, la charge économique insupportable par la société qu'ils représentent pour que le sérum "libérateur" leur soit injecté.

* * *

Cette dérive des moeurs entraîne des modifications radicales conformes à l'idéologie du GRECE :

. DISSOCIATION ENTRE AMOUR - PLAISIR SEXUEL ET FECONDITE

. LA VIE EST UN SIMPLE MATERIAU que l'homme dieu utilise selon ses humeurs et ses goûts.

La vie, élément comme l'air, l'eau, l'oxygène, doit être surveillée en sa qualité... par l'utilisateur et s'il y a lieu par un tiers.

Ce qui implique :

. UNE NOUVELLE MEDECINE. n'étant plus basée sur le respect de la vie , elle devient médecine mécanicienne, dépannant l'individu - contrarié dans son bonheur... par l'enfant, par son sexe, par sa stérilité, par les vieux parents...

Elle devient la médecine de NON-VIE.

. UNE NOUVELLE CONCEPTION DU ROLE DE L'ETAT, plus exactement une extension du rôle au domaine de la vie.

L'Etat est déjà devenu "le fournisseur, le comptable et le responsable des biens matériels particuliers dont chaque individu a besoin pour assurer sa subsistance. De leur naissance à leur mort, il assure à ces ressortissants le vivre, la nourriture, la subsistance, la santé, le bien-être physique, et il y joint, suprême raffinement, la diffusion de la culture et des connaissances nécessaires à cette existence quasi animale, y compris l'organisation des loisirs, comme il distribue l'eau et le gaz à domicile" et l'électricité, la télévision, le téléphone, les mini-ordinnateurs, souvent le chauffage..., l'Etat devra faire encore plus pour répondre aux souhaits de ses administrés. Il devra assurer le bonheur physique, l'absence de soucis et de conflits moraux. Animaliser complètement le troupeau dont il est le berger en se posant en <u>juge de la qualité de la vie</u>...

* * *

Le <u>fait essentiel terminal</u> est la mise en activité du <u>COMITE NATIONAL D'ETHIQUE POUR LES SCIENCES DE LA VIE ET DE LA SANTE</u>, au début de décembre 1983.

Ses <u>origines</u> remontent aux recommandations du Docteur Pierre Simon (M. F. P. F. et Grand Maître de la Grande Loge de France) : "La vie est un élément, comme l'air, l'eau... etc. L'Homme et la société doivent protéger cet élément de toute pollution... L'Homme a droit à une vie qualitativement satisfaisante... La Société - l'Etat - devra veiller à préserver cette qualité : par l'intermédiaire de certains membres politiques, médecins, généticiens, elle pourra porter un jugement de valeur sur la vie de chaque homme et par suite sur l'homme lui-même."

AInsi que le voeu de Valery Giscard d'Estaing exprimé devant 170 savants de 19 pays, le 18 septembre 1974 - réunis pour un colloque sur la Biologie et le <u>devenir</u> de l'Homme : "instaurer une morale de l'espèce... aux nouveaux pouvoirs de la

Science doivent correspondre de nouveaux devoirs de l'Homme".

Sa Création a été réalisée par un décret du Ministère de la Recherche et de l'Industrie, en date du 23 février 1983.

Du point de vue de sa Constitution, il réunit trente-six personnalités appartenant au secteur de la recherche : 15 , aux principales familles philosophiques et spirituelles : 5 , ou choisis en raison de leur compétence ou de leur intérêt pour les problèmes d'éthique : 15.

Parmi ces dernières : Jean Dausset, Paul Milliez, Jacques Ruffié, Léon Schwarzenberg, Henri Laborit, Nicole Questiaux...

Le 36° est le Président : Professeur Jean Bernard, membre du groupe 85 avec entre autres : J. Monod (Hasard et Nécessité), B. de Jouvenal, Jacques Delors, J. Saint-Geours, Levi-Strauss... donc homme bien conscient de l'évolution programmée. Il a d'ailleurs fait siennes les paroles de Valery Giscard d'Estaing en 1974.

Parmi les représentants des principales familles philosophiques et spirituelles, cinq ont été nommées par le gouvernement :

Jean Gélamur, directeur du journal "La Croix", catholique,
Madame France Quéré, écrivain protestant,
Henri Atlan, Professeur de Médecine au CHU Broussais, juif,
Ahmed Somia, musulman, médecin, et
Lucien Sève, philosophe marxiste du P. C.

Sa Mission est de "donner son avis sur les problèmes moraux qui sont soulevés par la recherche dans les domaines de la biologie, de la médecine et de la santé, que ces problèmes concernent l'Homme, des groupes sociaux ou la société toute entière."

Il s'agit bien "d'affirmer l'indépendance de l'Homme vis-à-vis de Dieu-créateur - l'Etat veut imposer son éthique et notre conduite - juste retournement des choses... à la mort de Dieu succède la mort de l'Homme, animal raisonnable, et la disparition de la liberté."

Le Comité devra donc définir une morale de la Science : définir les actes scientifiques - recherche s et interventions médico-chirurgicales variées - qui peuvent et pourront être autorisées compte tenu de l'évolution des connaissances et de la volonté du pouvoir, et désigner les personnes ou groupes de personnes qui devront se soumettre à ses directives.

Le comité ne pourra que suivre "une morale de situation" et donner bonne conscience aux scientifiques qui font des choses dont ils pensent véritablement qu'elles offensent la morale.

Le fait de n'avoir pas désigné parmi les personnalités du Comité (les Sages de la Biopolitique) des représentants des isntances officielles - traditionnelles - que sont l'Académie des Sciences Morales et Politiques d'une part, et d'autre part l'Ordre des Médecins, est une preuve supplémentaire de la volonté d'orientation des décisions.

L'Etat donnera force de loi aux décisions du Comité et les imposera à l'ensemble de la Société - Les principaux moyens de coercition étant la Sécurité Sociale (prise en charge des frais) pour près de 83 % de la population - l'appartenance à la fonction publique (sanctions contre le corps médical des CHU et autres centres) et pour les indépendants (T. N. S.) pression par les nombreux ministères de tutelle des caisses.

* * *

Il faut maintenant se poser deux questions et faire du mieux possible pour leur apporter la bonne réponse. Tout d'abord savoir quels sont les "nouveaux pouvoirs" de la Science, et puis juger de l'utilité du Comité.

Quels sont les "Nouveaux Pouvoirs" de la Science ?

La Science est neutre. Les découvertes et leurs applications pratiques n'ont pas de connotation morale - au sens traditionnel du bien et du mal.

C'est l'utilisation par l'Homme, sujet de la morale, qui donne la signification bonne ou mauvaise de l'acte.

Sera Bien, tout acte se conformant au jugement traditionnel sur l'Homme, reconnaissant sa dignité, sa respectabilité intangible, la valeur sacrée de sa vie...

Sera mal, tout ce qui portera atteinte à ces principes. La difficulté vient du fait que la passage du bien au mal se fait dans la poursuite pure et simple des recherches, des expériences, des tentatives le plus souvent nécessaires au progrès.

Il y a lieu de mettre des panneaux de signalisation le long du chemin emprunté par les chercheurs pour leur montrer les passages dangereux (clignotant orange) et les cheminements interdits (feu rouge).

Voici quelques "avenues" et leurs signalisations. Il est bien entendu que l'énumération n'est pas exhaustive, encore moins véritablement scientifique.

REPRODUCTION

Fécondation et Culture embryonnaire in vitro (bébé éprouvette pendant trois à six jours). Réimplantation dans l'utérus (stérilité par obstruction des trompes). Récolte des ovocytes. Conservation des spermatozoïdes, des ovocytes fécondés, des embryons par le froid. Technique de l'Insémination Artificielle réservée au couple.

orange clignotant... puis feu rouge

Banques de sperme de "Nobel", d'"hommes sélectionnés selon certains critères préétablis, contraints de fournir un certain nombre de centimètres cubes de leur précieuse semence".

Insémintation de toute femme - allant jusqu'à favoriser l'éclatement et la disparition de tout mariage.

Sélection de femmes - donneuses d'ovocytes - pour culture in vitro d'embryons destinés à la réimplantation.

Culture-élevage de l'embryon sans réimplantation - dans un milieu artificiel - le véritable bébé éprouvette.

Maintenance en vie de foetus sortis vivants et intacts par la césarienne.

Mise en réserve des embryons humains : banque où pourraient se fournir les femmes... catalogue donnant les principaux caractères héréditaires de l'embryon convoité...

GESTATION - EMBRYOLOGIE

Surveillance de la grossesse très améliorée : Echographie...

Diagnostic précoce sur l'embryon de malformations physiques,

d'embryopathies dues à la rubéole, aux rayons, à certains produits chimiques ingérés par la mère...

Par l'analyse du liquide amniotique, dépistage des abérations chromosomiques compatibles avec la survie ; de certaines maladies métaboliques, dues à des blocages enzymatiques... d'où possibilité de traitement précoce.

clignotant orange... feu rouge

Diagnostic permettant l'avortement précoce, la suppression de futurs malades... ou suppressions d'anormaux pouvant bien s'insérer dans la société... ou de futurs (?) délinquants.

## - GREFFES d'ORGANES - PRELEVEMENTS -

Les problèmes du rejet du greffon par l'organisme receveur semblent résolus. COmment se procurer davantage de greffons et d'organes entiers ? par donation volontaire : en RFA la carte d'identité de celui qui s'est engagé au don est marquée d'un W pour éviter toutes les complications familiales et opérer dans les moindres délais.

Recherche de fabrication d'organes artificiels : coeur.

clignotant orange ou feu rouge

Prélèvements sur cadavre : diagnostic exact de la mort ?
Facilités à ne pas "récupérer" l'accidenté très atteint pour profiter des "bons morceaux"... Euthanasie.

Prélèvements sur embryons vivants extraits par césarienne (pancréas... etc).

## - GENETIQUE -

Applications des progrès de microchirurgie...

Meilleure connaissance de la structure physico-chimique des chromosomes et des gènes (unités héréditaires) "formés, chacun par un segment plus ou moins long d'ADN, et c'est l'enchainement linéaire d'un certain de nombre de gènes qui constitue un chromosome".

Meilleure connaissance de la structure de l'ADN, "double hélice semblable à une échelle de corde enroulée à la manière d'une spirale autour d'un axe imaginaire ;... chez un organisme supérieur tout l'ADN contenu dans le noyau d'une cellule permettrait, si chaque paire de base (constituante) correspondait à une lettre de notre écriture, de composer une encyclopédie en douze volumes".

Manipulations d'organismes inférieurs pour leur imposer la fabrication d'hormones utiles pour la santé humaine : stomatostatine dans la croissance, Insuline pour le diabète, Interféron en protection générale et lutte contre le cancer...

orange clignotant et feu rouge

Prédétermination du sexe de l'enfant...

diagnostic et avortement si parents pas d'accord !
Manipulation in vitro sur les chromosomes X et Y.

Stimulation de la reproduction sexuée par une reproduction asexuée ou clonage.

Opération (réussie chez la souris) permettant de commencer un organisme entier à partir de n'importe quelle cellule d'un organisme choisi comme parent : (tous les produits seraient identiques entre eux et par rapport au fournisseur de la cellule initiale) duplication.

"Il n'y aurait pas de limite théorique à la dimension du clone résultant, c'est à dire au nombre d'individus identiques ainsi dérivés d'un parent unique."

Modification des cellules somatiques en incorporant dans les cellules de l'organisme des gènes humains synthétisés...

Modification des cellules germinales : transformation par introduction de gènes étrangers...

"Mutations dirigées" par l'action de substances qui induisent des mutations spécifiques (vers le surhomme...) ou des mutations "réverses" qui ramèneraient à la normale des mutations pathologiques (bravo... mais les maladies génétiques connues sont environ 1500).

Manipuler les microbes pour leur faire fabriquer des toxines effroyables ou pour faire éclore des souches d'une extrême virulence... (guerre bactériologique).

- BIOCHIMIE -

Découvertes et recherches concernant les substances chimiques sécrétées par le cerveau et connaissance exacte de la partie qui les sécrète.

Possibilité de traitement de certaines maladies (Parkinson) ou amélioration de la lutte contre la douleur (encéphalines).

orange clignotant et feu rouge

Recherches sur les produits détruisant la personnalité et rendant "dociles" les sujets.

Recherche et utilisation d'"euphorisants" pour grands malades et personnes agées dans le but de leur faire perdre conscience de la gravité de leur état et la proximité de la mort.

Etudes du métabolisme sur les foetus vivants de 11 à 20 semaines, extraits par césarienne.

* * *

Quel est le véritable but d'un tel comité ? Rien d'autre qu'enlever les feux de signalisation : ni orange, ni rouge, ni sens interdit.

Depuis plus de trente ans, le pouvoir n'a fait qu'entériner l'utilisation publique des découvertes scientifiques imposées aux moeurs par la propagande et le mensonge.

L'Etat, sous prétexte de philanthropie a su profiter des bas instincts de l'homme l'entrainant sur la voie de la facilité et de l'individualisme en sollicitant et récompensant son appétit de jouissance immédiate.

Le Comité est créé pour endosser la responsabilité des décisions, assumer un rôle de "Grand organisateur infaillible" et cela à deux niveaux :

1° Il fera légaliser tous les dépassements déjà tolérés dans les hopitaux, cliniques, laboratoires, centres de recherches ; arrêtera ainsi toutes les réclamations ou enquêtes judiciaires en cours ; permettra toutes les expériences envisagées ci-dessus...

2° Il accepte de porter un jugement de valeur sur l'Homme, "face aux développements de la biologie moderne et à la possibilité de détecter et supprimer in utéro (et après la naissance) un organisme considéré comme défectueux".

Face aux préjudices moraux (sic), affectifs des géniteurs de sujets

déficients, conscients (resic) des charges économiques supportées par les actifs pour soigner, entretenir, éduquer, maintenir des jeunes et des adultes de tout âge non-productifs.

Il accepte d'établir une classification des sujets in utéro et des vivants observables.

A partir d'un certain niveau, "valeur du Q. I., nombre de malformations majeures, cariotypes (ensemble des chromosomes) anormaux à prendre en considération", l'avortement précoce ou l'euthanasie seront indiqués.

Remarquer qu'il sera nécessaire de reconsidérer la classification chaque année.

Le Comité ne peut avoir été créé pour une autre mission, puisque Les Membres Scientifiques savent : QUE l'éradiation des maladies provoquées par des abérations chromosomiques compatibles avec la survie "in utéro" et de ce fait observables après la naissance par l'élimination physique des sujets atteints

EST UNE UTOPIE

La majorité des abérrations surviennent de novo, c'est à dire au moment de la recombinaison des gènes dans la fusion des noyaux des deux cellules reproductrices, parfaitememtn normales d'ailleurs.

Un exemple : Dans le mongolisme, 2 % des cas seulement sont dus à l'hérédité, l'un des parents "portant" l'aberration du chromosome, sans modification visible de son apparence physique.

La première mesure devrait être complétée par l'examen systèmatique de tous les individus en âge de procréer et d'aspect normal pour déceler l'abberation chromosomique responsable de la transmission de la maladie, mongolisme ou autre.

Il serait nécessaire d'interdire de reproduire les personnes ainsi repérées : élimination, stérilisation - ou de les livrer aux manipulations génétiques.

De toutes façons les mutations nouvelles compenseraient les suppressions.

QUE l'examen systématique du liquide amniotique avec étude des chromosomes et les enzymes sur l'ensemble des femmes enceintes EST UNE UTOPIE et SA PROMESSE UN LEURRE. Il ne peut être fait actuellement que le centième environ du nombre prévisible des naissances.

"De plus c'est une méthode très récente, sujette à erreurs, et qui requiert une très haute compétence de la part du spécialiste". Elle ne peut se faire avant le début du quatrième mois de grossesse. Les délais nécessaires à la recherche sont d'un mois environ. Il s'agira d'éliminer un enfant d'au moins cinq mois (par césarienne)... âge auquel on déploie des efforts considérables pour maintenir en vie des nouveaux-nés prématurés".

"Dans un pays comme la France, l'examen du liquide amniotique fait dans les cas de grossesses à risque, conduirait à dépister par an une centaine d'enfants porteurs d'une anomalie congénitale". La pointe extrême de l'iceberg !

"Entre l'âge de 5 à 19 ans, la déficience mentale affecte 5 % de la population soit plus de 700 000 individus... Les débiles mentaux dits "idiopathiques", c'est à dire les "non-chromosomiques" et ceux pour lesquels on ne peut déceler de déficit enzymatiques ; les malades atteints de malformations viscérales, cardiaques, des membres ; les enfants sourds, muets, aveugles... tous ceux-ci constituent la grande masse immergée de l'iceberg".

"Parmi les mongoliens, certains atteignent un Quotient Intellectuel de 80. 02, 5 % de la population dite normale a un Q. I. égal ou inférieur à 80. La logique voudrait que cette fraction soit également condamnée."

QUE "cette sélection des individus aurait une efficacité nulle ou pratiquement nulle à l'échelle des populations humaines."

QUE l'arrêt de la sélection naturelle grâce aux progrès de la médecine traditionnelle, entrainant la dégénérescence génétique de l'espèce n'est qu'un ARGUMENT PSYCHOLOGIQUE de maniement de l'opinion et scientifiquement UNE ENORME BLAGUE.

"Les équilibres génétiques, ceux qui permettent la transmission des maladies par l'intermédiaire de sujets qui sont soit malades, soit bien portants, sont tels que les changements de fréquence se font avec une lenteur extrême...

Le fait qu'il y ait un danger immédiat est parfaitement stupide. L'accumulation qui va se produire de maladies génétiques du fait des progrès de la médecine se fera sentir dans une population... dans trois à trente mille ans. Et dans dix mille ans (ou avant si on met le prix) on aura peut-être contrôlé cet équilibre du patrimoine génétique sans tuer personne, sans éliminer aucun enfant."

QUE la manipulation génétique n'est en aucune façon une affaire simple. Que ce soit dans un but thérapeutique, pour permettre de modifier le sexe de l'enfant, pour fabriquer des surhommes : LA TECHNIQUE N'EXISTE PAS.

Donc, cachant le vrai mal sous les apparences du faux bien, le comité ne peut rien faire d'autre que réglementer et étendre l'usage de l'Insémination artificielle, le prêt d'utérus, la vente de sperme et d'embryons, le commerce des greffes et l'euthanasie sous toutes ses formes...

Suite logique, les progrès réalisés, ceux de demain, dans les techniques de manipulation de "l'oeuf humain", dans le contrôle des naissances, "auront des conséquences telles qu'il deviendra un jour nécessaire de gérer la reproduction à l'échelle des nations, et de créer dans chaque pays un véritable INSTITUT NATIONAL de DEMOGRAPHIE CONTROLEE"

sous la tutelle des organismes internationaux et grâce au financement des Fondations et des Etats, les scientifiques réaliseront en douceur, avec l'approbation de la masse "conditionnée" le même travail que les Nazis qui n'auront eu, en somme, que le tort d'avoir été des précurseurs... les successeurs de Lénine et de Staline pourront fournir documentations et techniques...

**L. D.**

# RUDOLF STEINER,
# DE LA THEOSOPHIE A L'ANTHROPOSOPHIE

*Dans l'étude "Gnose et Gnosticisme en France au XX° siècle" parue dans le Bulletin N° 12 ont été évoquées quelques-unes des organisations qui militent depuis le début du siècle pour diffuser une pensée néo-gnostique en Europe.*

*Si les réseaux guénoniens ont agi pendant longtemps avec une discrétion à laquelle ils n'ont d'ailleurs pas totalement renoncé, loin de là, par contre d'autres ont exercé leurs activités à ciel ouvert, parfois même avec grand tapage.*

*Il convient donc de garder l'oeil sur ces multiples variétés subversives, et nous vous proposons à partir de cette livraison une étude sur l'"Anthroposophie" et son fondateur Rudolf Steiner.*

*Premier Sommaire : Théosophie et Anthroposophie - Héléna Pétrovna Blavatsky - Les inspiratrices viennoises - Disciple de Faust - Première illumination - Berlin, le Serpent Vert et le Beau Lys - Lucifer/Gnosis - Le télégramme d'Adyar - Le Goetheanum.*

## THEOSOPHIE ET ANTHROPOSOPHIE

La théosophie et l'anthroposophie sont deux mouvements de pensée liés par une étroite parenté. Tous les deux intéressent au premier chef la Société Barruel parce qu'ils se donnent, l'un et l'autre, comme COMPATIBLES avec le catholicisme le plus rigoureux. Cette compatibilité, nous n'aurons pas de peine à le montrer, est parfaitement illusoire. C'est plutôt d'incompatibilité radicale qu'il faudrait parler, et l'Eglise doit redouter, venant de l'un comme de l'autre, des dangers de pollution non négligeables.

Or c'est précisément la vocation de la Société Barruel que de signaler les dangers de contamination qui peuvent provenir des mouvements de pensée hétérodoxes. Aussi nous proposons-nous d'étudier successivement la Théosophie et l'Anthroposophie.

En toute rigueur historique nous devrions commencer par la théosophie qui est de quelques années antérieure à sa soeur anthroposophe ; en effet Rudolf Steiner, le fondateur de l'Anthroposophie, a d'abord milité dans les rangs de la Théosophie de Madame Blavatsky et il ne s'en est séparé que par la suite. Il serait donc logique de commencer par l'étude de la Théosophie, mais il nous parait plus urgent d'examiner d'abord le mouvement steinérien parce qu'il est celui des deux qui exerce le plus d'attrait sur les catholiques d'aujourd'hui, fragilisés par le "Concile du doute" sous l'influence duquel nous sommes encore. Après avoir dit quelques mots de la Théosophie pour bien comprendre la position respective de ses deux mouvements, c'est sur l'Anthroposophie que nous ferons porter notre premier examen.

HELENA PETROVNA BLAVATSKY

Celle qui allait devenir la fondatrice et la prodigieuse animatrice de la "Société Théosophique" est d'origine germano-russe. Son père, le colonel Von Rottenstern Hahn, était de souche mecklembourgoise fixée en Russie. Sa mère, Héléna Fadeef, était fille d'un conseiller du Tsar.

Héléna Pétrovna naquit en 1831, à l'époque d'une terrible épidémie de choléra. "Elle entra dans le monde au milieu des cercueils et des larmes" écrit un de ses biographes. Lors de son baptême, quelqu'un mit le feu, par inadvertance, avec un ciérge, à la chasuble du pope qui fut grièvement brulé ; dans la bousculade plusieurs personnes furent blessées. On vit, dans cet accident, le présage d'une influence diabolique devant s'exercer sur elle.

Quand elle eut l'âge de se marier, son père lui reprocha de négliger ses toilettes et d'être aussi peu féminine que possible. Il lui lança cette boutade qu'elle serait même incapable de séduire ce vieux corbeau de général Blavatsky, si laid et dont on se moquait tant. Héléna Pétrovna prit son père au mot et séduisit bel et bien le vieux général qui la demanda en mariage. Et le mariage eut lieu. Mais les époux ne cohabitèrent jamais. Dès le soir des noces, elle se mit à faire à son mari des scènes violentes et réitérées. Il fut obligé de la garder enfermée pour éviter ses extravagances. Au bout de quelques mois, elle finit par s'enfuir au Caire en Egypte où elle commença la vie itinérante et romanesque que l'on sait. Elle ne revit pas le général son époux mais ne cessa jamais de se faire appeler Madame Héléna Pétrovna Blavatsky, nom que ses adeptes, plus tard, réduisirent à ses initiales H. P. B.

Il est impossible de résumer son périple religieux, pas plus que son périple géographique. D'innombrables voyages l'amenèrent à Paris, à Londres, aux Etats-Unis, en Inde, à Jérusalem... Elle s'introduisit dans toutes sortes de sectes, se faisant initier à toutes les pratiques et à toutes les doctrines, depuis le Vaudou jusqu'au Bouddhisme, en passant par le judaïsme, l'Islam et la franc-maçonnerie. De tout cela elle constituait, dans sa tête brouillonne, une synthèse exaltée.

En 1874 "la grosse dame" (car elle était énorme) rencontra le colonel anglais Olcott qui était un excellent organisateur et avec lequel elle fonda la "Société de Théosophie", dont le siège fut fixé à Adyar, petite ville de l'Inde. Le nom de cette ville devint le symbole de la théosophie ; c'est ainsi que la maison d'édition parisienne qui assura (et qui assure encore) la diffusion des ouvrages théosophiques prit le nom des Editions Adyar.

Au cours d'un séjour en Europe, H. P. B. écrivit et publia son premier grand ouvrage : "La Doctrine Secrète", qui est l'exposé chaotique de tout ce qu'elle avait glané un peu partout en matière d'occultisme, de spiritisme, d'hindouisme, de maçonnerie, de gnose, de judaïsme. Elle ne cessa jamais d'écrire des articles, des brochures et des livres. L'un d'eux mérite une mention spéciale : "Isis dévoilée" qu'elle rédigea à New York et qui eut un retentissement mondial. Elle maintint toujours à sa doctrine le nom de théosophie, ou sagesse divine, qui lui avait été donnée dès le début.

Son collaborateur Olcott se multipliait pour fonder, en Orient comme en Europe et en Amérique, des "Sociétés de Théosophie" qu'il organisait avec un grand savoir-faire et qu'il animait avec un prodigieux dynamisme, y faisant régner les conceptions MONDIALISTES, HUMANITAIRES et FEMINISTES qu'il avait empruntées à ses fréquentations maçonniques.

En 1889 la londonienne Annie Besant vint se joindre à la Société et figura tout de suite à son comité directeur de Adyar. C'est elle qui, à la mort de H. P. B., en 1891, assura la direction de la société théosophique mondiale.

Naturellement, une société de théosophie avait été fondée en Allemagne, comme dans tous les pays d'Europe. Et l'on n'avait pas tarder à en confier la direction à Rudolf Steiner. Il est donc temps de présenter le personnage qui va désormais nous intéresser.

## LES INSPIRATRICES VIENNOISES

Rudolf Steiner est né en 1861 dans une petite localité de l'Autriche méridionale, située actuellement en territoire yougoslave. Il avait un frère et une soeur dont il était l'aîné. Son père était employé de chemin de fer. Il fut un écolier très studieux et manifesta tout jeune des qualités intellectuelles assez exceptionnelles. Il est devenu le chef d'une école de pensée qui figure parmi les plus vigoureuses d'aujourd'hui, mais aussi parmi les plus dangereuses pour le catholicisme orthodoxe.

Sa forme d'esprit l'orienta de bonne heure vers les mathématiques et la philosophie. A Vienne il fréquenta simultanément l'Ecole Supérieure Technique et l'Université où il prépara un doctorat de philosophie, doctorat que, pour des raisons qui nous échappent, il devait présenter seulement quelques années plus tard à la Faculté de Rostock en Allemagne du Nord.

Il avait d'autant plus de mérite qu'il était obligé de subvenir lui-même à son entretien et à ses études. C'est ainsi qu'il entra comme précepteur dans une famille autrichienne où on lui confia l'éducation d'un garçon de dix ans affecté d'hydrocéphalie, donc handicapé mental ; personne ne voulait plus s'occuper de lui, même pas ses parents. Le jeune Rudolf Steiner, encore étudiant, réussit auprès de cet enfant au delà de toute espérance puisqu'il le conduisit jusqu'au doctorat en médecine.

Ce succès étonnant est particulièrmeent symptomatique des capacités didactiques de Steiner. Il montra alors qu'il possédait des trésors de patience, une incontestable générosité altruiste et une profonde perspicacité psychologique. Par la suite il cultiva encore ces dons naturels qui firent de lui un prodigieux pédagogue, comme nous le verrons quand nous examinerons les réalisations de la société anthroposophique.

Rudolf Steiner eut de nombreuses liaisons féminines. Mais, à lire ses biographes, on est bien obligé de reconnaitre qu'elles restaient le plus souvent sur le terrain du romantisme et même de l'intellectualité. Jacques Lautier, dans son livre "La Théosophie" note que "Steiner fut subjugué par le pouvoir féminin." Quant à Edouard Schuré, qui fut son ami pendant un certain temps, il lui reconnait "une sensibilité profonde et féminine". Durant ses années universitaires il avait beaucoup fréquenté l'oeuvre de Goethe que l'on a donné comme le poète et même le philosophe de "l'éternel féminin".

La première de ses inspiratrices viennoises fut Marie Lang. "Steiner, qui était en rapport, à Vienne, avec une théosophe réputée, Marie Lang, trouva auprès d'elle l'apaisement qu'il souhaitait : les heures que j'ai passées auprès d'elle, écrit-il, m'ont été infiniment précieuses." (Jacques Lautier).

Une autre viennoise, théosophe elle aussi, exerca sur Steiner une forte influence : Rosa Mayreder. Les longues conversations avec elle l'ont enrichi ; et il écrit : "Ma PHILOSOPHIE DE LA LIBERTE prenait en moi des formes toujours plus définies. Rosa Mayreder est la personne à laquelle j'en ai le plus parlé à ce moment-là. Elle m'a arraché, en partie, à la solitude intime dans laquelle j'ai vécu. Si elle aspirait à la vision de la personnalité humaine en elle-même, je voulais, quant à moi, atteindre à la révélation du monde par la voie spirituelle que cette personnalité trouve au fond d'elle-même." Nous avons là déjà le schéma de sa théorie de la "clairvoyance", à savoir : la découverte de l'essence des choses par l'introspection profonde de soi-même. Nous y reviendrons dans le détail car c'est assez compliqué.

## DISCIPLE DE FAUST

La période viennoise se termine. Rudolf Steiner doit quitter l'Autriche et ses enchantements théosophiques. Il part pour l'Allemagne et il va s'installer à Weimar, en Thuringe, où son nouveau travail consiste à surveiller l'édition des oeuvres scientifiques de Goethe. Au cours de cette besogne d'éditeur, il est entrainé dans le sillage philosophique du "Prince de la littérature allemande".

Certes il avait déjà pour Goethe, ainsi que nous l'avons vu, une grande admiration comme chantre de l'éternel féminin. A Vienne, il avait prononcé une conférence remarquée : "Goethe, père d'une esthétique nouvelle" (1888). Mais à Weimar c'est le contenu philosophique de l'oeuvre toute entière qui va le marquer de manière indélibile. Quelle est donc la philosophie de Goethe ? On dit qu'elle se résume dans le thème général du premier et du second Faust. Ce thème général est celui du pari qui s'est engagé entre Dieu et Méphistophéles, pari qui fait le sujet du premier Faust et dont le second nous donne l'épilogue.

Le démon se fait fort de ravaler Faust au rang de la brute. Dieu au contraire affirme que le "sage docteur" sera capable, par ses propres forces, de triompher de la tentation. Dès lors Faust devient représentatif de l'humanité tout entière, laquelle d'après Goethe est mise dans l'obligation de se surpasser par l'ACTION pour réaliser l'idéal perçu par sa conscience. Et le drame scénique devient un abrégé de philosophie.

Dans le texte de Goethe, les dernières paroles de Faust avant de mourir constituent véritablement un hymne naturaliste et même humanitaire. Le vieux magicien se promène tout courbé, dans les allées d'un grand parc : "Je n'ai fait que courir par le monde, saisissant aux cheveux tout plaisir, négligeant ce qui ne pouvait me suffire, et laissant aller ce qui m'échappait. Je n'ai ainsi fait qu'accomplir et désirer encore et j'ai ainsi précipité ma vie dans une éternelle action."

N'allons pas croire que, dans ces paroles, il y ait du regret. Il n'y en a aucun, au contraire, car Faust continue ainsi son dernier monologue : "Grand et puissant dès le début, je marche à présent avec sagesse et circonspection. Le cercle de la terre m'est suffisamment connu. Quant à la vue de l'autre monde, elle nous est fermée. Qu'il est insensé celui qui dirige ses regards soucieux de ce côté, et qui s'imagine être au-dessus des nuages, au-dessus de ses semblables ! Qu'il se contente donc de se tenir ferme sur cette terre : le monde n'est pas muet pour l'homme qui a quelque valeur. A quoi bon flotter dans l'éternité, tout ce que l'homme connait, il peut le saisir. Qu'il poursuive donc son chemin, sans s'épouvanter des fantômes."

Parvenu dans le grand vestibule du palais, Faust poursuit son ultime profession de foi : "J'offrirai de vastes plaines à des millions d'hommes pour qu'ils y vivent librement sinon sûrement. Voici des champs verdoyants et fertiles ; hommes et troupeaux se reposent à leur aise sur la nouvelle terre, attachés à la ferme puissance des collines qu'ils élèvent par leurs travaux ardents. Un paradis sur terre ! - Oui je m'abandonne à la foi de cette parole qui est la dernière foi de la sagesse. - Puissé-je jouir du spectacle d'une activité semblable et vivre avec un peuple libre sur une terre de liberté ! - Dans le pressentiment d'une telle félicité, je jouis maintenant du plus beau moment de ma vie." Ces derniers mots prononcés, Faust tombe mort et les lémures le saisissent pour le placer dans un cercueil.

Dans l'épilogue, Goethe explique comment les anges vinrent chercher l'âme du vieux philosophe. Et pourtant quand Faust tombe mort, le pari semble gagné par Méphistophéles lequel demeure auprès du cadavre et appelle les légions de l'enfer pour que l'on emporte le savant qui s'est perdu. Mais les anges du ciel arrivent en même temps que les démons. Pourquoi cela ? Parce que cette âme puissante a résisté jusqu'à la fin. Les pensées d'espérance que Dieu, le Dieu de Goethe, lui a envoyées au dernier moment l'ont enivré à l'instant suprême. Aussi les sombres cohortes, convo-

quées par Méphisto, lachent-elles pied et les anges emportent au ciel l'âme du docteur Faust. "Je me suis donc laissé duper par cette engence, s'écrie Méphistophélès. Elle m'enlève le fruit de ma peine. C'était pour cela qu'ils rôdaient autour de la tombe."

Toute l'oeuvre de Goethe est remplie de semblables discours. Elle est une longue exaltation de l'action humaine et de la communion naturaliste. Une langue somptueuse couvre une philosophie positivement humanitaire. Et Steiner, tout en procédant aux publications qu'on lui avait commandées, s'en régalait et s'en imprégnait. Il fut envahi par un sentiment de reconnaissance quasi-filiale pour Goethe. Lorsque, beaucoup plus tard, il sera amené à donner un nom au temple anthroposophique qu'il édifiera à Dornach, près de Bâle, il l'appellera le "Goethéanum".

## PREMIERE ILLUMINATION

C'est à Weimar que Steiner rencontre une nouvelle inspiratrice en la personne de Gabrielle Reuter. Elle est atteinte du virus de l'idéologie féministe et elle le lui transmet. Les thèmes émancipateurs suggérés par cette femme prendront place dans la "philosophie de la liberté" à laquelle il ne cesse de penser.

A Weimar encore, il fait la connaissance d'une nouvelle "femme exquise", Elisabeth Forster qui est la soeur de Nietzche. Elle l'invite à venir s'entretenir avec le philosophe vieillissant. Mais il tarde à réaliser le déplacement de sorte qu'il ne se présente chez Nietzche qu'à une époque où il a déjà perdu la raison. Il repose muet sur un divan, les yeux dans la vague ; il ne voit pas son visiteur et ne prend aucune part à la conversation.

Et pourtant c'est auprès de ce Nietzche perdu dans les nuages que Steiner fait l'expérience de sa première "illumination". Il la décrit en ces termes : "Et voici la VISION que j'eu dans cette chambre : l'âme de Nietzche planait au-dessus de cette tête physique, baignant déjà dans la lumière des mondes spirituels, de ces mondes qu'elle avait passionément désiré connaitre avant de sombrer dans la folie et qu'elle n'avait pas trouvés. Mais elle demeurait encore enchainée au corps qui l'empêchait de s'épanouir dans la pleine clarté de l'esprit." (Autobiographie). Steiner s'intéressa à Nietzche au point de lui consacrer un ouvrage extrêmement admiratif : "Friedrich Nietzche, un homme en lutte contre son temps". (1895).

C'est encore pendant son séjour à Weimar qu'il soutient la thèse de doctorat en philosophie qu'il avait préparée à Vienne. Il la soutint à l'Université de Rostock, dans le Mecklembourg septentrional, non loin du littoral de la Baltique. Depuis longtemps, il rassemblait les matériaux. On peut la considérer comme la synthèse de sa formation, de ses lectures et de ses fréquentations. Il l'intitula "la philosophie de la liberté". Ce texte a donné naissance par la suite à deux ouvrages, publiés aux éditions Triades, et qui sont devenus classiques chez les anthroposophes.

## BERLIN, LE SERPENT VERT ET LE BEAU LYS

Sa tâche d'éditeur des oeuvres scientifiques de Goethe étant terminée, Rudolf Steiner quitta Weimar en 1897 et s'installa à Berlin pour y diriger une revue littéraire. Il habita chez une veuve, Anna Eunique, qu'il connaissait déjà et avec laquelle il s'entendait à merveille. De son précédent mariage elle avait cinq enfants ce qui ne l'empêchait pas d'assurer à son hôte le calme et le confort d'une maison bien tenue. Ils finirent par se marier en 1899. Mais Anna Eunique mourrut en 1911, laissant Steiner veuf à son tour.

De la période berlinoise date la publication d'un conte fantastique : "Le serpent vert et le beau lys". Ce conte se voulait une explication de l'hermétisme de Goethe. L'auteur y laissait apparaitre des tendances rosicruciennes, c'est à dire un goût marqué pour l'ésotérisme chrétien. Il attira l'attention de la

jeune société théosophique de Berlin ; on y invita Steiner à faire quelques conférences dans les nouveaux locaux. Ainsi commença une collaboration qui allait se montrer particulièrement fructueuse.

A ses conférences, Steiner rencontra une de ces femmes cultivées qui l'attiraient tant, Marie de Rivers, d'origine russe, dont le charme slave opéra vite sur lui. Il se fit théosophe, ce qui ne lui demanda pas un grand changement, et il l'épousa, trois ans après la mort de sa première femme.

Marie de Rivers présenta Steiner à Annie Besant de passage à Berlin. On sait qu'elle venait de prendre la succession de madame Blavatsky à la direction de la société de théosophie à Adyar en Inde. Talentueux comme nous le connaissons, et particulièrement formé aux disciplines philosophiques, il était évident que Steiner allait devenir rapidement le secrétaire général de la section allemande de théosophie. L'enseignement qu'il y donna fut résolument orienté sur la voie de l'ésotérisme chrétien. C'est de cette époque que date son ouvrage : "Mystique et Esprit Moderne".

Un épisode de sa vie berlinoise permet de mieux comprendre la personnalité et les tendances de Rudolf Steiner. Le socialiste Guillaume Liebknecht (l'adversaire acharné de Bismarck et le père de Karl Liebknecht qui devait, en 1919, prendre la tête du mouvement "Spartacus") avait fondé à Berlin une université populaire fréquentée par les ouvriers socialistes. On invita Rudolf Steiner à venir y faire des conférences. Sa "philosophie de la liberté", naturaliste et humanitaire, trouvait là un champ d'exercice tout à fait indiqué (1899-1904).

## LUCIFER - GNOSIS

Rudolf Steiner avait accepté le secrétariat de la société allemande de théosophie à la condition qu'il pourrait y exprimer librement ses propres opinions. Dès lors il ne s'en prive pas, et il conduit son auditoire dans une direction qui n'est plus parfaitement théosophique et qui inaugure déjà l'anthrophosophie.

Dans cet esprit, il commence la publication d'une nouvelle revue qu'il intitule "Lucifer". Il précise, bien entendu, qu'il ne s'agit pas de l'ange déchu mais de l'ange "porte-lumière". C'est une distinction habituelle dans les milieux occultistes : on raisonne comme si l'ange "porte-lumière" était resté un bon ange, ou comme si son éviction du ciel était une légende tout à fait négligeable. En mettant sa revue sous le nom de Lucifer, Steiner montre son ignorance ou plutôt son attrait pour l'équivoque en matière de démonologie.

Il écrit dans son autobiographie : "La revue Lucifer reçut bientôt une heureuse impulsion. Un certain M. Rappoport, de Vienne, qui éditait une revue "Gnosis", me fit la proposition de réunir les deux périodiques. Le Lucifer parut sous le titre LUCIFER - GNOSIS et Rappoport supporta, pendant un certain temps, une partie des frais. Lucifer-Gnosis eut une carrière brillante." (chapitre XXXII).

Toujours est-il que l'enseignement déjà nettement anthrophosophique de Rudolf Steiner, s'exprime pour la première fois publiquement sous la double invocation de Lucifer et de la Gnose. Il y a là une disposition providentielle qui est un véritable avertissement et dont le sens ne saurait échapper à un chrétien un tant soit peu attentif aux signes extérieurs de la volonté divine.

Dans la revue "Lucifer-Gnosis", Rudolf Steiner s'attache à répondre au problème crucial qui lui tient à coeur depuis longtemps et qu'il formule ainsi : "Comment peut-on s'élever à la connaissance des mondes supérieurs ?" Les mondes supérieurs sont évidemment, dans son esprit, les mondes spirituels. Il résout ce problème en définissant l'homme comme "une particule macrocosmique" qui porte en elle, virtuellement, l'univers tout entier.

Une des grandes thèses de Steiner est que l'on retrouve l'image des mondes supérieurs en soi-même, à la condition de creuser assez profondément. C'est

une notion qui lui est familière et qui d'ailleurs traine partout, acclimatée qu'elle est en Europe depuis longtemps par les hermétistes. Telle est aussi la position des théosophes qui, pour leur part, l'ont empruntée aux hindouistes. En faisant de ce problème la démarche essentielle de "Lucifer-Gnosis", Steiner reste donc dans la ligne de la société théosophique.

## LE TELEGRAMME D'ADYAR

Mais il s'écarte de cette ligne théosophique sur deux points. Alors que le centre d'Adyar multiplie les critiques à l'égard de la personnalité de Jésus, Steiner entend conserver ce qu'il appelle l'ENTITE CHRISTIQUE (tout en la définissant d'ailleurs d'une manière très peu chrétienne, comme nous allons le voir). Et il s'en écarte aussi parce qu'il réprouve les tentatives de recherche, en Inde, d'une réincarnation de Bouddha ou du Christ. Bref, décidé à rayonner dans le milieu européen, qui est forcément issu du vieil atavisme chrétien, Rudolf Steiner ne veut pas adopter une doctrine exclusivement orientale. Sans doute il milite pour une transformation du christianisme, mais il veut en conserver au moins les apparences et la terminologie, ce qui ne sera évidemment pas possible s'il reste dans la stricte observance de Adyar.

La rupture fut consommée quand Annie Besant présenta officiellement le jeune hindou KRISHNAMURTI comme le nouveau Bouddha et qu'elle entreprit, en sa compagnie, une tournée mondiale. Steiner est tout à fait déterminé à ne pas suivre une pareille voie.

Nous sommes en 1913, la section allemande envoie un télégramme comminatoire au siège central de Adyar pour demander la déposition de Annie Besant, déposition qui fut naturellement refusée. Dans leur très grande majorité, les théosophes allemands ont suivi Steiner. Et le fossé s'est encore creusé quand, durant les premiers mois de la guerre, Annie Besant, dans un éditorial fameux, jeta toute la théosophie mondiale du côté des Alliés.

## LE GOETHEANUM

Il ne restait plus à Steiner qu'à trouver un nouveau nom pour son mouvement de pensée. Il l'intitula l'ANTHROPOSOPHIE ce qui signifie "sagesse humaine". Cette sagesse (sophia) est doublement "humaine". Elle l'est d'abord parce que c'est au tréfond de lui-même que l'homme peut découvrir l'univers tout entier ; nous allons le voir quand nous analyserons la mystique anthroposophique. La nouvelle sagesse est aussi humaine parce que l'ENTITE CHRISTIQUE, que l'on conserve, s'identifie, comme nous le verrons également plus loin, avec la conscience collective de l'humanité.

Dès septembre 1913, Steiner entreprend, à Dornach près de Bâle en Suisse, la construction d'un temple-théatre auquel il donne le nom de GOETHEANUM en l'honneur de Goethe. Il y eut successivement deux Goethéanum. Le premier, qui était construit en bois, fut incendié, sans doute par des contestataires. Le second, édifié en béton, subsiste encore aujourd'hui et sert de siège social à la "Société Anthroposophique Universelle". C'est également un centre très actif d'activité théatrale, musicale et intellectuelle. Le Goethéanum de Dornach porte officiellement le titre d'"Université libre des Sciences de l'Esprit".

Rudolf Steiner jouissait, dès avant la guerre de 14-18, d'une réputation européenne. La "Librairie Académique Perrin" avait publié, en traduction française, une première série de ses livres, en particulier : "La Science Occulte" et "Mystères chrétiens et Mystères antiques". C'est pour ce dernier ouvrage que Edouard Schuré écrivit une préface où l'on pouvait lire : "La situation présente de l'humanité, du point de vue religieux, n'est pas moins grave qu'elle ne l'était aux quatre

premiers siècles de notre ère. Alors il s'agissait de savoir si le christianisme l'emporterait sur le paganisme encore si puissant. Aujourd'hui les penseurs les plus avancés se demandent si le christianisme restera la religion dominante de l'humanité ou s'il sera remplacé par d'autres formes religieuses d'un nom et d'un esprit différent." Steiner appartenait en effet à la cohorte des candidats à cette relève prétendument fatale.

Issues du même tronc orientaliste et gnostique, la théosophie et l'anthroposophie se sont maintenant séparées. C'est le mouvement créé par Rudolf Steiner qui va nous intéresser le premier parce que c'est la plus proche du christianisme et par conséquent c'est celui des deux qui a le plus de chances de faire des dupes parmi les chrétiens. Mais il serait trop long d'exposer l'ensemble de la doctrine anthroposophique en un seul article. Il faudra nous contenter, pour l'instant, d'en étudier deux aspects importants : la mystique et la christologie.

J. V.

*PROCHAINS SOMMAIRES*

*2 - L'initiation aux petits mystères dans l'Anthroposophie de Steiner.*

*Les organes de la clairvoyance - La vision spirituelle - Les oreilles de l'âme - Trois ordres d'information - L'oeil spirituel - Des entités fluorescentes - Les Mystères mineurs - L'épreuve du Feu - L'épreuve de l'eau - L'épreuve de l'air - Deux boissons - Garde fou.*

*3 - La christologie de Rudolf Steiner.*

*Une oeuvre de visionnaire - Steiner, cinquième évangéliste - Se débarasser de l'Eglise - L'impulsion christique universelle - Les reconstitutions évangéliques - Le canevas notionnel - La pensée extra-sensorielle - L'inspirateur ténébreux - Cosmogonie Gnostique - La vision de l'Etoile - L'entité christique se rapproche - Les deux enfants - Jésus - Le baptême-Incarnation - Golgotha-Golgotha - Une entité Luciférienne - L'hymne au Christ-Soleil.*

# LA PHILOSOPHIE DE SAINT THOMAS D'AQUIN
# PHILOSOPHIE DE L'EGLISE
# ET LES CONSEQUENCES DE SA REPUDIATION

Pourquoi la philosophie de Saint Thomas d'Aquin est-elle le critérium de toutes les philosophies et à fortiori des philosophies modernes, lesquelles sont, soit des philosophies du phénomène, soit des philosophies du devenir ? La raison en est claire : c'est parce que, précisément, elle se fonde sur l'être, qui est l'objet formel et adéquat de l'intelligence en tant qu'intelligence (1). Comme celle d'Aristote, sur laquelle elle prend appui, la philosophie de Saint Thomas d'Aquin n'est que l'application, mieux l'explicitation, par la pensée spéculative, de ce constat : on ne pense pas rien : ce serait ne pas penser ; ON PENSE DE L'ETRE.

---

(1) Objet formel, absolument simple, par sa nature même d'intelligible, que l'intelligence ne peut fausser, et objet adéquat, hors des limites duquel elle ne peut sortir : ce serait, pour elle, ne plus penser. L'être est l'objet formel et adéquat de l'intelligence en tant qu'intelligence (divine, angélique, humaine).

Cependant l'objet propre de l'intelligence humaine en tant qu'humaine, donc unie à un corps, à des sens, c'est l'être des choses sensibles - l'être intelligible, donc l'essence, des choses sensibles, dans le miroir desquelles nous connaissons ici-bas les réalités spirituelles, notre âme et Dieu.

C'est dire que Dieu est l'objet ultime de la raison d'être de ce don de l'intelligence, imparti à l'homme, et qui le distingue de l'animal : l'animal n'a rapport qu'au sensible, non à l'intelligible - à l'être. L'homme a rapport, par les sens, au sensible, et, par l'intelligence, à l'intelligible - à l'être.

Et c'est parce que l'intelligence a rapport à l'être - à l'intelligible, que, dès ici-bas, elle peut atteindre Dieu, non pas d'une saisie directe. Dieu n'est pas une chose sensible, cachant en elle son intelligibilité, en sorte que l'intelligence pourrait abstraire celle-ci des images mentales que lui fournit le travail des sens sur une chose.

Dieu n'est pas une chose et à fortiori sensible. Il s'agit d'un autre mouvement rationnel, celui-là même par lequel on atteint et connaît notre âme, à travers ses opérations, comme principe de ces opérations. C'est par ce même mouvement que notre intelligence, ici-bas, atteint et connaît Dieu. On remonte de l'effet à la cause ; on part des choses en tant qu'elles sont et qu'elles sont en soi intelligibles et l'on remonte à la source unique à la fois de leur être et de leur intelligibilité.

On l'atteint, précisément, parce que, comme l'écrit Aristote, Dieu est "le Premier intelligible" (par excellence) ; car il est l'Etre même, non pas un être parmi les êtres, mais l'Etre même, l'Etre même subsistant, comme le dit Thomas d'Aquin, donc plénitude absolue, infinie, d'être et d'intelligibilité. Et telle est la raison d'être de ce don de l'intelligence à l'homme, puisque l'objet formel de l'intelligence, c'est l'être.

Analysons quelque peu ce qui résulte de ce constat, dont la pensée moderne s'est détournée. Et la pensée moderne s'en est détournée surtout depuis l'avènement du cartésianisme, non pas seulement parce que Descartes fait du "moi" le "premier connu", mais aussi et surtout parce que Descartes renverse l'ordre naturel et commun du penser en donnant le primat à l'esprit mathématique sur l'esprit philosophique, métaphysique (au sens droit d'ontologie), ce qui revient à faire de ce qui n'est qu'une discipline de la pensée l'ordre commun, unique, universel, de la pensée de l'intelligence.

Admettre que l'intelligence a pour objet l'être - ce qui est "dont l'acte est l'être", et qu'elle l'atteint, n'est pas un postulat, comme le voudraient croire et le faire croire les philosophes d'aujourd'hui. Un postulat est librement posé. Il s'agit ici de l'affirmation naturelle et nécessaire de l'intelligence en son acte même de penser : Penser c'est faire acte de présence d'intelligence, d'esprit à l'être. Et c'est pourquoi l'être est la lumière objective de l'intelligence, le principe d'universelle intelligibilité.

Admettre que, de ce qu'on pense de l'être, l'intelligence en déduit la notion, l'idée d'être, laquelle est donc, par là-même, de toutes la première sur le tableau universel, et que, par là-même, laissée à soi, elle n'exprime rien de distinct, rien de saisissable, est encore l'affirmation naturelle et nécessaire de l'intelligence en sa relation vivante à l'être. On ne pense pas rien, on pense de l'être. L'être est "le premier connu intelligible", écrit Thomas d'Aquin. Et c'est vrai ! "Rien ne peut être connu par l'intelligence - fût-ce même le néant - autrement que sous la dépendance de cette idée initiale qui, à la manière d'un vague et confus réceptacle, renferme et réunit toutes les autres" (2).

Par là on comprend que ce soit une faute que de vouloir réaliser, réifier l'être de l'idée d'être, lequel comme l'implique le constat qui en est à l'origine, n'est, laissé à soi, que l'être en général, donc en soi indistinct, insaisissable, et d'en faire le "premier Etre", Dieu.

C'est prendre ce "tout de l'être", qu'implique l'idée d'être, pour en faire un être, pour en faire l'être un de ce tout, alors cependant que l'être de l'idée d'être, par sa source même qu'est le constat : on ne pense pas rien, on pense de l'être, ne témoigne et n'exprime que l'ouverture totale de l'intelligence à tous les êtres, à tout ce qui a raison d'être.

Ce phénomène de réalisation, d'objectivation de l'être de l'idée d'être est à l'origine de tous les panthéismes. Il procède de ce qu'on pourrait appeler, mais cette fois en toute rigueur, "l'illusion transcendantale", laquelle consiste à prendre l'exigence d'unité de l'intelligence pour une exigence objective.

Quoi qu'il en soit, c'est par sujétion à cette "illusion" que l'intelligence est conduite à absorber soit Dieu dans le monde, soit le monde en Dieu. C'est à cela, écrit Aristote, que l'on aboutit lorsqu'on confond l'être de l'idée d'être, donc l'être en général, avec l'être divin.

Dès lors, comment ne pas aboutir à cette conclusion que l'Etre divin, Dieu, est aveugle et sans intelligence, qu'il n'est qu'une sorte de Fatum, de Destin, de Nécessité, ou, comme le veut Schopenhauer, de "volonté obscure" ou de "Néant Super-Essentiel", comme le veut Hegel, où fusionnent les contraires : l'être et le néant, l'un et le multiple, le fini et l'infini, le bien et le mal, le vrai et le faux, etc. ?

Admettre que l'objet formel de l'intelligence est l'être, comme l'objet formel de la vue est la couleur, celui de l'ouïe le son, comme le dit Aristo-

---

(2) R. P. Sertillanges in La Philosophie de Saint Thomas d'Aquin, T. I.

te, n'est pas un postulat, mais l'affirmation naturelle et nécessaire de l'intelligence en sa relation vivante à l'être.

Admettre que l'intelligence humaine en tant qu'humaine, donc unie à des sens, dès qu'elle s'éveille au monde, à la vie intellectuelle, perçoit les principes qui constituent la rationalité de l'être, et que ceux-ci, parce qu'elle y adhère en raison de leur évidence objective, s'impriment en elle de manière indélébile, en sorte qu'ils deviennent ceux-là même qui régissent la raison ; car la raison c'est cela : l'intelligence ainsi parvenue en possession des principes rationnels (3), - n'est pas un postulat.

C'est l'affirmation naturelle de l'intelligence en sa vivante relation à l'être. Enfin, le moindre examen de ces trois opérations de l'intelligence, de l'esprit, que sont la conception, le jugement et le raisonnement, suffirait à le montrer. Toutes ont pour objet l'être ; car l'être est "ce en quoi se résolvent toutes nos conceptions", comme l'écrit Thomas d'Aquin. On ne pense pas rien ; on pense de l'être. Penser c'est faire acte de présence d'esprit à l'être...

Refuser de reconnaître que notre intelligence, dès qu'elle s'ouvre au monde, perçoit les principes qui constituent la rationalité de l'être, du réel, et qu'ils deviennent par là-même les principes, les lois, qui régissent la raison participe pour le moins de la méconnaissance de ce qu'est l'homme en lui-même et de ce que sont, en elles-mêmes, les réalités naturelles qui nous entourent.

Il n'est pas d'autre origine au rationalisme et au matérialisme d'hier ou d'aujourd'hui, que cette méconnaissance. Pour ne parler que de nos Temps modernes, il suffit d'examiner leur point de départ. L'un et l'autre partent, en effet, de cette théorie platonicienne, perpétuée par l'augustinisme et remise en surface par le cartésianisme, de la distinction substantielle de l'âme et du corps, bref de cette théorie selon laquelle l'homme est une association de deux substances se suffisant, chacune, à elles-mêmes, et donc préexistantes à leur association, à leur union : l'une matérielle, le corps ; l'autre immatérielle - spirituelle, l'âme.

Voilà bien qui est absurde : car c'est nécessairement devoir se demander qu'elle est, de ces deux substances, celle qui assure l'être, l'exister de l'homme : est-ce l'âme, et l'âme seule ? C'est l'option idéalo-rationaliste et idéalo-mystique ; est-ce le corps, et le corps seul ? C'est l'option empirico-matérialiste. Pour le coup, il s'agit bien alors de postulats !

Ces postulats, ces potions participent de la méconnaissance, de l'incompréhension ou du refus - refus manifeste de la part des penseurs modernes - de la réfutation victorieuse de cette théorie dualiste intempérante et de son rejet au profit de la doctrine de l'unité substantielle de l'âme et du corps avec celle plus large qui lui fait corps, à savoir la doctrine de l'hylémorphisme (hylé : matière ; morphé : forme), c'est-à-dire de l'unité substantielle de la forme et de la matière en tout être naturel et concret. C'est la seule doctrine qui reconnait que toute réalité naturelle est, en soi, à la fois sensible et intelligible, et qui rende inte intelligible le phénomène de la connaissance humaine.

---

(3) En appendice - fin de l'article - voir les principes rationnels et leur analyse succinte. Peut-être serait-il bon de lire en cet instant, pour une meilleure compréhension de la suite du texte.

## LA DOCTRINE HYLEMORPHIQUE D'ARISTOTE

Il ne faut pas confondre la forme avec la figure, comme lorsqu'on parle d'un visage - et c'est ce que fait, en quelque manière Descartes, ni davatange, comme le fait encore Descartes et, depuis, tant de nos contemporains, la matière avec l'étendue ou, depuis Leibniz, avec l'énergie : ce sont là des propriétés d'une matière, non l'essence même de la matière.

La figure est de l'ordre de la quantité ; elle est en soi la limite, la configuration d'une surface, d'une étendue. La forme est ici à entendre de l'ordre de la qualité. La forme qualifie, donc détermine le mode d'être d'une réalité : elle est, en soi, le statut d'existence. Elle est ce qui donne l'être - forma est quae dat esse, disent Aristote et Thomas d'Aquin, soit absolument, soit sous quelque rapport. Absolument, on l'appelle forme susbstantielle, forme d'existence : elle donne l'être à une matière et donc, par là-même, actue, actualise tout individu naturel et concret : caillou, plante, animal, homme ; sous quelque rapport, on l'appelle forme accidentelle : elle donne l'être, l'exister à un "accident", c'est-à-dire à une manière d'être à un individu déjà en acte, en actualité d'existence.

Nous nous en tiendrons ici à la forme substantielle, celle qui donne l'être absolument à tout être naturel et concret. Tout être naturel et concret, en effet, est un composé, un mixte ontologique de forme et de matière, une unité substantielle de forme et de matière. Preuve : Mentalement supprimez d'un être naturel et concret sa matière, il n'a plus d'être, d'exister ; et, inversement, supprimez de ce même être naturel sa forme d'existence, qui qualifie, détermine telle ou telle cette matière, dont elle est l'acte d'existence, ce même être n'a pas non plus d'être, d'exister.

Par exemple, une galène, laquelle est une pierre. Supprimez mentalement de la galène sa matière, il n'est d'être, d'exister de la galène ; inversement, supprimez de la galène la forme d'existence galène, laquelle imprime le statut d'existence galène à la matière de la galène, il n'y aura pas non plus de galène. C'est dire que la matière n'existe que comme la matière de quelque chose qui est déterminé par la forme, et que la forme n'existe que comme la forme (d'existence) d'une matière qu'elle détermine.

Ainsi, la forme et la matière sont deux principes intrinsèques de l'être naturel, et non pas deux substances : la substance c'est le composé matière-forme. Matière et forme n'existent que d'une existence corrélative, au gré d'un composé, d'un mixte qui seul a une réalité concrète. Bref, ni la forme ni la matière n'ont d'existence à part du composé matière-forme.

La Matière, la matière avec une majuscule, la matière, prise à part, n'a pas d'existence concrète ; elle n'a d'existence concrète que par et sous forme d'existence, qui lui donne d'être, et d'être telle ou telle : atome, argile, galène, métal, plante, animal, homme. Par là, se manifeste qu'en soi, en son essence, la matière n'est que cela : pur pouvoir, pure faculté, pure puissance passive à recevoir et revêtir toutes les formes d'existence qui, précisément, lui donneront d'être, et d'être ceci ou cela, donc, en fait, d'être tel ou tel composé matière-forme, bref d'être tel ou tel individu naturel et concret. N'ayant pas d'existence concrète, elle n'est donc en soi ni étendue ni dynamique.

C'est dire encore que ce n'est pas la matière qui donne l'être et l'intelligibilité aux choses, aux individus naturels et concrets qui peuplent et fondent ainsi notre univers, mais bien la forme, puisque c'est la forme qui imprime à une matière son statut d'existence, et qui donc l'actue, l'actualise telle ou telle, et qui est, par là-même, son acte d'être, d'existence - sa forme d'existence. Et c'est dire ancore que la forme est idée, idée incarnée dans une matière. Elle est donc principe d'intelligibilité immanent au composé matière-forme, dont à tout être naturel et concret.

Par là on comprend que l'homme ait la connaissance intellectuelle des choses. C'est, en effet, parce que les choses sensibles sont intelligibles en elles-mêmes que l'intelligence humaine en tant qu'humaine, donc unie à un corps, à des sens - lesquels sont en contact avec les choses qui s'offrent à leurs prises, puisqu'elles sont de même nature matérielle qu'eux - que notre intelligence, comme toute intelligence, ayant pour objet l'être - l'être intelligible, a le pouvoir, la puissance d'extraire, d'abstraire des images mentles, élaborées par le travail des sens sur les choses, l'être intelligible des choses sensibles, leur essence, comme l'on dit, et c'est dire l'idée qu'elles incarnent, et qui est leur statut d'existence, leur rationalité, leur intelligibilité immanente. Et c'est par là encore qu'elle perçoit les principes qui constituent la rationalité de l'être, du réel, qui, alors, régissent la raison.

Nous sommes loin de toutes les théories de l'innéité des idées et des principes rationnels, qu'elles soient de forme platonicienne, augustinienne, cartésienne, kantienne, etc., réclamées par l'option : l'âme, et l'âme seule, c'est l'homme. En effet, l'option les exige. A moins de nier les principes rationnels et l'existence des idées, comme le font les empirico-matérialistes, il faut leur trouver une origine ; or, cette origine ne peut être envisagée comme étant dans les choses elles-mêmes, vu que celles-ci sont entendues hétérogènes par nature à l'esprit - à l'esprit pur que nous somlmes : l'âme, et l'âme seule, c'est l'homme (4). D'où la conclusion : les idées que nous avons des choses et les principes rationnels sont innés - donc antérieurs à l'expérience du monde.

Nous sommes loin, tout autant, des théories empirico-matérialistes, exigées cette fois par l'option inverse : le corps, et le corps seul, c'est l'homme. Là, on nie la réalité des idées et des principes rationnels : l'homme, comme l'animal, n'est pourvu que de connaissance sensible. D'où la conclusion : ce que nous appelons les idées ne sont en tout et pour tout que des images mentales - images associées formant des images générales ; et ce que nous nommons principes rationnels ne sont que des "habitudes mentales", provoquées par la répétition d'expériences semblables. Quant à l'intelligence, elle n'est qu'un "sens interne supérieur", une "mémoire habitude".

* * *

(4) Pour jeter un pont - sans lequel l'objectivation de nos idées n'aurait aucun support réel - entre l'âme rationnelle qu'est l'âme humaine, dont, comme Platon, ils font une substance et du corps une autre substance, et les choses, les augustiniens en vinrent à nier la nature purement immatérielle, incorporelle - spirituelle - de l'âme, bref qu'elle soit esprit pur ; et, par référence à l'hylémorphisme aristotélicien, ils en firent un composé de matière et de forme. Ici, donc, on matérialise l'âme pour ne pas dématérialiser les corps, les choses, tant on entend celles-ci au sens le plus empirique du mot chose ; on ne peut admettre qu'elles soient à la fois sensibles et intelligibles, bref des "idées incarnées" dans une matière, et, par là même le pouvoir abstractif de l'intelligence, sa capacité d'abstraire des choses leur intelligibilité immanente.

Thomas d'Aquin réfutera cette théorie : l'hylémorphisme n'est plus l'hylémorphisme, si l'on conçoit la forme, l'âme, comme un composé de matière et de forme, bref une substance matérielle - si subtile qu'on l'entende. S'il en était ainsi, qu'est-ce alors que la matière ? De nos jours, oubliant l'origine et le pourquoi de cette théorie augustinienne, certains penseurs, quoique se prétendant thomistes, adhèrent à cette théorie, dans le souci de différencier absolument l'âme, l'esprit humain et angélique, de l'esprit divin, Dieu. L'intention est louable, la solution insoutenable. Toujours la même tentation imaginative de substantialiser l'âme... Enfin, les preuves de la transcendance divine ne reposent pas sur de tels arguments.

La forme, qui actue une matière, donc un corps naturel dans le mode d'être vivant, on l'appelle l'âme. L'âme donne l'être, actue une matière, un corps organisé pour la vie ; et donc, comme telle, elle est, comme toute forme, l'acte - l'acte d'existence - de ce corps ; car "c'est la même chose pour le corps, écrivent Aristote et Thomas d'Aquin, d'avoir une âme, que pour la matière de ce corps d'être en acte". - en acte d'être.

L'âme est forme d'existence, acte d'existence d'un corps organisé pour la vie. Etant telle, pas plus qu'elle n'est fabricatrice, elle n'est motrice du corps dont elle est l'acte d'être. L'hylémorphisme n'est pas le vitalisme, cette doctrine qui participe de l'hylozoïsme, cette forme la plus primitive du panthéisme naturaliste (hylé : matière - zoé : vie = vie dans la matière) ; le matérialisme dynamiste, ouvert par Leibniz, n'en est qu'une résurgence. D'où cette chute de la phylosophie allemande, luthérienne, dans le panthéisme naturaliste. Le vitalisme imagine une force, un dynamisme, une énergie vitale - qu'il appelle âme - immanente à la matière, puissance motrice et fabricatrice des choses : tout est vivant, tout est vie. (5).

L'âme, ne cessent de répéter Aristote et Thomas d'Aquin, n'est ni fabricatrice, ni motrice du corps. Expliquons-nous ! Nous avons dit : l'âme actue, actualise un corps organisé pour la vie, et c'est dire que l'âme en est la forme, l'acte d'existence. Donc étant telle, l'âme ne peut précéder le corps qu'elle actue et donc dont elle est l'acte d'être, d'existence : la matière n'existe que par et sous une forme d'existence. L'âme - comme toute forme - le suit, disent Aristote et Thomas d'Aquin, comme résultant normalement sa constitution.

---

(5) La doctrine vitaliste est née par sujétion à l'hylozoïsme primitif, voire au mécanicisme, élaboré par Démocrite, et par réaction contre le spiritualisme, élaboré par Platon. Comment admettre, avec Platon, que l'âme soit immatérielle, incorporelle, et qu'on l'entende cependant le moteur du corps ? Comment, si l'âme est telle, soutenir une action du corps sur l'âme et de l'âme sur le corps ? Disons que le même raisonnement sera soutenu à propos de Dieu et de sa prétendue action fabricatrice et motrice du monde.

Epicure disait contre les tenants de l'immatérialité de l'âme : "De proprement incorporel, on ne peut rien concevoir, si ce n'est le vide. Et le vide ne peut ni agir ni subir, il permet seulement au corps de se mouvoir à travers lui. Par conséquent, dire que l'âme est incorporelle est une sottise. Si l'âme était telle, elle ne pourrait ni agir ni subir, ce que nous lui voyons faire pourtant avec évidence". Les Encyclopédistes ne diront pas autre chose. D'où la conclusion vitaliste : il est nécessaire de concevoir l'âme comme matérielle, c'est-à-dire comme une force, une énergie vitale de nature physique.

Plus tard, tout en convenant de la réalité de l'âme rationnelle, dont ils font une substance, certains penseurs poseront une seconde âme, de nature matérielle, fabricatrice et motrice du corps. Au XIX° siècle, d'autres, pour supprimer cette anomalie de deux âmes dans le corps, soutiendront qu'il y a continuité entre l'activité vitale (au sens biologique) et l'activité intellectuelle : il s'agit, diront-ils, d'une même force, d'une même énergie, d'un même "élan vital", comme l'appelle Bergson, après les néo-platoniciens d'Alexandrie (Plotin), et après Schelling, Ravaisson, etc. , simplement tranformée. Comment ? Mystère. Autant dire avec les Encyclopédistes et leurs successeurs que "la matière peut penser" et, avec Marx, que la "matière pensante" n'est qu'un "saut quantitatif brusque" : la matière brute passant à l'état de matière vivante, puis pensante. Ce qui est loin d'expliquer quoi que ce soit.

Un exemple permettra de comprendre. Une maison qui n'est pas construite n'est pas une maison ; elle n'est pas en actualité, en acte maison ; une maison qui se construit ne l'est pas davantage. La maison construite, donc qui est en acte d'existence maison, c'est la maison dont les matériaux - la matière, - qui en constituent (qu'on nous permette l'expression) le "corps", ont reçu et revêtu la forme d'existence maison, bref qui ont passé de la puissance à l'acte - à l'acte d'être maison. La forme maison ne précède donc pas la maison construite ; elle la suit, comme résultant normalement de sa construction, - construction dont elle a été alors l'"idée directrice". Si elle n'avait été l'"idée directrice", la construction n'eût jamais aboutit à celle de la maison.

L'âme ne précède pas le corps ; elle le suit comme résultant normalement de sa constitution. Quand la matière du corps sera amenée à l'ultime disposition que requiert pour subsister la substance vivante en devenir, celle-ci recevra sa forme - sa forme d'existence dans le genre d'être vivant, son acte d'existence. Et cette forme, c'est l'âme : on appelle âme, la forme qui actue une matière, une corps organisé pour la vie.

Ainsi l'âme est le terme de la génération ; elle est l'achèvement naturel du processus générateur. L'âme éclôt comme élément d'un être naturel engendré par un autre être naturel de même espèce, avec la collaboration des forces générales du monde - d'où l'expression d'Aristote, reprise par Thomas d'Aquin : "La matière du corps est engendré par l'homme et le soleil", - en sorte qu'elle est le terme d'une génération.

Pour l'homme, il n'en va pas autrement, quoique son âme, comme intelligence, soit de nature spirituelle : elle est forme d'existence, acte d'être d'un corps organisé pour la vie. C'est dire qu'il n'y a là aucun arrivage du dehors, aucune union d'une âme préexistante avec un corps préexistant. Il n'y a pas davantage de miracle. Il y a une éclosion intérieure de l'âme, en continuité aussi parfaite, phénoménalement parlant, avec les antécédents physiques, que si l'âme était le résultat de ces antécédents. (6)

Elle n'en est pas le résultat, en ce sens précis qu'il y a discontinuité métaphysique ; car le résultat est destiné à dépasser l'action, puisque l'engendré doit participer au monde de l'esprit. C'est pourquoi Aristote dit que l'âme humaine, parce que rationnelle, vient d'ailleurs : la matière ne peut fabriquer l'esprit. C'est pourquoi encore Thomas d'Aquin dit qu'est réclamée une collaboration divine - non pas directe, car Dieu n'est en puissance à l'égard de rien : Dieu est Acte pur, l'Etre même subsistant.

Ce qu'il faut comprendre, c'est que cette collaboration divine est incluse dans le fait même tel qu'il est prévu par la nature naturante - par les causes secondes immanentes à la Nature, et qui ne sont autres que la Nature elle-même : ce qu'Aristote disait en cette formule : la matière du corps est engendré par l'homme et le soleil, - qui comprend Dieu, précisément à titre de Cause première. Ainsi cette collaboration divine se produit ipso facto, elle aussi, en sorte que le résultat est pleinement naturel, nullement miraculeux, comme nous le disions plus haut.

L'être engendré a une âme parce que la matière qui devait former son corps s'est organisé, autrement dit a passé de la puissance à l'acte ; car l'âme est "l'acte immédiat (primus actus : acte premier = acte d'être) d'un corps organisé pour la vie" et que "c'est la même chose pour le corps d'avoir une âme, que pour la matière de ce corps d'être en acte".

---

(6) Non pas comme la rose pour le rosier. La rose n'est pas le rosier. Elle en est le produit en vue précisément d'une vie nouvelle.

Ainsi l'âme ne précède pas le corps pour le constituer ; elle le suit, comme résultant normalement de sa constitution, dont elle a été l'"idée directrice". Ce qui précède, c'est l'âme des engendrants, principe du dynamisme vital en oeuvre chez eux et dans ce qui émane d'eux, en vue d'une vie nouvelle. Et, par là, se comprend l'hérédité.

Etant le terme de la génération, l'achèvement - entéléchie - du processus générateur, l'âme n'est donc pas fabricatrice. Elle est la base de la fabrication, comme forme d'existence de l'oeuf fécondé, lequel est la substance vivante nouvelle en voie de devenir, et dans lequel est concrété le dynamisme vital des engendrants, car c'est lui avec "le soleil" qui est la cause agente, la cause ouvrière du processus générateur. Bref, étant le terme du processus générateur, l'âme n'est pas fabricatrice. Elle est la base de la fabrication comme forme d'existence des générateurs et de leur oeuvre en vue d'une vie nouvelle ; elle se trouve à la fin, comme terme du travail, à l'heure où le corps s'anime et où l'hominisation a lieu, comme disent certains ; mais ce n'est pas elle qui fournit le travail. Elle n'est pas opérante.

Rappelons-nous l'exemple de la maison. Lors de la construction de celle-ci, la forme d'existence maison est présente à la construction comme idée réelle, "idée directrice" de celle-ci - donc immanente à ceux qui la construisent, qui en sont la cause agente, la cause ouvrière, sinon il n'y aurait jamais de construction, donc de maison construite - de maison en acte d'existence. La forme de maison ne fabrique pas la maison ; elle la suit, comme résultant normalement de sa construction. Enfin, la forme de maison n'est pas en puissance. Ce qui est en puissance ce sont les matériaux. La forme de maison apparaît au terme du processus de construction. Elle l'a suivie et résulte d'elle : elle en éclôt.

* * *

Pas plus qu'elle n'est fabricatrice, l'âme n'est motrice, comme l'imaginent Platon, Augustin, Descartes, qui font de l'âme et du corps deux substances, et de l'âme le moteur du corps. L'âme n'est pas un moteur, c'est un constituant. L'âme n'est pas une réalité distincte du corps comme un sujet à part ; elle est chose du corps, bien que, comme intelligence, chez l'homme, ses pouvoirs le dépassent. Elle fait que l'homme soit, et qu'il soit ce qu'il est. En conséquence de quoi l'homme évolue selon son être.

Traitant de cette question dans un climat intellectuel plato-augustinien, pour qui l'âme est moteur du corps, Thomas d'Aquin fait observer que si l'âme meut le corps, ce n'est point par elle-même, c'est par ses pouvoirs, lesquels ne résident point en elle seule, mais appartiennent au corps animé, selon ses différents éléments et ses différents organes spécialisés. De telle sorte que finalement le pouvoir moteur qu'on attribue à l'âme n'est, à titre exécutif, que "la disposition du mobile", et l'expression l'âme meut le corps devient alors celle-ci : le corps animé se meut lui-même grâce à son organisation, dont l'âme, idée réelle d'organisation, "idée directrice", a fourni la formule. La découverte de l'ADN et de son rôle dans le processus générateur en témoigne. Quoi qu'il en soit, c'est très différent de ce que l'imagination physiciste, mécaniciste, vitaliste, se représente.

Ceci, est-il nécessaire de le dire, vaut évidemment lorsque le vivant devra s'accroître, se régénérer, se réparer en cas de dommage : ce n'est pas le fait de l'âme prise à part. Ni l'âme sans le corps, ni le corps sans l'âme sont ici le propre agent, mais le corps animé qui, en vertu de son actualité ontologique incluant son organisation, se meut lui-même.

Enfin, si l'on tient à partager les rôles sans rompre l'unité substantielle de l'âme et du corps, on doit dire : dans la nutrition, la croissance, la réparation du vivant, l'âme agit PAR les propriétés corporelles ; les propriétés corporelles, ou le corps, agissent SELON l'âme.

* * *

Au fond de tout cela, l'erreur de tous les platonisants participe de cette tentation quasi incoercible d'imaginer un lieu particulier d'existence de l'âme dans le corps, un "siège de l'âme". C'est ce que fait Descartes en parlant de la glande pinéale - l'hypophise, et tant d'autres en parlant du coeur, du poumon, du sang, ou de l'ADN. Etant l'acte d'existence d'un corps organisé pour la vie, elle est tout entière dans le corps et dans chacune de ses parties. Quant à ses pouvoirs, ils appartiennent au tout du composé, du mixte de corps et d'âme, même s'il lui appartient à elle, et à elle seule, d'être douée d'une activité intellectuelle et volontaire.

L'âme humaine, toute intellectuelle qu'elle soit comme intelligence, est d'abord et avant tout forme d'existence, acte d'existence d'un corps naturel organisé pour la vie, au sens biologique du mot vie, car il n'est pas de corps sans âme, ni d'âme sans corps. Toutefois, par son activité et sa faculté propres, qui la définit toute, elle est principe intellectuel, c'est-à-dire principe de vie intellectuelle, laquelle se manifeste comme telle dès que l'organisation de son conjoint, le corps (7), lui permet d'opérer selon l'activité qui lui convient par essence, et à laquelle le corps n'a point part.

C'est pourquoi, dit Thomas d'Aquin, l'âme humaine n'est pas totalement "immergée" dans la matière corporelle dont elle est forme d'existence, l'acte d'existence, puisqu'elle est une réalité incorporelle, d'une part (8), et de l'autre qu'elle est une réalité subsistante - ce qui ne signifie nullement qu'elle soit une substance : la substance c'est le composé, le mixte ontologique d'âme et de corps. "L'âme humaine communique à la matière corporelle l'être par lequel celle-ci est une réalité subsistante : l'âme intellectuelle ne forme avec elle qu'un seul être, en sorte que l'être du composé tout entier est également l'être de l'âme. Cela n'arrive pas pour les formes qui ne sont pas subistantes. En conséquence, l'âme humaine, parce qu'intellectuelle, mais non les autres formes substantielles des autres composés, conserve son être, le corps étant détruit" : elle seule n'est pas totalement immergée dans la matière corporelle qu'elle actualise.

Certes, étant un être naturel organisé pour la vie, l'homme est donc, comme tel, un végétant, un animal, et cela se sous-divise encore. Mais cela ne signifie nullement qu'il y ait pluralité de formes substantielles en lui : l'homme est un, et ce qui lui donne l'être et l'unité, c'est son âme intellectuelle, en tant que forme substantielle. En sorte, comme le disent Aristote et Thomas d'Aquin, que, donnant l'être absolument, elle contient en sa perfection l'âme végétative, l'âme sensitive et, de plus, toutes les formes inférieures, et accomplit donc à elle seule toutes les opérations que les formes moins parfaites accomplissent chez les autres êtres où ces formes sont substantielles, comme il se voit alors chez les êtres inanimés et les autres êtres animés.

---

(7) Selon la formule : Duao in carne una... donc ici : Duao in substantia una.

(8) "Plus la forme substantielle est un degré élevé, plus elle a d'emprise sur la matière corporelle, moins elle y est immergée - immergitur, - et plus elle la dépasse par ses pouvoirs. Ainsi la forme d'un corps animé possède une activité qui ne dépend pas des propriétés des éléments matériels qui le composent. Plus on s'élève dans le degré des êtres, plus on trouve que la capacité de la forme dépasse la matière : l'âme végétale plus que le métal, l'âme sensitive plus que l'âme végétale. Or l'âme humaine est la forme substantielle la plus élevée en perfection dans les êtres naturels. Sa puissance dépasse tellement la matière corporelle qu'elle possède une activité et une faculté où cette matière n'entre en aucune façon. Cette faculté, c'est l'intelligence". (Thomas d'Aquin in S. Théol. Ia. 76/1).

Ceci permet de comprendre que, pour que l'âme humaine réalise les opérations qui lui sont propres comme intelligence, esprit, il a fallu qu'elle ait opéré, comme a radice - à la racine - une constitution totale du corps dont elle est l'acte d'être, qu'elle en ait modifié physiquement la matière et ait organisé, de l'étage minéral à l'étage végétatif, de celui-ci à l'étage de la sensibilité, afin qu'apparaissent, sur les sommets de la vie corporelle, ces sensations, images, expériences, souvenirs en qui l'âme trouve l'appui de ses opérations intellectuelles, bref le soutien de sa vie intellectuelle.

Ainsi l'âme humaine, tout en étant forme substantielle, forme d'existence d'un être naturel, n'en est pas moins, comme le révèle son activité propre, qui la spécifie toute, intelligence, esprit, ou comme l'on dit encore dans l'Ecole, "forme pure", et comme telle est une réalité incorporelle et subsistante.

* * *

Qu'est-ce qui prouve que l'âme humaine soit intelligence, esprit, et, partant, une réalité incorporelle et subsistante, dira-t-on ? Tout simplement son objet formel : l'être intelligible - l'être intelligible connu, donc dans l'intelligence sous la forme d'"espèce intelligible", comme dit Thomas d'Aquin, les sens n'ayant rapport qu'au sensible et ne réalisant en eux que l'"espèce sensible", l'image mentale. Toutes les opérations qui lui conviennent essentiellement en témoignent : toutes ont pour objet l'être intelligible. Elle est donc nécessairement de même nature que son objet, l'intelligible, à savoir immatérielle-spirituelle ; "car la nature d'une réalité est révélée par son opération", comme ne cessent de le répéter Aristote et Thomas d'Aquin.

Et c'est dire non seulement que l'âme humaine est, par son activité et sa faculté, une réalité incorporelle et subsistante, mais aussi qu'elle est immortelle. Etant incorporelle, immatérielle, donc non composée d'éléments matériels, comme son objet l'intelligible, elle est simple et, partant, indécomposable, incorruptible - immortelle.

L'âme humaine est immortelle... Oui, mais l'âme, et l'âme seule, n'est pas l'homme, pas plus que le corps, et le corps seul, n'est l'homme. L'homme est un être naturel et, comme tout être naturel dans le mode d'être vivant, un composé, un mixte ontologique d'âme et de corps.

"L'âme humaine communique à la matière corporelle l'être par lequel celle-ci est une réalité subsistante : l'âme intellectuelle ne forme avec elle qu'un seul être en sorte que l'être du composé tout entier est également l'être de l'âme". C'est pourquoi Thomas d'Aquin n'hésite pas à écrire que, pour l'homme, la mort est un scandale d'ordre ontologique, une violence à sa nature de mixte ontologique. En effet, l'âme étant immortelle et forme actuant un corps, l'homme ne devrait pas connaitre la rupture de son unité substantielle d'âme et de corps, bref connaitre la mort. Etant immatérielle et spirituelle et, par là, immortelle, l'âme humaine, en tant que forme actuant une matière, un corps, devrait "spiritualiser" celui-ci au point de le rendre incorruptible.

Cette formule "spiritualiser une matière, un corps" peut surprendre. Et cependant l'âme végétale "végétalise" une matière dans le genre d'être plante ; une âme sensitive "animalise" une matière dans le genre d'être animal. L'âme intellectuelle, qu'est l'âme humaine, tout en faisant tout cela, comme nous l'avons vu, n'en "spiritualise" pas moins la matière dont elle est l'acte d'être, en vue précisément de son activité propre : la vie intellectuelle. Le travail organique des sens externes et internes est tout entier ordonné à cette fin (9).

Certes les images mentales qu'il élabore ne sont pas des idées : l'image est d'ordre sensible, l'idée est d'ordre intelligible. L'une n'est pas l'autr l'autre, puisque l'une est liée au temps, au mouvement, donc jamais identique à deux instants, tandis que l'autre est immuable, indépendante du temps, étrangère au mouvement. Les images mentales ne sont que des "symboles d'idées" ; mais, par là-même, déjà ordonnées, coordonnées par les sens intérieurs, pour autre chose. La pensée est préparée, mais elle n'est pas produite. La pensée, c'est un fait nouveau ; c'est une création originale, qui appartient à l'esprit, et à l'esprit seul - c'est pourquoi l'on doit convenir que l'âme rationnelle, l'âme humaine, est inorganisée, immatérielle, subsistante. Ne confondons pas les conditions de la pensée avec la pensée elle-même.

Parce qu'il est un être naturel, donc un composé ontologique d'âme e et de corps, toute connaissance, pour l'homme, commence par les sens - omnis cognitio a sensu, mais pour se clore par et dans l'intelligence, puisque son objet à elle est l'être - l'être intelligible des choses sensibles, et qu'elle l'extrait, l'abstrait des images mentales. Et cela se peut, parce que l'âme humaine, toute intellectuelle qu'elle soit, est forme substantielle, forme d'existence d'un corps, et donc qu'elle lui imprime le statut d'existence dont elle est le principe.

* * *

L'âme humaine est immortelle... Donc, étant forme d'existence, acte d'existence du composé qu'elle actue, il en résulte que ce composé, en droit, devrait être immortel : "l'âme humaine communique à la matière corporelle l'être par lequel celle-ci est une réalité subsistante : l'âme intellectuelle ne forme avec elle qu'un seul être, en sorte que l'être du composé tout entier est également l'être de l'âme", écrit Thomas d'Aquin dans son Commentaire du De Anima d'Aristote et dans sa Somme théologique. D'où la célèbre conclusion : pour l'homme, la mort est un scandale d'ordre ontologique.

Si donc l'homme connait la mort, c'est-à-dire la rupture de l'unité substantielle de l'âme et du corps, donc le processus de division, de "décomposition" des éléments matériels constitutifs du corps, c'est que l'âme humaine, tout en étant "forme pure", donc immortelle, a perdu cette capacité de maintenir cette unité, c'est qu'elle est devenue impuissante à dominer le polyzoïsme anarchique qu'est le processus de "décomposition" de ce composé fabuleux d'éléments et d'organes vitaux qu'est le corps. Sous l'assaut d'agents extérieurs, ces éléments tentent de se soustraire à la puissance tutellaire de l'âme qui les maintient sous son gouvernement et détermine leurs propriétés à agir selon le statut d'existence qu'elle leur impose. C'est cela la corruption, la mort.

D'où procède cette impuissance de l'âme, en sa nature ou essence, immortelle, donc ayant, de soi, capacité par ses pouvoirs de maintenir dans leur unité les éléments constitutifs de la matière corporelle, dont elle est la forme, l'acte d'existence ?

* * *

---

(9) L'analyse aristotélicienne et thomiste des sens externes et internes et, plus particulièrement des sens internes, où Aristote et Thomas d'Aquin distinguent l'estimative, propre à l'animal, et sa semblable la "cogitative", propre à l'homme, montre parfaitement la "spiritualisation" de cette dernière - en ce sens qu'elle opère "des synthèses de représentations individuelles, comme la raison proprement dite fait des synthèses de représentations universelles". (Nous renvoyons au De Anima d'Aristote et à son commentaire par Thomas d'Aquin, et à la Somme théol. Ia. 78/4).

Comme quoi nous devons parler du Péché originel...

Rappelons-nous ! L'objet formel et adéquat de l'intelligence en tant qu'intelligence, c'est l'être - l'être quant à son intelligibilité. Si l'intelligence humaine, donc unie à un corps, à des sens, a pour objet premier l'être intelligible des choses sensibles, il n'en demeure pas moins que, par son ouverture sur tout le réel, son objet ultime et nécessaire est, comme l'écrit Aristote, "le premier intelligible", Dieu, lequel est Acte pur, ce que Thomas d'Aquin traduit "Etre même subsistant", c'est-à-dire l'Etre en plénitude infinie d'être et d'intelligibilité.

Si donc l'âme, toute humaine qu'elle soit, a pour objet "le premier intelligible" - premier par excellence, l'Etre même, Dieu, c'est donc là son ultime raison d'être. C'est donc là sa nourriture naturelle et nécessaire, en tant qu'intelligence, esprit. Ainsi, comme il en est du grain de blé, pour accéder à sa plénitude, donc être épi, de paître la lumière du soleil, il est de l'homme de paître cette "lumière de lumière" qu'est Dieu.

Or, si l'homme s'en soustrait, alors qu'elle est sa nourriture nécessaire, il ne peut atteindre sa plénitude, tout comme le grain de blé, soustrait à la lumière du soleil, ne peut atteindre la sienne, en sorte qu'est attenté, par là, à sa capacité de devenir en plénitude épi, et donc qu'est attenté à sa descendance.

C'est cela qu'a fait l'homme originel. Il s'est soustrait à "la lumière, en qui était la vie". Et c'est cela que l'on appelle le péché originel, dont on retrouve la notion dans la mémoire de tous les peuples.

S'étant soustrait à son objet ultime, s'étant détourné de la "lumière en qui était la vie", l'homme a attenté à lui-même - à sa raison d'être. Un animal est athée, l'homme ne peut l'être sans attenter à sa nature. S'il est doué de cette intelligence qui le distingue de l'animal, c'est pour quelque chose, et ce quelque chose ne peut être que Dieu, "premier intelligible", "lumière de lumière", et d'en vivre, comme il est du grain de blé de vivre du soleil.

L'intelligence de l'homme s'étant détournée de son objet ultime et nécessaire, la volonté, qui en est en quelque sorte le poids, est détournée de son objet le Souverain Bien, Dieu - ce "bonheur", pour lequel l'homme est fait, comme le dit Aristote, et, de ce fait, cherche le bonheur dans le sensible, puisque l'intelligence s'étant détournée de son objet propre et ultime, s'y est elle-même assujettie.

L'homme était fait pour paître la lumière, en qui était la vie, il s'est fait pour paître l'ombre... Comment son âme, tout en demeurant selon sa nature, intellectuelle, immortelle, subsistante, n'eût-elle pas perdu, en se soustrayant à son objet ultime et nécessaire, à sa raison d'être, son pouvoir, sa puissance de "spiritualiser" en plénitude la matière corporelle dont elle est l'acte, la forme d'existence, et, partant, lui communiquer sa propre immortalité ? C'est par là que l'homme est venu à connaître cette tragique rupture de son unité substantielle, la mort, ce scandale ontologique.

La résurrection des corps, c'est le rétablissement surnaturel de cette unité, brisée par le péché originel ; car l'âme sans le corps et le corps sans l'âme, ce n'est pas l'homme.

Où nous devons parler de l'Incarnation du Verbe...

L'incarnation du Verbe, en qui et par qui vit le Christ, qui ne fait avec lui qu'une seule personne, qui est Fils-de-l'homme-Fils-de-Dieu, et son égal, c'est le Verbe qui s'offre en holocauste au Père pour restituerl'homme à la "Lumière, en qui était la vie des hommes", et qui, "lumière née de la lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu", s'offre en pature aux hommes. Et c'est cela le mystère de l'Eucharistie.

Per ipsum, et cum ipso, et in ipso... Oui, par le Christ, avec le Christ et dans le Christ, les hommes sont invités à reconquérir les conditions de leur raison d'être et de les vivre. C'est la préparation nécessaire pour participer, au-delà de cette rupture de l'unité substantielle de l'âme et du corps consécutive au péché originel, au-delà de la mort, au festin inoui qu'est le "face à face" de l'âme avec Dieu lui-même. Dans ce "face à face", Dieu, par un don inoui de lui-même à l'âme en qui il se complait, en fait éclater les limites pour s'en faire connaître tel qu'il se connait lui-même, et tel qu'il veut être connu et aimé, lui qui aime ses créatures plus que celles-ci ne sauront jamais s'aimer elles-mêmes.

La Résurrection des corps...

Par là, par ce "face à face" confondant, se comprend en quoi résulte la Résurrection des corps, cette restitution à l'homme de son unité substantielle, sans laquelle il n'est pas homme. En effet, lorsque surviendra cette résurrection, l'âme aisni régénérée, en tant que forme actuant une matière, aura cette capacité de "spiritualiser" cette matière corporelle, et donc de la rendre immortelle. Et c'est "le corps glorieux", annoncé par les Ecritures, et déjà manifesté aux hommes par la Résurrection du Christ.

* * *

Bien sûr, nous résumons à l'extrême. Aussi renvoyons-nous à l'oeuvre de Saint Thomas en particulier à la Somme théologique. Ce que nous avons simplemnt voulu montrer, c'est que la doctrine hylémorphique d'Aristote et, par là, la doctrine du "composé humain", est la seule, comme l'a si bien compris Thomas d'Aquin, qui d'elle-même permet d'accéder à quelque compréhension des mystères chrétiens, sans attenter à leur nature divine, sans attenter à la transcendance de Dieu et à son mystère, puisqu'elle pose l'une et l'autre, et sans attenter en quoi que ce soit à la pensée d'Aristote.

Ce qui est admirable et unique, c'est que la philosophie d'Aristote, née de la spéculation grecque, inscrite dans l'ordre du penser monothéiste, ouvert par Anaxagore (500-428), perpétué par Socratre (470-399) et par Platon (427-347), et systématisé par Aristote (384-322) d'une manière exhaustive, est hostile de soi non seulement à tous les polythéismes et à tous les panthéismes, mais aussi à certaines formes du monothéisme lui-même, qu'elles soient platoniciennes, néo-platoniciennes, musulmanes, etc., et jusqu'aux hérésies chrétiennes anciennes ou modernes, puisqu'elle en dénonce la pétition de principe.

Elle est la seule philosophie capable de s'enclore dans la révélation divine. Elle seule le peut puisqu'elle est la seule philosophie qui n'hésite pas à aller au bout de chaque notion, pour l'épuiser en tout ce qu'elle contient de vrai et d'être, puisque sa visée est tout l'Etre. Comment, partant de l'être intelligible des choses sensibles, n'accèderait-elle pas à l'Etre même subsistant - le "premier intelligible", par excellence ? Tout n'est-il pas rationnel de la rationnalité de Dieu ?

Certes, toute pérenne qu'elle soit, cette philosophie n'est qu'un éclairage par en-bas, en sorte qu'est laissé dans l'obscur le suprême, c'est-à-dire le fondamental, alors que la révélation éclaire d'en-haut et, par là-même, d'abord les plus hauts sommets : Dieu, l'esprit, l'âme, les origines premières et les destinées dernières. Entre l'une et l'autre, il n'y a donc aucune mesure : qui dit révélation dit apport transcendant. Mais il y a appel réciproque ; et, par là, il y a rapport. Il n'y a que Dieu qui puisse parler de Dieu ! Mais comment sa Parole, son Verbe, par qui tout a été fait, ne serait-elle pas plus audible à qui appelle cette Parole ?

APPENDICE : Rappel succinct des principes rationnels.

L'intelligence perçoit d'abord dans l'être la vérité du principe d'identité, c'est le premier de tous ; les autres s'y rattachent.

Le principe d'identité s'exprime par cette formule : "*ce qui est est, ce qui n'est pas est ce qui n'est pas*", d'où la formule brève : *"A est A"*. Il exprime donc une identité objective, un mode convenant à l'être, à ce qui est (ou peut être), à l'être considéré en lui-même avant toute relation avec autre chose. C'est le le principe analytique par excellence : l'attribut n'est pas seulement contenu dans le sujet, il est identique au sujet. On comprend par là que la formule explicite du principe d'identité est : "tout être est et est par lui-même d'une nature déterminée qui le constitue en propre". D'où les expressions : un chat est un chat ; un chien est un chien. Ce qui n'est nullement une tautologie, comme le voudrait croire Kant. Tout jugement affirmatif exprime, par le verbe être, l'identité qu'il y a entre l'être que signifie le sujet et l'être que signifie le prédicat ; mais cette identité n'est pas logique, elle est objective, réelle. Ainsi, lorsqu'on dit "un chat est un chat, un chien est un chien", il ne s'agit pas d'une évidence logique, mais d'une évidence objective. Enfin, le principe d'identité, tout en exprimant une identité objective, et la toute première, apprend quelque chose ; il affirme que l'être sujet et l'être prédicat sont un et le même. Dire Socrate est marchant, c'est dire Socrate est le même être que Socrate qui est marchant.

Le principe de non-contradiction est la forme négative et la plus usuelle du principe d'identité - c'est parce qu'il en est la forme la plus usuelle qu'Aristote l'appellait le "principe suprême" ; cependant il n'est pas premier, car la négation se fonde sur une affirmation, donc, en soi, le premier principe est le principe d'identité.

Le principe de non-contradiction se formule : *un même être ne peut à la fois et sous le même rapport être ce qu'il est et ne pas être ce qu'il est*. D'où l'expression : "une porte ne peut être à la fois ouverte et fermée". De deux propositions contradictoires l'une est vraie, l'autre fausse ; deux propositions contradictoires ne peuvent être ni vraies à la fois, ni fausses à la fois.

Au contraire, Hegel et tous les partisans de l'évolutionnisme et du "matérialisme dialectique" (Marx) prétendent que la contradiction est loi et du réel et de la pensée. L'essence des choses est leur changement même : l'être n'est pas, il n'est que le devenir.

Le principe du tiers-exclus est la forme disjonctive du principe de non-contradiciton. Il se formule : "*Une chose est ou n'est pas : il n'y a pas de milieu*" - c'est-à-dire de tierce hypothèse. (Ce principe est, bien évidemment nié par les tenants du "matérialisme dialectique" et de l'évolutionnisme : l'être n'est pas, il n'est que le devenir).

Le principe de substance est une détermination du principe d'identité ; il se formule : *"Ce qui est un et le même sous ses manières d'être multiples et transitoires"*. Le multiple n'est intelligible qu'en fonction de l'un, le transitoire n ne l'est qu'en fonciton du permanent et de l'identique, si l'être est de soi un et le même. Dès que les données de chacun des sens externes sont centralisées par le premier sens interne, le "sens commun", comme l'appellent Aristote et Thomas d'Aquin, l'intelligence y saisit son objet propre, l'être, et ce qui est être en soi, la substance, et cela avant même de saisir la manière d'être, le phénomène, l'accident.

Le principe de raison d'être ou de raison suffisante (1) : *"Tout ce qui est a sa raison d'être"*, *"tout est intelligible"*. Le principe de raison d'être ou

---

(1) Ne confondons pas la raison et la cause : la raison est un principe de connaissance ; la cause est un principe d'existence. Une panne d'électricité a toujours une cause ; elle n'a pas de raison, parce que l'électricité ne sait pas pourquoi elle cesse d'exister. La raison de la panne n'est qu'en celui qui en connait la cause.

de raison suffisante se rattache au principe d'identité par une réduction à l'impossible - raisonnement par l'absurde : tout être a sa raison d'être, ce qu'il faut pour être ; le nier ce serait identifier ce qui est avec ce qui n'est pas.

La formulation explicite du principe de raison d'être est celle-ci : tout être a la raison d'être de ce qui lui convient soit en soi, soit dans un autre. EN SOI, si cela lui convient selon ce qui le constitue en propre ; DANS UN AUTRE, si cela ne lui convient pas selon ce qui le constitue en propre - autrement dit selon que son être dépend d'un autre. Ce principe est évident par soi - per se notum.

On peut le démontrer par l'absurde. Dire que le carré n'a pas ce par quoi il est carré avec telles propriétés plutôt que le cercle avec telles propriétés, c'est dire que le carré peut être cercle. Dire que le contingent (ce qui est sans être par soi, puisque tout en étant il eut pu ne pas être) n'a pas ce par quoi il est, c'est l'identifier avec ce qui n'est pas. Nier cette relation de dépendance (ab alio - par un autre), c'est nier que l'être contingent soit conditionné ou relatif, c'est affirmer qu'il est non-condition, non-relatif, c'est-à-dire absolu. Bref dire : ce qui est, sans être par soi, est par soi.

Prenons un exemple : toute manière d'être (phénomène, accident) n'a pas l'être par soi, mais par un autre. Il n'est pas le blanc de rien, le rouge de rien, le chaud de rien, le grand de rien, etc., mais de quelque chose. Toute manière d'être (tout phénomène, tout "accident" (au sens aristotélicien et thomiste )) n'est de l'être par soi ; n'est pas de l'être substantiel, bref un être. Elle n'a d'être que de l'être à qui survient cette manière d'être, ce phénomène, cet accident. Le vert de la cerise n'est pas la cerise, sinon tout ce qui est vert serait cerise. On le voit nier serait identifier le vert (phénomène, accident, manière d'être) soit à l'absolu, soit au néant. Ce serait dire que la manière d'être, le phénomène, l'accident - le contingent, - incausé peut exister, bref que ce qui n'a pas sa raison d'être soit en lui, soit dans un autre, peut exister.

Conclusion : la raison d'être est soit intrinsèque, soit extrinsèque.

Les principes de causalité et de finalité. Ils se formulent : *tout changement, tout devenir a une cause*.

En effet, le changement, le devenir est union du divers, il exige donc une raison d'être extrinsèque, laquelle est double : efficiente et finale.

Le changement, le devenir est union du divers ; il comporte, en effet, deux éléments : du non-être et de l'être ou, comme l'on dit : la puissance et l'acte. *Le changement, le devenir est cela même : le passage du non-être à l'être, de la puissance à l'acte*. Prenons un exemple : Un étudiant en médecine est un non-être médecin : il est en puissance médecin, puisqu'il n'est pas médecin. Lorsqu'il sera médecin, donc médecin en acte, c'est qu'il sera passé de la puissance à l'acte d'être médecin.

Ceci dit ce qui est ne devient pas : il est, d'une part, et de l'autre rien ne peut venir du néant : le néant ne devient pas être. Donc ce qui devient ne peut venir que de quelque chose qui est intermédiaire entre l'être déterminé, donc en acte, et le pur néant. Cet intermédiaire entre le pur néant et l'être déterminé, on l'appelle puissance. C'est de l'être indéterminé, mais en aptitude, en capacité, EN PUISSANCE d'une détermination. Ce n'est pas là un pur non-être, un pur néant. Filons notre exemple de l'étudiant en médecine ; il n'est pas médecin, il est un non-être médecin, un indéterminé médecin ; mais il est en aptitude, en capacité, en puissance médecin, donc de détermination médecin - ce n'est pas rien ; ce n'est pas un pur non-être que d'être en puissance médecin. La puissance d'être médecin est donc bien un intermédiaire entre le pur néant et l'être.

Platon l'avait déjà compris, pour qu'il y ait devenir, changement, il faut qu'il y ait entre le pur non-être, le pur néant, et l'être - l'être en actualité d'être, "un non-être qui est". Cependant, par lui-même, ce "non-être qui est", ce "non-être déterminé à être" - et qu'Aristote appellera puissance, - ne peut par lui-même passer de la puissance à l'acte, de l'indéterminé qu'il est à l'état déterminé, donc à l'acte.

Par elle-même la puissance ne passe pas à l'acte : il faut donc un principe extrinsèque qui soit cause de ce passage de l'indéterminé à la détermination, de la puissance à l'acte. Ce principe, dira Aristote, est nécessairement double : efficient et final.

Cause efficiente : le devenir est pour l'être le passage de l'indétermination à la détermination, de la puissance donc à l'acte ; et comme l'indétermination, la puissance de soi n'est pas le déterminé, l'acte, il faut un principe extrinsèque qui le détermine ou l'actualise. Ce principe extrinsèque déterminant ou actif, on l'appelle la cause efficiente.

Cause finale : le principe efficient, la cause efficiente, agente, ouvrière, doit avoir une raison pour agir - supprimez cette raison, cette fin de l'agir, il n'y a pas d'agir. Bref, la cause efficiente doit avoir une raison pour agir, et pour faire ceci plutôt que cela. Quant à la puissance sur laquelle elle agit, il faut, elle aussi, qu'elle soit susceptible de recevoir telle détermination et non pas telle autre, sinon la cause produirait tout ou rien, donc serait quelconque, et le quelconque n'a pas plus de réalité pour l'être que pour la pensée ; bref il faut que la cause puisse produire tel effet. Ainsi donc si tout a raison d'être, l'effet doit être prédéterminé. Et c'est dire que la puissance active - la cause agente, efficiente, ouvrière, et la puissance passive - ce qui est en puissance, donc en attente de détermination, - précontiennent l'une et l'autre la détermination de leur effet.

Ce qui est en puissance ne peut certes précontenir en acte, actuellement, la détermination de son effet : sinon ce qui est en puissance serait en acte : le chêne serait en acte dans le gland, et dès lors le gland ne serait en devenir d'être chêne adulte. La puissance ne précontient pas la détermination de son effet qu'en tant qu'elle est ordonnée à tel acte et non pas à tel autre, comme à sa perfection et à son achèvement, bref qu'en tant que la puissance a en elle sa raison d'être.

Filons notre exemple : l'étudiant en médecine est en puissance médecin - en lui cette pusisance d'être médecin est ordonnée à la détermination, à l'acte d'être médecin, et non à autre chose, par exemple à être cordonnier ou architecte. Il faut donc pour qu'il puisse passer à l'acte médecin, donc qu'il accède à sa perfection, à son achèvement, que la cause efficiente soit elle-même ordonnée, prédéterminée à agir sur cette puissance : l'action du maître cordonnier ou du maître architecte n'aura aucune efficience sur ce passage de l'étudiant en médecine, donc en puissance médecin, à l'acte d'être médecin. Il faut donc une cause extrinsèque prédéterminée pour permettre ce passage : ce ne peut être qu'un médecin lui-même en acte médecin, et c'est ce que l'on appelle alors un professeur de médecine.

Conclusion : les deux principes de causalité se fondent en un seul : "tout ce qui devient demande une cause efficiente et finale".

(Nous ne pouvons aborder ici le problème en sa conséquence, la théologie naturelle ou théodicée. Cependant c'est par là que se fonde la nécessité d'une Cause première, Dieu).

H. P.

## UN "ITINERAIRES" BORELLIEN ?

*Dans le n° 292 de la Revue ITINERAIRES est parue sous la plume de Monsieur Yves Daoudal une récession de l'ouvrage récemment publié par Monsieur Etienne Couvert, "De la Gnose à l'Oecuménisme", lequel reprenait un certain nombre d'articles passés du Bulletin de la Société Augustin Barruel.*

*Que le chroniqueur n'ai pas apprécié le livre est une chose, banale et tout à fait licite ; qu'il en profite pour faire dans "Itinéraires" le panégéryque de René Guénon et de Jean Borella, n'est pas du tout banal : c'est un fait scandaleux et qui devient hautement significatif de la situation actuelle, d'autant plus que Monsieur Daoudal est récidiviste puisqu'il a consacré, le samedi 16 avril 1985, une pleine page du quotidien "Présent", à faire le même éloge de Monsieur Borella.*

*Nous avons donc estimé utile pour l'édification de nos lecteurs, qui n'auraient pas lu cet article de la revue, et pour ceux qui garderaient encore quelque doûte sur la pénétration néo-gnostique dans les milieux catholiques traditionnels, de reproduire ci-dessous le texte de Monsieur Daoudal, suivi de la réponse adressée par Monsieur Etienne Couvert (avec prière d'insérer au titre du droit de réponse - ce qui a été refusé par Monsieur Madiran dans une lettre des plus violentes), et d'y ajouter quelques commentaires.*

*TEXTE DE LA RECENSION de Monsieur Daoudal*

Le propos d'Etienne Couvert est ambitieux : donner en peu de pages une vue d'ensemble des assauts de la subversion anticatholique au cours de l'histoire, montrer que ces assauts ont pour principe diverses erreurs, toujours les mêmes, présentées sous un jour différent, et que le point de départ, le réservoir de toutes les erreurs subversives est la gnose des tout premiers siècles du christianisme.

*
* *

Le premier chapitre est donc naturellement consacré à la gnose. Mais on se heurte là à un problème de terminologie curieusement occulté par Etienne Couvert. En effet si la gnose est le réservoir de toutes les erreurs, il parait étrange que l'Eglise ne l'ait jamais condamnée. Or cela est un fait. L'explication est simple : c'est que la véritable gnose est le véritable christianisme, et que les sectes qu'évoque Etienne Couvert relèvent de la fausse gnose, du *gnosticisme*. Tout est déjà clair dans les épîtres de Saint Paul. Saint Paul est en effet le premier auteur à employer le mot *gnosis* dans son sens spécifiquement chrétien, et le premier aussi à dénoncer la *fausse gnose* (dans la dernière phrase de la première épître à Timothée). Les Pères grecs, à sa suite, ne feront pas autre chose. Saint Irénée, dont un portrait orne la couverture du livre d'Etienne Couvert, et qui est cité à plusieurs reprises, n'a pas combattu la gnose, contrairement à ce que l'auteur laisse entendre : le titre originel de son livre, traduit en latin par *Adversus haereses*, était : *Réfutation de la fausse gnose*. Sur ce sujet on lira avec le plus grand profit les belles pages de Jean Borella dans les numéros 193 et 203 de *la Pensée catholique*, avec dans ce dernier numéro les confirmations de plusieurs théologiens : on peut utiliser le terme de "gnose" pour signifier la connaissance surnaturelle de Dieu par Jésus-Christ, on *doit* même le faire pour distinguer cette connaissance supérieure de la connaissance strictement rationnelle. Ce que l'Eglise a condamné, ce sont les hérésies professées par les "gnostiques" : panthéisme, immanentisme, etc.

*REPONSE DE L'AUTEUR adressée à la Revue Itinéraires*

Monsieur Daoudal me reproche de passer sous silence la distinction entre fausse gnose et vraie gnose. C'est une distinction à laquelle je me refuse absolument, car elle est le procédé classique utilisé par les Gnostiques pour faire pénétrer dans les milieux chrétiens avec le mot GNOSE l'hérésie qu'il sous-tend. Dans l'usage habituel de l'Eglise le mot GNOSE s'applique à l'hérésie gnostique et c'est le sens qu'il a dans mon ouvrage. Tous les lecteurs seulement honnêtes l'ont très bien compris. Il n'y a aucune équivoque possible. Mon texte est assez clair et assez ferme sur ce sujet. Monsieur Daoudal aussi l'a très bien compris...

*COMMENTAIRE de la Société Augustin Barruel.*

Recenser un ouvrage, c'est faire connaître aux lecteurs de la revue ce que contient réellement cet ouvrage. Or dans cette recension, la personne qui se cache sous le peusdonyme d'Yves Daoudal, curieusement "a *occulté*" tout le contenu de ce premier chapitre du livre. Nous ne saurons pas ce que l'auteur nous dit de la GNOSE, en quoi elle consiste, quel est son enseignement, etc... etc... Il semble que le censeur préfère laisser dans le flou et l'incertain tout l'enseignement des gnostiques.

Mais nous saurons qu'il existe un certain Jean Borella, grand écrivain dont les "belles pages" doivent être lues avec "grand profit", d'autant qu'elles sont appuyées par le prestige de grands théologiens. Curieusement aussi Yves Daoudal pousse gentiment les lecteurs de la revue ITINERAIRES en direction de la revue "LA PENSEE CATHOLIQUE".

Or, nous connaissons bien, à la Société Augustin Barruel, Monsieur Jean Borella. NOus savons bien qu'il a écrit des articles dans "Vers la tradition", revue ésotérique et guénonienne et qu'il a pénétré dans les milieux catholiques pour en subvertir la foi. Donc Yves Daoudal est bien *son complice* et commence sans doute dans la revue ITINERAIRES le même travail de sabotage de la foi que Monsieur Jean Borella réussit si bien dans la PENSEE CATHOLIQUE. Par contre, nous ne savons pas encore dans quelles revues ésotérico-maçonniques qui diffusent aujourd'hui à ciel ouvert l'enseignement des Gnostiques, nous verrons apparaître la signature de Monsieur Yves Daoudal... ?

*RECENSION* Démêler l'écheveau gnostique demande la plus extrême circonspection. En effet les hérétiques gnostiques détournaient de leur sens des formules parfaitement catholiques, et il n'est pas toujours facile de distinguer où commence l'hérésie. En tout cas, ce n'est pas sans surprise qu'on lit page 14 que l'expression "le royamue est en dedans de vous" est une "formule panthéiste" : il s'agit d'une phrase de Notre Seigneur : *Regnum Dei intra vos est* (Luc XVII, 21). Ou qu'on lit en note que l'expression "réveille-toi, toi qui dors" a une "saveur particulièrement gnostique" : elle se trouve textuellement dans l'épître de saint Paul aux Ephésiens (V, 14) et en substance en divers endroits de l'Ecriture.

On ne lit pas non plus sans surprise que l'attitude chrétienne opposée à l'immanentisme gnostique est de "conquérir à la force de l'ascèse la ressemblance avec Dieu". La vie chrétienne consiste à faire - ou plutôt à laisser - grandir Dieu en nous par la grâce. La vertu de l'ascèse est négative : elle déblaie les obstacles à la grâce, et encore *par* la grâce. Mais on ne conquiert rien par l'ascèse, et surtout pas la ressemblance avec Dieu. C'est Dieu qui nous conquiert, si nous le laissons faire, si nous permettons à la grâce d'opérer en nous.

*REPONSE* Monsieur Daoudal feint de s'étonner que j'attribue aux Gnostiques des formules que l'on peut trouver dans les Evangiles canoniques ou dans Saint Paul. C'est bien une feinte, car Monsieur Daoudal a très bien compris que les Gnostiques utilisent ces formules pour en subvertir le sens. C'est d'ailleurs tout l'essentiel de mon propos dans le premier chapitre de mon livre.

*COMMENTAIRE* Monsieur Daoudal (?) se demande où commence l'hérésie chez les Gnostiques. Mais elle commence dès la première formule ! et surtout si cette formule est tout à fait catholique. C'est Saint Irénée qui nous l'a dit. Dès qu'un Gnostique ouvre la bouche, c'est pour *mentir*. Et la formule la plus catholique est le meilleur des pièges. Pour un Gnostique, bien sûr, le royaume est au dedans de nous, puisque notre "pneuma" est une parcelle de la divinité-plérôme...

Par ailleurs, la formule "conquérir à la force de l'ascèse la ressemblance avec Dieu" est placée par l'auteur dans la bouche d'un Gnostique ; il ne la reprend donc pas à son compte. Monsieur Daoudal (?) doit apprendre à lire les textes et à les comprendre dans leur sens obvie, avant de lancer des accusations.

*RECENSION* Etienne Couvert montre avec pertinence comment les thèses gnostiques ont ressurgi dans la franc-maçonnerie. Encore conviendrait-il de distinguer entre les éléments traditionnels pervertis (issus de la franc-maçonnerie opérative et de rites de chevalerie) et les éléments proprement anti-traditionnels. Il est vrai que cela serait le sujet d'un autre livre... De même il est tout à fait pertinent de montrer les affinités de la psychanalyse avec le gnosticisme. Mais Etienne Couvert néglige un point important : son aspect proprement satanique de contre-tradition (au sens de transmission) : on ne peut être psychanalyste sans avoir été psychanalysé.

*COMMENTAIRE* Effectivement il y aurait *un autre livre* à écrire pour expliquer que cette distinction entre éléments traditionnels et antidraditionnels est un piège destiné à faire pénétrer la GNOSE dans la Tradition de l'Eglise. Nous y reviendrons.

*RECENSION* On trouve ensuite, dans le sous-chapitre intitulé *L'hindouisme occidentalisé*, un étrange amalgame : la théosophie de Madame Blavatsky, qui se trouve "exposée par Allan Kardec dans le *Livre des esprits*", et l'oeuvre de René Guénon. Il conviendrait plus encore ici de distinguer. Allan Kardec n'a pas exposé la "théosophie" mais le spiritisme. La théosophie de Madame Blavatsky est incontestablement infestée d'erreurs gnostiques, mais le spiritisme est un délire propre à la fin du XIX° siècle. Quant à Guénon, son second livre était intitulé : *Le théosophisme, histoire d'une pseudo-religion*, livre publié sur une recommandation de Maritain et qui reçut les plus vifs éloges d'un grand nombre de journeaux et de revues de théologie ; et son troisième livre était intitulé : *L'erreur spirite*. On ne voit donc pas comment on peut mettre Blavatsky, Kardec et Guénon dans le même sac.

Par ailleurs il paraît téméraire de régler son compte à Guénon en deux pages et demie, et de conclure que sa doctrine n'est rien d'autre que l'ancien gnosticisme : "Cette déformation grecque d'idées orientales mal comprises ne m'intéresse pas le moins du monde", disait Guénon à Maritain. Guénon, c'est *un ennemi du gnosticisme*, écrivait Noële Maurice-Denis Boulet (docteur en théologie) publiée en 1962 par *La Pensée catholique*. On y lit par exemple : "En dehors des questions de vocabulaire, impossibles à unifier, la position de Guénon, en métaphysique pure, était plus proche de la position thomiste qu'aucune position nprofessée par des penseurs modernes, chrétiens ou non".

*REPONSE* Monsieur Daoudal vient au secours de René Guénon et en citant des formules de ce gnostique dans lesquelles il rejette les accusations portées contre lui, il se fait objectivement son complice. Je redis donc que René Guénon et ses disciples sont les gnostiques les plus dangereux parce qu'ils habillent d'un revêtement apparemment chrétien un enseignement totalement subversif de la foi catholique. Des théologiens ont soutenu René Guénon à l'époque où il flirtait avec les catholiques. Hélas ! mais si Monsieur Daoudal éprouve quelque sympathie pour Guénon, qu'il suive donc son itinéraire religieux jusqu'au bout et qu'il passe à l'Islam. Nous saurons à quelle religion il adhère réellement.

*COMMENTAIRE* L'auteur a expliqué dans son livre que les Gnostiques savent modifier les formules de leur enseignement selon les auditeurs auxquels ils s'adressent. On ne va pas ainsi tout de go expliquer à un chrétien qu'on veut lui faire perdre la foi. Ainsi le spiritisme, l'occultisme, le guénonisme, la théosophie, l'anthroposophie sont les multiples visages d'une seule et même Contre-Eglise, celle de Satan. "L'amalgame" dont parle Monsieur Daoudal (?) est le fait des Gnostiques et non de l'auteur.

Enfin nous connaissons bien à la Société Barruel Noëlle Maurice Denis-Boulet, la fille du peintre Maurice Denis ; nous savons bien que depuis sa jeunesse elle nage dans les eaux guénoniennes, malgré les efforts de Maritain pour l'en détourner. Elle a donc été à la Pensée Catholique le précurseur de Monsieur Borella, depuis de nombreuses années déjà.

Prétendre que Guénon est un anti-gnostique, c'est se moquer du monde, au moins du lecteur distrait ou superficiel. C'est René Guénon qui a adhéré déjà avant la première guerre mondiale à l'EGLISE GNOSTIQUE et la première revue qu'il publia alors s'appelait "La GNOSE". Il fallait aussi un docteur en théologie pour écrire cette énormité, que Guénon est le meilleur métaphysicien thomiste de notre siècle...

*RECENSION* Etienne Couvert termine ces aperçus sur "quelques héritiers modernes de la gnose" par Hegel et le marxisme. Mais les rapports du marxisme et du gnosticisme sont très vagues, alors que le marxisme est beaucoup plus clairement un renversement de la doctrine chrétienne, une contrefaçon satanique du christianisme. C'est un autre sujet, certes, mais il aurait été bon de le signaler.

En revanche on s'étonnera de ne voir aucune allusion ni au nouveau gnosticisme claironné par un certain nombre de savants d'aujourd'hui (la "gnose de Princeton"), ni au nazisme, dont les origines occultistes et "gnostiques" sont pourtant connues. On s'étonnera également de voir "la nouvelle droite", pourtant clairement "gnostique", expédiée en quelques lignes très étranges : l'objectif de la "nouvelle droite" serait de présenter sa doctrine comme "l'accomplissement du christianisme, avec toutes les apparences de l'orthodoxie" (*sic*), d'où la "bienveillance" (*sic*) de la "nouvelle droite" pour l'Eglise ! Or quiconque a entendu parler de la "nouvelle droite", si peu que ce soit, sait au moins que sa première caractéristique est d'être farouchement anti-chrétienne !

Etienne Couvert consacre un chapitre entier à Descartes, et cela est justifié, car effectivement Descartes est le promoteur de la subversion philosophique. L'auteur insiste sur un point généralement laissé dans l'ombre et cependant de la plus grande importance : les rapports très étroits de Descartes avec les "Rose-croix", déviation gnostique (et protestante) d'éléments catholiques, comme le sera plus tard la franc-maçonnerie.

*SANS COMMENTAIRE* : Il y aurait trop à dire, et cela nous détournerait de l'essentiel.

*RECENSION* Le quatrième chapitre, le plus long du livre, est intitulé : *Un mythe destructeur du christianisme.* Il s'agit des Esséniens. Etienne Couvert tente de prouver que les Esséniens, en tant que secte juive pré-chrétienne, n'ont jamais éxisté. A vrai dire je ne vois pas en quoi ce mythe, si mythe il y a, serait "destructeur" du chritianisme". On comprend bien que dans l'expression de Renan : "le christianisme est un essénisme qui a réussi", il y a quelque chose de blasphématoire, mais l'idée que Dieu ait suscité une secte juive pré-chrétienne pour tenter de préparer les juifs à la révélation chrétienne n'a rien d'anti-chrétien : les pharisiens ne seraient que plus responsables de leur aveuglement, ayant rejeté toutes les indications prophétiques, jusqu'à saint Jean-Baptiste et aux Esséniens.

La thèse d'Etienne Couvert est que les Esséniens ne sont rien d'autre que les ébionites (les "pauvres"), judéo-chrétiens qui vivaient en communauté et pratiquaient la pauvreté volontaire. Mais ces explications sont e extrêmement confuses. Si les Esséniens étaient ces pré-chrétiens, on ne s'étonnerait pas de trouver chez eux des textes qui ne coïncident pas avec la révélation chrétienne et peuvent donc a posteriori être considérés comme "hérétiques". Mais puisque pour Etienne Couvert les Esséniens sont des Juifs chrétiens qui vont jusqu'à observer les "conseils" évangéliques, il faut que leur doctrine soit orthodoxe. Ainsi refuse-t-il qu'on les considère comme hérétiques (note p. 171), la seule chose qu'on puisse leur reprocher étant de continuer les pratiques mosaïques, ce qui n'est pas hérétique au sens propre. Mais il cite un texte du Cardinal Daniélou qui nous apprend que les ébionites "consacraient" du pain azyme et *de l'eau* (alors que par ailleurs il cite un texte *essénien* où il est question du prêtre qui bénit le pain et le vin !), que les ébionites croyaient en la nature angélique du Christ (lequel était un prophète annonçant les deux messies à venir - roi et prêtre -) et professaient une doctrine dualiste. S'il ne s'agit pas là d'hérésies caractérisées, les mots n'ont plus de sens.

*REPONSE* Monsieur Daoudal trouve mon chapitre sur les Esseniens bien confus. S'il avait eut personnellement à traiter cette question, il aurait été submergé sous les hypothèses les plus extravagantes. Si mon chapitre est d'une lecture ardue, cela provient du fait que les érudits ont compliqué à plaisir les choses. Et tout mon effort a été de mettre de la clarté dans une affaire bien embrouillée. J'applique les manuscrits de la Mer morte à la première communauté ébionite de Jérusalem. Je soutiens que cette communauté n'était pas hérétique. Elle était sous l'autorité de Saint Jacques le Mineur qu'il serait outrecuidant de traiter d'hérétique. Mais il y avait parmi eux quelques ébionites qui hésitaient sur quelques points importants de la foi chrétienne. C'est à ces derniers que s'adresse l'auteur de l'Epitre aux Hébreux. Par la suite, après la chute de Jérusalem et la dispersion de cette communauté en Orient, les ébionites vont donner dans plusieurs hérésies et c'est bien pour cela que leurs manuscrits seront retirés et jetés dans des poubelles. Sur un point particulier, Monsieur Daoudal a raison de noter une contradiciton entre ce passage d'un texte du Père Danielou affirmant que les Ebionites utilisaient du pain et de l'eau dans leur Eucharistie alors que le texte de Qumran parle de pain et de vin. Après vérification, c'est bien le Père Danielou qui se trompe. Les Ebionites utilisaient bien le pain et le vin. Mais je crois comprendre son erreur due à une interprétation abusive d'un passage de Saint Irénée expliquant que les Ebionites, en refusant de reconnaitre la divinité de Jésus-Christ, préféraient l'Eau, symbole de son humanité, au Vin, symbole de sa divinité.

*RECENSION* Le chapitre qui pose le plus grave problème est celui qui est intitulé *Foi ou raison*. Le dessein d'Etienne Couvert est de réfuter le fidéisme et l'immanentisme. Mais pour s'opposer à ces erreurs, il en vient à rejeter, non plus le gnosticisme, mais la véritable gnose chrétienne, celle de Saint Paul, et à présenter la foi comme acte de l'intelligence naturelle. Nulle part il n'est question de la grâce, sinon pour la rejeter, car ce sont les protestants qui

prétendent que la foi provient d'un influx de la grâce... Voici deux étonnantes citations parfaitement représentatives de l'ensemble du chapitre : "Nous pouvons connaître, avec notre intelligence, les vérités religieuses naturelles et révélées" ; "Dieu ne réside pas dans notre âme et nous ne pouvons l'atteindre qu'indirectement par le raisonnement". La définition de la foi catholique c'est : une adhésion de l'intelligence à des vérités reçues.

Cela n'est pas une définition de la foi catholique. La première définition de la foi, c'est celle que donne saint Paul : la substance des choses que l'on espère. Lorsque saint Thomas d'Aquin aborde la question, c'est cette définition-là qu'il retient. Saint Pie X, dans son catéchisme, donne une définition théologique très précise qui résume admirablement les développements de saint Thomas : "La foi est une vertu surnaturelle, infuse par Dieu dans notre âme, par laquelle, appuyés sur l'autorité de Dieu même, nous croyons tout ce qu'il a révélé et qu'il nous propose de croire par son Eglise." La foi est une vertu théologale et non le résultat d'un raisonnement. Elle nous est donnée au baptême, alors que nous sommes incapables de raisonnement. La foi est intrinsèquement surnaturelle, et non naturellement rationelle. *L'adhésion de l'intelligence,* c'est *l'acte* de foi, et non la foi elle-même. Et il s'agit d'une adhésion à des *vérités reçues*, donc impossibles à atteindre par le raisonnement. Aucun raisonnement ne peut nous amener à la connaissance d'un Dieu en trois personnes. Par la *grâce* de la foi, nous avons une connaissance de Dieu plus haute que par la raison naturelle (saint Thomas Ia, qu. XII, art. 13).

"Puisque l'homme, par son assentiment à ce qui est de foi, s'élève au-dessus de sa nature, il est nécessaire que ce mouvement soit en lui de par un principe surnaturel le mouvant intérieurement, et ce principe est Dieu" (IIa IIae, qu. VI, art.2). Prétendre que la raison naturelle suffit pour connaître Dieu, c'est du pélagianisme.

Dans un article où il soutient l'emploi du terme gnose pour combattre le rationalisme (*Pensée catholique*, n° 203), l'abbé Luc Lefèvre exprime la même réalité que saint Thomas, et ne craint pas l'employer le mot d'immanence qui fait bondir Etienne Couvert :

"Dans la connaissance de foi, l'objet est surnaturel et non pas naturel. Il n'est ni observé par les sens ni par les forces de l'intelligence du sujet. Il est *donné* par Dieu lui-même qui s'est révélé. Il est donc extérieur au sujet, mais il lui est intérieur et immanent aussi, et à un point tel que c'est bien lui qui rend l'esprit de plus en plus capable de connaître son objet."

L'immanentisme est une erreur, mais l'immanence de Dieu dans l'âme du fidèle est une vérité qui se trouve clairement exposée dans l'Evangile (saint Jean, 14).

Sur ce sujet, il faut lire le chapitre sur la foi des *Mystères du Royaume de la Grâce*, du Père Calmel (DMM). Les propose du Père Calmel, appuyés sur la Tradition, sont exactement contraires à ceux d'Etienne Couvert. La foi est intrinsèquement surnaturelle "aussi bien au titre de son contenu qui n'est autre que les secrets, les mystères de Dieu, et non pas un objet d'ordre rationnel et démontrable, que au titre de son *motif formel* qui n'est autre qu'une lumière reçue de Dieu, *le témoignage de Dieu au-dedans de nous* (...), le témoignage de Dieu à l'intérieur de notre âme, la lumière qui est au-delà des capacités naturelles de notre entendement, qui ne vient que de Dieu et n'est reçue que par grâce".

Et c'est là simplement la doctrine catholique. On peut ajouter que si l'Eglise dans sa liturgie utilise la poésie et le symbolisme, et non pas le discours rationnel, c'est qu'elle sait qu'ainsi les vérités de la foi, qui sont des mystères surnaturels, s'imprimeront dans l'âme des fidèles. Les liturgies protestantes et modernistes aboutissent à un appauvrissement de la foi, parce qu'elle font plus appel à la raison qu'à la gnose, qui est "connaissance amoureuse des mystères" (abbé Lefèvre).

*REPONSE* Quand monsieur Daoudal en arrive à mon chapitre sur "la Foi ou la Raison", il utilise un procédé bien étrange et fort commode qui consiste à dire que, puisque l'auteur ne dit pas ceci ou cela, c'est qu'il n'y croit pas. Cela lui permet de mettre en doute, aux yeux de ses lecteurs, l'orthodoxie de mon texte. Je n'ai pas traité dans ce chapitre de la nature de la Foi : ce n'était pas mon propos. Aussi il est parfaitement vain de m'opposer des textes de Saint Pie X, de Saint Thomas d'Aquin ou du Père Calmel que je signe des deux mains puisqu'ils sont l'expression la plus parfaite de la foi catholique. Mon étude portait essentiellement sur la psychologie de l'acte de foi et sur les rapports entre l'intelligence et la volonté dans la soumission à la révélation divine. Ce qui me permettait de faire comprendre le sens profond des difinitions du Concile Vatican I. Je n'ai pas parlé de l'Immaculée Conception, ni de l'Assomption de la Sainte Vierge dans mon livre. Selon le procédé utilisé par Monsieur Daoudal, il doit en conclure que je rejette le culte de la Sainte Vier Vierge...

Monsieur Daoudal cite un passage de l'abbé Luc Lefèvre bien équivoque où l'on voit réapparaitre des formules de l'immanence vitale, telles que je les ai dénoncées à propos de Maurice Blondel.

*COMMENTAIRE* Nous en arrivons ici au point central du débat. Pour un fidèle lecteur de la revue ITINERAIRES, il fallait *d'abord* et *surtout* mettre en cause l'orthodoxie de l'auteur et faire douter de *sa bonne foi*. C'est essentiel pour ceux qui sont attachés à juste titre à la foi catholique. Un lecteur simplement honnête et cultivé *sera troublé* par le texte du recenseur ; mais il ne verra pas les multiples pièges qu'il contient.

Eclairons donc nos lanternes. Monsieur Yves Daoudal (?) est un vrai gnostique ; cela se voit par les positions qu'il a déjà prises à l'égard de Guénon et de la GNOSE en général. Mais il l'est encore bien plus par la manière dont il expose la foi catholique. COmme tout bon gnostique qui se respecte, il commence par "énoncer la foi dans des formules parfaitement orthodoxes", puis il les assortit de réflexions équivoques et enfin s'efforce d'y introduire subrepticement des formules hérétiques, en l'occurence celle de l'Immanence vitale.

"L'adhésion de l'Intelligence à des vérités reçues", cela n'est pas une définition de la foi catholique, nous dit Monsieur Daoudal (?) : affirmation péremptoire, assurée, sur laquelle il n'y a pas à revenir... Mais c'est un impudent mensonge! Car Monsieur Daoudal (?) connait bien la formule du serment anti-moderniste : "Je tiens en toute certitude et je professe sincèrement que la foi n'est pas un sens religieux aveugle... etc... mais bien qu'elle est un véritable assentiment de l'intelligence à la vérité acquise extrinsèquement par l'enseignement reçu ex audi-auditu..."

Pour un gnostique il faut progressivement *estomper* le rôle de l'intelligence dans l'acte de foi, de manière à en rendre les formules indistinctes et floues et à pouvoir y introduire les symboles cosmologiques du Panthéisme, sans que leur rapprochement heurte violemment les esprits. D'autre part, il faut manifester par des formules percutantes une opposition entre les vérités révélées et l'intelligence de l'homme, comme si Dieu quand il veut nous révéler un "Mystère" sur sa nature intime s'adressait à nos pieds ou à notre ventre, mais non à notre Intelligence. L'allusion au baptême des bébés est très suggestive. Monsieur Daoudal se garderait bien de nous expliquer que la vertu théologale de foi est donnée au bébé pour lui permettre par une grâce spéciale *d'ouvrir* plus tard, lorsqu'il aura atteitn l'âge de raison, son intelligence à un mystère qui le dépasse infiniment, mais auquel elle est essentiellement ordonnée...

"Prétendre que la raison naturelle suffit pour connaître Dieu, c'est du Pélagianisme" nous dit-il. Pardon, c'est la doctrine catholique la plus fondamentale.

Enfin, Monsieur Daoudal (?) s'efforce de réintroduire dans l'exposé de la foi catholique les formules les plus équivoques. Ici, il s'agit de l'Immanence vitale, condamnée par l'Encyclique PASCENDI de Saint Pie X. L'immanentisme nous dit-il est une erreur, mais *sa définition*, l'immanence de Dieu dans l'âme du fidèle est une vérité. Il n'est pas possible de se moquer plus impudemment de son lecteur. D'autant plus que Monsieur Daoudal (?) prétend faire enseigner cette immanence vitale par le Père Calmel lui-même. Evidemment ce dernier *est mort* et il ne pourra protester. Mais "le témoignage de Dieu au-dedans de nous ce n'est pas la "présence réelle" de Dieu en nous ; c'est une présence formelle, comme celle de toute personne qui a enseigné une Vérité. C'est bien *la Vérité* qui est présente dans l'esprit et non *la Personne* qui l'a énoncée. Saint Thomas d'Aquin a ainsi quelques pages lumineuses sur *les différents modes de présence* d'un être dans un autre. Seulement Monsieur Daoudal n'utilise le Docteur commun que comme un piège pour tromper ses lecteurs.

Enfin il a également et *curieusement "occulté" tout le contenu* du chapitre intitulé "FOI OU RAISON"

*RECENSION* Le dernier chapitre du livre d'Etienne Couvert est une intéressante étude du "mouvement d'Oxford" et de ses "pièges oecuméniques". Il s'agit de la constitution de la *high Church*, portion de l'Eglise anglicane d'un extérieur presque catholique - mais à laquelle manquait l'essentiel : les sacrements. D'où toute une série de discussions "oecuméniques" ambiguës et vouées à l'échec. L'oecuménisme actuel est inverse : ce sont les catholiques qui veulent ressembler aux protestants, toujours dans le but d'une union factice et sacrilège.

Mais pourquoi s'en prendre à "Newman vieilli", qui aurait eu avant de mourir "quelques hésitations sur des points fondamentaux de la doctrine catholique" ? Et pourquoi expliquer ces "hésitations" par l'augustinisme dont était "imprégné" son ordre de l'Oratoire ?

Saint Augustin est le plus grand des premiers docteurs de l'Eglise latine. Sa doctrine est un fleuve de lumière divine, et on sait avec quelle révérence saint Thomas pouvait le citer. Quant à la lettre du cardinal Newman (à un ami anglican), il est vrai qu'elle peut *paraître* critiquable, surtout à la fin, quand l'illustre converti estime que les anglicans de la high Church jouent le rôle de saint Jean-Baptiste. De là à suspecter Newman d'être "en retrait" sur ses positions précédentes, il y a une marge. Ces questions sont très complexes, et *mystérieuses* (c'est ce qui ressort essentiellement de la lettre). Dans le même ordre d'idées, quoiqu'il s'agisse de réalités différentes, le prédécesseur de l'actuel patriarche d'Antioche (Eglise melkite) disait que *en théorie* on pouvait se demander si la constitution d'Eglises uniates avait été une bonne chose et n'avait pas retardé l'union. Mettre en doute le catholicisme de Maximos IV à partir d'une telle interrogation relèverait d'un procès d'intention.

En conclusion, je me demande seulement pourquoi notre ami Jean Auguy a voulu publier ces pages, dont plusieurs sont gravement déficientes et d'autres sont, elles, si manifestement *en retrait* de la grande doctrine catholique.

Yves Daoudal.

*REPONSE* Les remarques à propos du Mouvement d'Oxford montrent que Monsieur Daoudal ignore tout de la question. Mais de quelle autorité ou de quelle compétence jouit donc Monsieur Daoudal pour dénoncer les déficiences graves de mon livre ?

*COMMENTAIRE* On remarque dans ces dernières lignes que les Gnostiques sont grands admirateurs de Saint Augustin, même quand ils font semblant de se dire inspirés par Saint Thomas d'Aquin, référence en théologie. Nous avons vu cela dans l'ouvrage "La Charité profanée" de Monsieur Jean Borella. Certes, Saint Thomas d'Aquin cite avec respect Saint Augustin comme il se doit, mais ce respect ne l'empêche pas de marquer

très souvent son opposition sur des points importants de philosophie ou de métaphysique (cf. Etienne Gilson : "Pourquoi Saint Thomas a critiqué Saint Augustin, suivi de Avicenne et le point de départ de Duns Scot", Vrin 1981).

Enfin le lecteur simplement honnête se demandera peut-être pourquoi cette allusion au Patricarche Maximos IV qui n'a manifestement rien à voir avec le sujet. Cela permettrait à Monsieur Daoudal (?) de *suggérer* au lecteur, sans le lui dire, que l'auteur du livre mettait en doute le catholicisme du Cardinal Newmann et lui faisait un procès d'intention, qu'il est donc tout à fait *de mauvaise foi*, C. Q. F. D.

S. A. B.

* * *
* *

## UN LIVRE A LIRE...

Richard BERGERON, o. f. m.

"Le cortège des fous de Dieu",
"Un chrétien scrute les nouvelles religions"
(Editions Paulines et Apostolat des Editions, 1982)

Richard Bergeron est un religieux Canadien inquiet de *l'emprise croissante des sectes* sur les familles chrétiennes. Dans son exposé très concret, il montre, dans une première partie, que *le vide laissé par une Eglise* qui *abandonne son enseignement* erst vite *occupée* par les sectes ; dans une deuxième partie il montre que les *formes charismatiques* qui pénètrent actuellement dans l'Eglise Catholique sont une invasion progressive de *l'esprit de secte* dans le catholicisme. Enfin il remonte à la *Gnose primitive* et aux *influences indouistes et orientales* pour expliquer le contenu des divers mouvements charismatiques ; puis il explique que ces derniers sont incapables, par déficience de nature, de fonder une religion universaliste conduisant l'âme vers le vrai Dieu.

* * *

Table Logique :

Les sectes d'inspiration chrétienne
Les groupes orientalistes
Les gnoses occidentales
Les groupes de potentiel humain
Le schème de la Gnose contemporaine
Les grands axes de la Gnose contemporaine
Attrait des Gnoses
Ambiguités des Gnoses
Mirages des Gnoses

E. C.

## AUX SOURCES DU RECENTRAGE APRES LE CONCILE VATICAN II

Depuis un siècle et demi au moins, disons 1830 pour être bref, l'Eglise et la société chrétienne toute entière ont été soumises de la part d'un nombre croissant de clercs et de laics à un projet de transformation radicale : peu à peu celui-ci s'est étendu des rapports avec la société civile et politique à la doctrine religeuse et aux structures écclésiales, et même aux replis intimes de la vie spirituelle.

Cette entreprise que l'on peut qualifier globalement comme étant celle du "Catholicisme libéral ", et qui a pris un essor décisif après 1880, reposait au fond sur une mentalité rationaliste et une intention de Ralliement au monde moderne issu de la pensée cartésienne et de la Révolution.

Elle a culminé et triomphé au Concile Vatican II, après la mort du Pape Pie XII, sous les pontificats de Jean XXIII et de Paul VI, produisant rapidement les fruits logiques de ses prémisses, c'est-à-dire la décomposition des structures institutionnelles et doctrinales du catholicisme.

On a vu alors un certain nombre de fidèles protester et même se dresser contre cette démolition que l'on pouvait bien qualifier, en un certain sens, d'autodémolition, et c'est à ce courant que l'on a donné l'étiquette qui se voulait injurieuse, d'intégriste et de traditionaliste.

*On se tromperait pourtant lourdement en imaginant cette réaction simple et univoque*. Un examen non superficiel, qui dépasse le simple sentiment, la révèle au contraire comme complexe et très équivoque, et plus les années passent plus ces traits deviennent visibles, évidents même pour qui ne se ferme pas volontairement les yeux.

C'est donc à cet examen que nous devons procéder, car il est devenu indispensable et même urgent pour qui veut éviter d'être emporté, parmi tant d'autres, dans les sables mouvants du pseudo-traditionalisme.

* * *

Dès les débuts de cette réaction entre 1965 et 1970, on a pu constater une dualité entre deux courants doctrinalement différents, bien qu'en étroit contact par la frange de leurs adhérents.

*On trouve d'une part* les groupes qui contestaient radicalement l'orientation conciliaire ainsi que ses sources pré-conciliaires, et se sont peu à peu organisés pour pallier aux défections écclésiastiques, notamment sur le plan des sacrements, par l'installation de chapelles, d'écoles et de maisons religieuses autonomes.

En quinze ans, ces micro-réseaux se sont développés au point d'offrir à presque tous ceux qui le désirent vraiment la possibilité de continuer une vie catholique véritable, au prix de mille difficultés sans doûte mais réellement néanmoins, ce qui au milieu de la dissolution des institutions écclésiales officielles apparait comme tout-à-fait providentiel.

*Il existe d'autre part* un certain nombre de réalisations diverses, présentant une tendance différente qui veut, non plus *contester et refuser*, mais *regretter et réclamer*. De nombreuses organisations se sont ainsi créées pour protester

auprès de la hiérarchie légale, contre les nouveaux cathéchismes, ou contre l'abandon du Latin et du Grégorien dans la liturgie par exemple.

Les tenants de cette ligne continuaient cependant en général à participer à la praxis de la "Nouvelle Eglise", même s'ils récriminaient à longueur de temps contre ce qu'ils appelaient des "excès". C'est ainsi que l'on vit se dessiner assez rapidement une subtile distinction entre le Concile et le para-Concile, entre les textes du Concile et l'esprit du Concile, etc. On voulait ainsi se rassurer en établissant un fossé entre un Concile qui aurait promulgué des réformes limitées et sages et un après-Concile qui aurait réalisé une révolution intensive et folle.

Ces notions se trouvaient bientôt répercutées et diffusées très largement par les mass-média, et il devenait assez difficile d'en connaitre l'origine et la source exacte.

Certes il est vrai que cette "analyse" correspondait en large part au désir, au rève de nombre d'éléments traditionnels authentiques. En effet, pris dans cette tourmente de la Révolution dans l'Eglise où ils voyaient disparaitre à la fois les bases fondamentales du christianisme et leurs plus chères et anciennes coutumes, beaucoup de traditionnels ont refusé alors de voir la vérité sur la révolution en cours et préférèrent se bercer d'explications lénifiantes qui les rassuraient, tant pour le passé et le présent que pour l'avenir.

Mais en fait, si l'on creuse plus avant la question, on se rend compte que ce courant de protestation "contre les excès" réunissait aussi des personnes et des groupes substantiellement différents, et qu'à côté des traditionnels "réveurs" se trouvaient des gens bien plus assurés sur leurs positions, mais beaucoup moins traditionnels, et dont la présence en ce point est même des plus étonnantes, comme nous allons le voir bientôt.

* * *

L'année 1968, dont tout le monde se souvient, a joué un rôle de catalyseur, d'accélérateur, du processus révolutionnaire, dans le domaine religieux comme dans le domaine civil, développant une ambiance d'anarchie plus encore que de révolution, une anarchie négatrice des institutions, fussent-elles porteuses de révolution comme cela était devenu si souvent le cas dans l'Eglise depuis 1943/1945 au moins.

Ce phénomène a engendré dans les deux années qui ont suivi 1968, un peu partout et dans des domaines divers, *un certain nombre de courants de réaction contre la déstabilisation*, la désorganisation. Ce mouvement fut particulièrement sensible en milieu universitaire où il a grandement favorisé l'éclosion de la "Nouvelle droite", mais il s'est manifesté également au sein de l'Eglise où à partir de 1970, se sont rassemblés quelques-uns parmi les plus célèbres fauteurs de la Révolution Conciliaire : les incendiaires se découvraient tout-à-coup une vocation de pompiers..

Comment expliquer un tel retournement ? La thèse classique des révolutionnaires modérés dépassés par les extrémistes, celle des girondins contre les Jacobins, n'est guère suffisante ici en matière religieuse, et elle expliquerait mal l'attrait qu'une telle entreprise a pu exercer en même temps sur des chrétiens réputés non progressistes, voire traditionnels.

Il faut chercher plus profondément dans la nature du message chrétien, dans ses rapports avec le monde, et notamment il convient de situer ce retournement dans l'évolution des esprits en dehors même du christianisme, dans *ce vaste et troube mouvement de rejet du rationalisme et de retour au spiritualisme, à un certain spiritualisme*, qui s'est fait jour voici près d'un siècle pour commencer à s'imposer depuis vingt ans (note 1).

Nos lecteurs habituels ne seront pas étonnés de retrouver là le ton et peut-être l'influence, du néo-traditionalisme guénonien avec sa critique du monde moderne et rationaliste et son panégéryque de la religion traditionnelle qui se traduit par le respect de certaines constantes religieuses indispensables à l'homme, mais aussi par l'ouverture à une trenscendance très largement comprise et directement négatrice des fondements du christianisme.

* * *

*Fidélité et ouverture ! en quelque sorte. C'est précisément le thème d'une réunion qui s'est tenue à la fin de l'année 1971 et qui a marqué la première manifestation d'un grand mouvement de "recentrage" qui s'est poursuivi ensuite d'une façon plus ou moins discrète et qui bat son plein depuis plus de trois années.*

Ce colloque européen d'intellectuels catholiques, à Strasbourg en novembre 1971, a rassemblé plus d'une trentaine de participants sous la direction de celui qui en fut le promoteur avec le cardinal Daniélou, Gérard Soulages. Au risque d'être fastidieux le mieux est d'en donner la liste, très éclairante à elle seule :

Outre Soulages et Daniélou, Monseigneur Elchinger, l'évêque de Strasbourg, Jean Guitton, le Professeur Cullman (théologien luthérien, observateur officiel à Vatican II, et qui a envoyé une lettre d'approbation), le cardinal Villot (qui a envoyé un télégramme d'encouragement en tant que secrétaire d'Etat du pape Paul VI), le cardinal Journet, Monseigneur Maurice Nédoncelle, ancien doyen de la Faculté de Théologie de strasbourg, Monseigneur Bruno de Solages, ancien recteur de l'Institut Catholique de Toulouse, RP de Lubac SJ, RP Congar OP, Olivier Lacombe, professeur au Collège de France, le cardinal Pellegrino archevêque de Turin, Gabriel Marcel, Henri Hours, RP Holloway, Jacques Perret, de la Sorbonne, Jean de Fabrègues, Claude Bruaire, René Pillorget, abbé Feuillet PSS, et Rémi Brague des équipes Résurrection de Montmartre (dont devait sortir plus tard le futur cardinal Lustiger).

Ce colloque était directement issu du "Mouvement des Silencieux" et s'il n'en portait pas ostensiblement l'étiquette c'était dans l'intention compréhensible, et d'ailleurs avouée, de ne pas mouiller ses participants. D'autre part il se situait explicitement dans la ligne du message adressé au Pape Paul VI par un certain nombre d'intellectuels catholiques en décembre 1968, message de fidélité lancé par Maurice Vaussard et Henri Rollet (les deux tendances mélées, délà !) et signé entre autres par Etienne Gilson, Gabriel Marcel, et André Piettre.

Les Actes du Colloque ont été publiés dans un ouvrage intitulé "Fidélité et Ouverture" dont la lecture est très enrichissante, car on y retrouve la plupart des thèmes développés depuis lors par les partisans du "Recentrage". Il est indispensable pour chacun de se reporter à ces textes, et nous nous contenterons d'en citer ici les lignes introductives :

*"Ce livre est issu du Colloque européen d'intellectuels chrétiens qui s'est tenu à Strasbourg en novembre 1971. Philosophes, penseurs, théologiens, tous ceux qu'il a rassemblés, étaient réunis par la même préoccupation, provoquer une réflexion sur la responsabilité et les devoirs des chrétiens dans la crise actuelle qui ébranle les Eglises, tout particulièrement l'Eglise Catholique : dégradation du sens des sacrements, désarroi des milieux sacerdotaux, désorganisation des structures ecclésiales, perversion du langage théologique.*

---

Note 1 - Sur ce point lire l'article "Christianisme et Révolution" paru dans le Bulletin n° 3 et reproduit en seconde édition dans le n° 11. Ce sujet a également constitué le thème du Colloque de la S.A.B. qui a réuni au mois d'août 1982 une cinquantaine d'auditeurs pour étudier "le spiritualisme subversif" des origines à nos jours.

*... Leur attitude se résume en deux mots : fidélité et ouverture. Fidélité qui ne saurait être assimilée au regret nostalgique du passé, ouverture qui se refuse à être une canonisation systèmatique du changement.*

*... Comment repenser la Vérité chrétienne et la reformuler pour apporter réponse aux appels nouveaux adressés à l'Eglise, mais en suivant le droit fil de la longue et lente tradition qui est l'essence même de la vie, tel est le fond du débat ici amorcé.* (note 2).

* * *

*Une seconde initiative*, très importante, fut la création en 1975 de *la revue "Communio"*, sous le patronnage du Père Urs von Balthazar et sous l'impulsion de Monseigneur Joseph Ratzinger, futur cardinal et futur chef du Saint Office.

On retrouve dès le premier numéro, en septembre 1975, un certain nombre de participants au Colloque de Strasbourg, ainsi que des noms très révélateurs, ceux de deux gnostiques bon teint, Costa de Beauregard et Philippe Nemo, et celui d'un jésuite, le RP Caillaux, dirigeant de l'importante communauté charismatique du Chemin Neuf à Lyon.

Réunissant une élite de théologiens et d'intellectuels, dont beaucoup de jeunes jésuites, cette revue connait rapidement une diffusion internationale puisqu'elle est éditée en sept langues, allemand, français, anglais, italien, espagnol, croate et néerlandais, des éditions en arabe, portugais et polonais étant a annoncées.

Dès sa sortie cette revue fut présentée comme le contrepoids, l'anti-thèse de la revue hyper-progressiste "Concilium", chef d'orchestre de la guerre contre la Tradition catholique lors du Concile vatican II, et depuis dix ans elle répand une pensée théologique de haut niveau propice au recentrage.

Au début de l'année 1982 *un troisième élément* révélateur est apparu en France même, semblant témoigner d'un progrès et d'une diversification des thèmes du Recentrage. *La revue "Intégration"* est en fait une émanation de la revue Communio, une sorte de prolongement français vers d'autres milieux auxquels la revue allemande ne pouvait pas s'adresser directement, et d'ailleurs le titre "Intégration" a été repris de Communio.

On distingue dans la revue française la même inspiration de certains jésuites, notamment du RP de Finance, ainsi qu'une ouverture non déguisée vers les milieux catholiques traditionnels, que ce soit par une interview de Monseigneur Ducaud-Bourget et une autre de l'Abbé de Nantes, et par des références à certaines revues comme Itinéraires, Una Voce, la Pensée Catholique, Défense de l'Occident, Lecture et Tradition, etc.

On y trouve aussi un article de Jean Borella sur "Modernisme et Modernité" dans le numéro de juillet-août 1982, ainsi que plusieurs références à des réseaux néo-gnostiques : citons le Centre d'Etudes Evola dirigé par Léon Colas (dont un poème est publié par Intégration) et qui édite un bulletin d'études évoliennes dans la région parisienne ; ou encore la revue italienne "Labrys" éditée à Pérouse par l'Institut d'Etudes Traditionnelles et qui publie des textes musulmans, indous, boudhistes japonais, persans, et espagnols (de Sainte Thérèse).

---

Note 2 - "Fidélité et Ouverture" Editions Mâme - 1972.

De la plupart des communications de ce colloque on pourrait extraire une foule de citations établissant la doctrine du Recentrage - Il y faudra un autre article, particulier et très fourni.

Parmi les autres collaborateurs de la revue on peut citer encore : Michel Bertrand, directeur d'une collection chez Albin, Michel et auteur d'un article sur "Amour et Contemplation" et qui a publié des études de Symbolisme et de Spiritualité gnostiques, "Les mystiques du Soleil" et "Julius Evola, le visionnaire foudroyé" aux éditions Copernic ; ainsi que Béatrice Clémentine, auteur de travaux sur Maître Eckart dont la publication dans la revue fut annoncée. Enfin il ne faudrait pas oublier celui qui fut le maître d'oeuvre, Yves Chiron, auteur d'un article favorable à l'ouvrage d'Evola sur le Tantrisme "Chevaucher le Tigre".

Intégration ne devait pas durer très longtemps, une année à peine, malgré une qualité certaine, ou peut-être à cause de cela, la couleur étant trop clairement annoncée pour le milieu visé, trop tôt sans doûte. On ne sera pas étonné de retrouver Yves Chiron parmi les rédacteurs de la Revue "Rebis" consacrée à "Révolution sexuelle et Tradition", éditée par les Editions Pardès, important centre de diffusion gnostique ; ni de le voir signer en 1985 un article sur l'Astrologie dans la revue guénonienne "Vers la Tradition" dont nous avons parlé dans un de nos derniers numéros.

* * *

A l'issue de ce panorama rapide on voit que ce mouvement du "Recentrage" réalise en fait la conjonction en un seul courant de trois milieux dont les thèmes favoris se marient de façon subtile, de sorte que beaucoup de catholiques traditonnels n'y ont vu que du feu, habitués qu'ils sont à réagir favorablement à quelques mots-clefs.

* *Le premier courant* est composé de progressistes, de plusieurs espèces d'ailleurs : depuis les progressistes modérés qui veulent simplement "moderniser" l'Eglise et qui s'affolent de la voir démolir, jusqu'aux progressistes extrêmes qui voulaient tout changer dans l'Eglise, mais qui s'inquiètent de voir ses structures les plus élémentaires mises en péril, alors qu'ils savent que le maintien du cadre institutionnel est indispensable à leur entreprise (à la façon de ces citadins qui ayant acheté une vieille ferme la reconstruisent de fond en comble en ne gardant que les gros murs...).

Les membres de ce courant, déjà complexe en lui-même, aux motivations multiples et diverses, veulent désormais éviter les excès, et ils cherchent à établir une moyenne entre les positions extrêmes, traditionnelles et progressistes : ils veulent selon leur expression *"revenir au centre"*.

* *Le deuxième courant* est celui des néo-gnostiques, c'est-à-dire de ceux qui depuis au moins cinquante ans se sont détournés du rationalisme ambiant (que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de l'Eglise) et s'efforcent de construire un nouveau spiritualisme ; le plus souvent ils font appel à l'une des multiples variantes orientales, mais en fait, comme nous l'avons déjà étudié maintes fois, il ne s'agit que de redonner vie au vieux panthéisme universel, à la vieille gnose paienne, en l'habillant quelque peu de frais.

Là aussi on trouve de multiples tendances, certaines plus mystiques, d'autres plus scientistes, qui peuvent parfois se quereller, ce qui ne doit pas nous faire illusion.

* *Le troisième courant* est celui de ces catholiques traditionnels que l'on peut qualifier de modérés (ou si l'on veut être plus précis, de "modérément traditionnels") et qui n'ont pas compris grand chose à la crise dans l'Eglise ni à son environnement.

Généralement issus de milieux libéraux qui ont suivis avec plus ou moins de goût les premières évolutions de l'Eglise, depuis la fin du 19° siècle, en matière sociale, politique, intellectuelle même, ils ont été génés lorsque s'est trouvé atteint et mis en péril grave le saint des saints de la religion : sacrements, vie religieuse, paroisse, dogmes même.

N'étant pas habitués à contester l'évolution ecclésiale lors de ses premières étapes, ils ont suivi l'orientation conciliaire jusqu'à en avoir la nausée, se contentant de protester et de réclamer ce que précisément on leur avait volontairement oté.

Ils ont donc été tout heureux de trouver sur leur chemin les membres des deux premiers courants, parmi lesquels de nombreux théologiens tout-à-fait conciliaires et même, nous l'avons vu, des évêques, avec la bénédiction romaine (de Paul VI déjà !) en plus. A leur usage est d'ailleurs apparue il y a quelques années une revue internationale, à grande diffusion, Famille Chrétienne, publiée en divers pays d'Europe, et qui constitue de façon tout-à-fait visible et même souvent criante, un véritable patchwork de notions et de thèmes traditionnels et progressistes.

Il est important de bien saisir la triple composition de ce mouvement du Recentrage pour comprendre la suite des évènements telle que nous la vivons depuis trois ans : cela permettra de compenser en partie le manque de recul dont patit forcément une bonne analyse.

* * *

*L'élément nouveau, extraordinaire, dans le développement du processus de Recentrage a été le ralliement d'un quatrième courant*, celui d'une partie, peut-être la majeure partie, des groupes qui s'étaient opposés radicalement à la révolution conciliaire et dont nous parlions au début de cette étude pour les distinguer des autres précisément.

Trois éléments nous paraissent en assurer la certitude, trois éléments dont les liens profonds sont encore mystérieux, mais dont la connexion crie trop fort pour ne pas être entendue :

* L'arrivée sur le trône pontifical de nouveaux pontifes, et surtout celle de Jean-Paul II.

* Les pourparlers de paix entre Rome et les catholiques traditionnels sur cette double base : "Laissez-nous faire l'expérience de la Tradition" et "interprétons le Concile Vatican II à la lumière de la Tradition", le dernier fruit de cette manoeuvre étant l'Indult pour la messe traditionnelle.

* L'infestation des milieux catholiques traditionnels, ou du moins de leurs noyaux dirigeants, par un nombre croissant d'éléments néo-gnostiques : la Revue La Pensée Catholique d'abord, puis l'Institut Saint Pie X et les Editions Fideliter ensuite, le quotidient Présent et la revue Itinéraires aujourd'hui, et d'autres, nous le savons, qui finirons bien par lever leur masque.

Un cheminement long et souterrain, que nous avons annoncé et dénoncé depuis des années face à une incrédulité quasi générale, nous a ainsi conduit à une situation nouvelle, en plein mouvement, qu'il faudra analyser.

Dans le n° 3 de ce bulletin, en 1980, nous avons publié un article intitulé "Christianisme et Révolution : premières approches", qui a été récemment reproduit dans le n° 11. Panorama historique des attaques contre l'Eglise, il appelait une suite concernant la situation d'aujourd'hui, considérée non pas comme fruit des siècles passés, mais en tant qu'elle est grosse du futur.

Cette deuxième étude, cette seconde partie, pourra désormais paraitre sous un titre que tout un chacun comprendra : "Christianisme et Révolution : la pseudo-synthèse".

Car, au delà de ces réconciliations diverses, de ce "retour au centre" c'est l'Oecuménisme qui est le but final, l'objectif profond, de l'actuel pontificat et de ceux qu'il a séduits.

Le n° 4/5 de la Revue guénonienne "Vers la Tradition", paru pendant l'été 1983, était très instructif à cet égard, et nous l'avons longuement cité et commenté dans notre Bulletin n° 12, "Gnose et Gnosticisme en France au XX° siècle", notamment pages 11 et 12.

Monsieur Borella y soutenait que le Catholicisme, l'Orthodoxie, le Protestantisme et l'Anglicanisme étaient quatre styles religieux que ne pouvait manquer de susciter la rencontre d'une même révélation avec des tempéraments culturels différents. Partant du principe que la foi chrétienne repose sur un "triangle des fondements", la Tradition Apostolique orale, la Tradition écrite biblique et la Tradition dogmatique ecclésiale, il considère que les Grecs sont restés fidèles à la première, les protestants à la seconde, les catholiques ne gardant que la lettre du dogme.

Et pour bien préciser sa pensée il concluait en ces termes :

*"S'il reste une possibilité de pratiquer un oecuménisme véritablement traditionnel, elle ne peut résider dans l'affaiblissement ou le reniement de la spécificité du christianisme latin - qui est ici directement en cause - mais seulement dans l'effort pour retrouver, au sein de sa propre forme et DE L'INTERIEUR, les vertus complémentaires du christianisme intégral qu'une meilleure connaissance des autres formes nous aura révélées. Le jour où les catholiques auront retrouvé le sens de la transcendance souveraine du Père et de l'immanence déifiante de l'Esprit, l' l'Eglise de Pierre redeviendra l'OEKOUMENE, la demeure universelle pour tous les frères en Jésus-Christ".*

A part les imbéciles, qui n'a pas compris ?

* * *

Le temps des ignorances, feintes ou réelles, est révolu ; celui des responsabilités de chacun, clerc ou laic, est arrivé, inéluctable, temps où chacun devra prendre parti clairement dans une situation trouble, dans une mélée quasi inextricable où l'on ne saura bientôt plus qui est encore catholique et qui ne l'est déjà plus : beau résultat, à vrai dire, de la lâcheté de ceux qui auraient du être des guides... et qui ne furent, au mieux, que des autruches.

P. R.

## NOTES DE GÉRANCE

### *PRÉCISIONS POUR LES REGLEMENTS*

*Un trop grand nombre de chèques, postaux au bancaires, nous arrivent établis au nom de la Société Augustin Barruel ; nous rappelons une fois de plus que nous ne pouvons pas encaisser de tels chèques, et que nous sommes contraints de les retourner à leurs expéditeurs pour les refaire.*

*Tout chèque, de même que tout envoi recommandé, doit être établi uniquement au nom personnel de l'Administrateur, comme il est indiqué au dos de la couverture – et envoyé si possible avec la feuille de renouvellement dans une enveloppe au nom de la Société.*

*90 % de nos abonnés le font très bien, nous supplions les 10 % autres de les imiter pour nous épargner un travail supplémentaire bien inutile.*

### *NOUVELLE PAGINATION*

*Comme nous l'avions promis à la suite de l'augmentation des tarifs, la pagination a été accrue ; nous tâcherons de la maintenir de même à l'avenir.*

### *NOUVEAUX DONS POUR LE LOCAL*

| | | |
|---|---|---|
| *Abbé P.* | *Rhône* | *50 F* |
| *Mme D.B.* | *Côte d'Or* | *250 F* |
| *Mr J. B.* | *Calvados* | *200 F* |
| *Mr A. M.* | *Haute-Savoie* | *200 F* |

*Nous remercions ces amis, ainsi que ceux qui continueront à penser à notre fonds d'investissement ; sans oublier tous ceux, assez nombreux ces derniers mois, qui ont arrondi leur chèque de réabonnement et ont permis à notre trésorerie de souffler un peu.*

N° d'inscription S/4 80
Dépôt légal 2ème trimestre 1985
Impression Circulaire Eco Imprimerie
ISSN 0247–3607